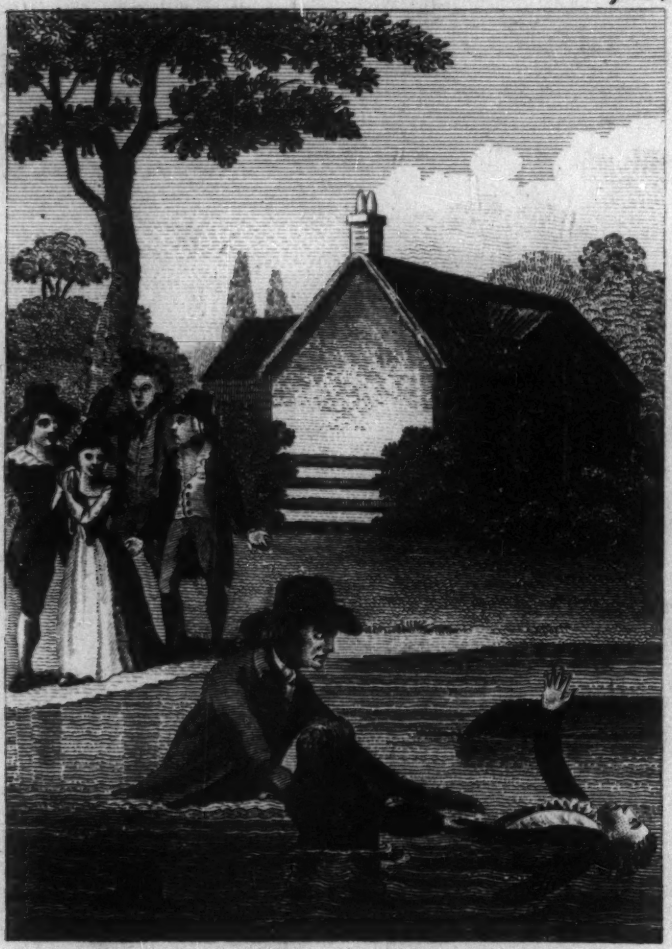
FRONTISPIECE.

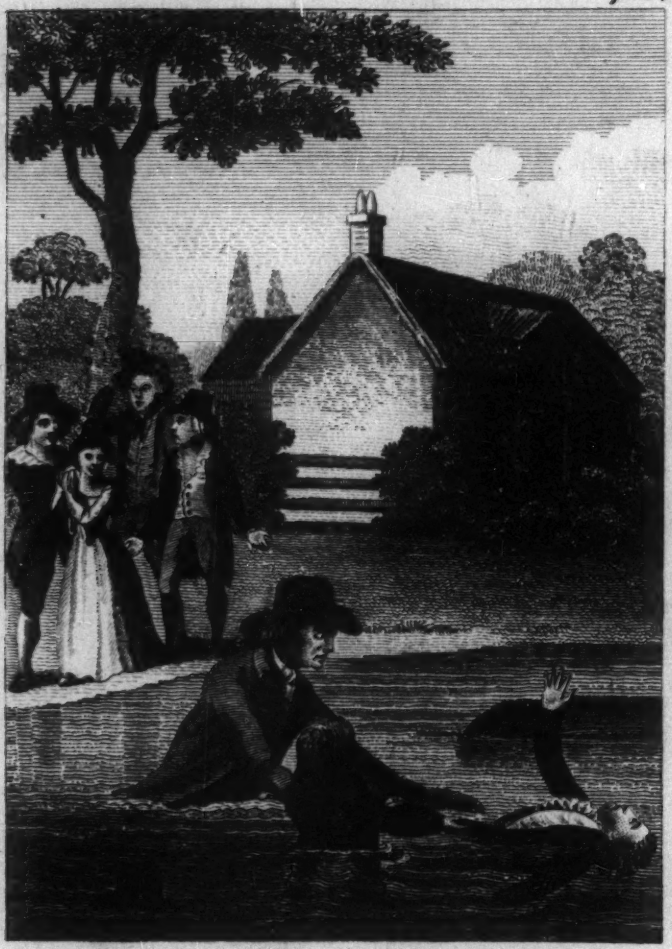
p. 24.



Un petit garçon étoit près de lui, & le tiroit par le pan de son habit, sans avoir la force de le soulever.

FRONTISPIECE.

p. 24.



Un petit garçon étoit près de lui, & le tiroit par le pan de son habit, sans avoir la force de le soulever.

LE PETIT

GRANDISSON.

TRADUCTION LIBRE

DU

HOLLANDOIS.

PAR

M. BERQUIN.

AVEC FIGURES.

A LONDRES:

Chez OGILVY & SPEARE, VERNOR & HOOD,
T. BOOSEY, & DARTON & HARVEY.

M.DCC.XCV.


BRITISH MUSEUM

LE PETIT
GRANDISSON.

LETTRE PREMIERE.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Londres, le 17 Avril.

VOUS m'avez permis de vous écrire, ma chere maman. Quelle douce conſolation pour mon cœur! Ah, j'en avois grand beſoin, puiſque je me vois obligé d'être ſi loin de vous.

Me voici arrivé à Londres en bonne ſanté. Cependant je ſuis triſte, oh oui, bien triſte, je vous aſſure. Vous allez dire que c'eſt une enfance: mais je n'ai fait que pleurer pendant tout le voyage, lorſque je penſois au dernier baiſer que vous m'avez donné en me ſéparant de vous. Allons, je ne vous en parlerai pas d'avantage. Je ſais combien vous m'aimez, & je ne veux pas vous affliger.

Que cette ville eſt belle, & combien elle nourrit d'habitants! Nous n'avons pas en Hollande une ville qui ſoit auſſi grande de la moitié. Tout me paroîtroit

fort bien ici ; mais je n'y trouve point maman. Ah, voilà le mal.

Vous aviez bien raiſon de me vanter Mde. Grandiſſon, votre amie. Elle eſt ſi douce & ſi bonne, qu'il faut commencer à l'aimer dès qu'on la voit. Elle me reçut dans ſes bras à mon arrivée, tenez, juſtement comme vous faiſiez vous-même, quand vous étiez contente de moi. Et M. Grandiſſon! oh je ne puis vous dire combien il eſt eſtimable. Je veux le prendre pour modèle, & je ſuis bien sûr alors d'être eſtimé de tout le monde, quand je ſerai grand. Mon papa devoit être comme lui, puiſque vous m'avez dit ſi ſouvent combien il étoit honnête homme. Ah ſi je le poſſédois encore, combien je ſerois heureux! Je ſerois comme le petit Grandiſſon, je lui obéirois en la moindre choſe; je mettrois tout mon cœur à l'aimer, ſans vous en aimer moins pour cela. Mais le Ciel ne l'a pas voulu. Il m'a laiſſé du moins une mère, & une mère auſſi bonne que vous l'êtes. Allons, je ne ſuis plus ſi à plaindre. Il n'y a guére d'enfans auſſi heureux. Tous les jours je rends graces à Dieu de ce bonheur, & je le ſupplie de vous conſerver pour moi. Mais, adieu, ma chere maman. Adieu, ma petite ſœur. J'enferme pour vous mille baiſers & mille vœux bien tendres dans cette lettre. Penſez un peu à moi, qui penſe toujours à vous. Oh, quand pourrai-je vous revoir & vous embraſſer! Que cette année va me paroître longue! Le tems couloit ſi vîte quand nous étions enſemble.

Mde.

*Mde. D***. à ſon Fils.*

Amſterdam, le 28 Avril.

TA lettre m'a fait le plus grand plaiſir, mon cher fils. La triſteſſe que tu as reſſentie de notre ſéparation, me fait voir que tu as un cœur ſenſible. Un enfant qui peut s'éloigner de ſa mère ſans chagrin, ne ſait pas l'aimer. Il faut cependant écouter auſſi la raiſon. Nous ne pouvons pas reſter toujours enſemble ; & s'abandonner lâchement à ſa douleur, c'eſt une foibleſſe dont il n'y a qu'à rougir. Apprends à t'armer de courage contre les événemens de la vie. Celle qui paroît la plus heureuſe, eſt encore mêlée de mille peines, qu'il faut s'accoutumer dès l'enfance à ſavoir ſupporter. Lorſqu'il te viendra quelque triſteſſe de ne plus me trouver près de toi, tu n'as qu'à penſer avec quel plaiſir nous nous reverrons dans un an, & tu trouveras auſſi-tôt de la conſolation. En attendant nous nous écrirons le plus ſouvent qu'il nous ſera poſſible. Ecrire, c'eſt preſque ſe parler. Tu vois à préſent comme tu as bien fait de t'inſtruire avec tant de ſoin. Qu'en arriveroit-il ſi tu avois été aſſez malheureux pour négliger tes leçons ? Nous ſerions ſéparés, & nous ne pourions nous rien dire l'un à l'autre.

Tu trouves M. Grandiſſon bien eſtimable, & tu veux le prendre pour modèle. Tu me ravis, mon cher enfant. Ce choix eſt déjà un commencement de

vertu. Oui, ton père étoit auſſi comme lui, & je ſuis bien ſûre que tu ſauras te rendre digne de te nommer ſon fils. C'eſt la plus douce conſolation qui me reſte après l'avoir perdu.

Adieu, mon cher Guillaume, embraſſe pour moi Mde. Grandiſſon. Rends-moi compte de toutes tes occupations & de tous tes plaiſirs. Mais écris-moi toujours comme ſi tu me parlois. Une lettre doit être ſimple, naturelle, & ſans aucune recherche. Ta petite ſœur te regrette beaucoup. Elle me demande cent fois par jour de tes nouvelles. Elle me reproche de ne ſavoir pas jouer avec elle auſſi bien que toi.

*Guillaume D***, à ſa Mère.*

Londres, le 8 Mai.

MILLE & mille graces, ma chere maman, de la bonté que vous avez eue de m'écrire. Je me ſuis empreſſé de montrer votre lettre à Mde. Grandiſſon. Quelle excellente mère vous avez, m'a-t-elle dit, aprés l'avoir lue! Oui, Madame, lui ai-je repondu, maman eſt une autre vous-même; & elle m'a embraſſé. Ecoutez, mon petit ami, a-t-elle ajouté, puiſque votre maman vous permet de lui écrire, & qu'elle vous ordonne de lui rendre compte de tout ce qui vous regarde, vous ne devez rien oublier. Parlez-lui de vos études & de

vos

vos amuſemens, & rapportez-lui vos entretiens avec mes fils & ma fille. Cela poura lui adoucir le chagrin de votre abſence. Mais, Madame, lui ai-je dit, maman m'a toujours défendu de parler de ce qui ſe paſſe dans la maiſon des autres, & ſûrement elle veut que je ne lui parle que de moi. Eh bien, m'a-t-elle répondu, je vous permets de lui faire part de tout ce qui ſe paſſe dans notre maiſon. Je n'ai point de meilleure amie que votre maman. Je lui confierois moi-même tous mes ſecrets, & je vous charge de ma confidence. Oh maman, combien cette permiſſion m'a fait de plaiſir! Que j'aurai de choſes à vous raconter de mon ami Charles! Oui, c'eſt de lui que j'aurai le plus ſouvent à vous parler. Vous ne ſavez pas combien il a d'eſprit & de raiſon, de ſentiment & de bonté. Nous ſommes toujours enſemble. Je l'aime tous les jours un peu plus que la veille. Edouard, ſon frère, qui a deux ans plus que lui, n'eſt pas à beaucoup près auſſi aimable: mais pour la petite Emilie, leur jeune ſœur, oh voilà une charmante demoiſelle!

Mde. Grandiſſon vient de vous écrire, maman. Elle me fait demander ma lettre pour la mettre dans la ſienne. Je ſuis bien fâché de ne pouvoir cauſer plus long-tems avec vous. Il me ſemble que je ne ſerois jamais las de vous écrire. J'ai autant de peine à quitter ma plume, que j'ai eu de plaiſir à la prendre. Adieu, ma chere maman, ménagez bien votre ſanté. Continuez-moi toujours vos ſages leçons, & peut être que je deviendrai auſſi aimable que mon ami Charles.

J'embraſſe

J'embraſſe tendrement ma petite ſœur. J'ai du regret auſſi de ne pouvoir jouer avec elle, puiſqu'elle trouve que je m'en acquittois ſi bien.

*Mde. D***. à ſon Fils.*

Amſterdam, le 18 *Mai.*

JE te félicite, mon cher fils, d'avoir un ami tel que Charles. Quelques perſonnes de ma connoiſſance qui l'ont vu chez ſon père, me parlent de lui comme d'un enfant on ne peut pas plus intéreſſant. Tu vois par-là ce que l'on gagne à ſe bien conduire, & à remplir ſes devoirs, on ſe fait aimer & eſtimer de tout le monde. Edouard, dès ſes premieres années, a montré un caractere indocile & ſauvage. Mais, mon cher ami, tu ne dois remarquer ſes défauts que pour t'en préſerver, ſans donner dans ton cœur la moindre place à la haine. Edouard eſt jeune, il peut ſe corriger; & juſques à cet heureux changement, il n'eſt digne que d'une tendre compaſſion.

Il me paroit par la lettre de Mde. Grandiſſon, qu'elle a pris de l'amitié pour toi. C'eſt un encouragement à faire de ton mieux pour mériter ce qu'elle me dit ſur ton compte. Tu dois ſentir combien les reproches qu'elle auroit à te faire, ſeroient cruels pour mon cœur. Mais non, je te connois, tu ne veux point ceſſer d'être le bien aimé de ta maman. Adieu mon cher fils.

Guillaume

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Londres, le 27 Mai.

CHARLES vous écrit, maman, Charles vous écrit! Vous trouverez ſa lettre dans la mienne. Quelle belle écriture, & quelle jolie maniére de s'exprimer! Mais ſoyez tranquille, il ne tiendra pas à moi que je ne ſois bientôt en état de faire auſſi bien que lui. Je n'ai que douze ans, & il en a treize. Voilà un an de différence où je puis bien avancer.

Rien ne manqueroit à mon bonheur, maman, ſi vous étiez ici pour voir combien je ſuis heureux. Toutes nos études ſont autant de plaiſirs. Nous apprenons le deſſin, la danſe, la muſique, & nous faiſons tous les jours des promenades dans la campagne pour connoître les plantes. M. Bartlet, qui eſt un homme très-ſavant, vient nous voir deux ou trois fois par ſemaine, & nous trouvons beaucoup à profiter dans ſa converſation. Je ſens mieux tous les jours, combien il eſt triſte de reſter dans l'ignorance. Il y a tant d'avantage à cultiver ſon eſprit! & il n'y a qu'à ſavoir s'y prendre pour s'amuſer en s'inſtruiſant. Oh, ne craignez pas que je perde mon tems en cette maiſon. J'ai un trop bon exemple dans mon ami Charles. Il regne entre nous une émulation qui ne prend rien ſur notre amitié: au contraire, il ſemble que nous nous en aimions d'avantage. Mais il faut que je ceſſe de

vous

vous écrire, car on m'appelle pour dejeûner. Va donc, ma lettre, dis à ma chere maman que je l'aime de toute mon cœur, dis-lui que je l'embraſſe mille & mille fois.

Je profite du petit coin de papier qui me reſte, pour faire à ma ſœur encore plus d'amitiés qu'il n'en peut tenir.

---

*Charles Grandiſſon à Mde. D***.*

Londres, le 27 Mai.

QUELLE obligation je vous ai, Madame, de nous avoir envoyé votre fils! C'eſt un ami que vous m'avez donné pour la vie. Si vous ſaviez combien il ſe plaît à s'entretenir de vous, & avec quelle tendreſſe il en parle! Il me parle auſſi fort ſouvent de ſon père. Lorſqu'il décrit ſa mort, il me fait pleurer d'attendriſſement. Que tu es heureux, me diſoit-il hier au ſoir, d'avoir encore ton père! Un pauvre enfant eſt bien à plaindre lorſqu'il eſt privé du ſien! Hélas! c'eſt perdre ſon plus cher protecteur & ſon meilleur ami. Comment peut-il ſe faire qu'il y ait des enfans qui déſobéiſſent à leurs parens, & qui les affligent par leurs vices! Ah! ſi j'avois donné à mon papa le moindre ſujet de plainte, il n'y auroit plus pour moi un ſeul jour de bonheur. Mais tu as encore une mère, lui répondis-je. Oui, me repliqua-t-il, j'en ai une qui

me

me chérit auſſi tendrement que je l'aime. Ses ſoins pour moi ſont redoublés depuis la mort de mon père, il faut bien que je redouble pour elle de reſpect & d'amour. Pourquoi ne ſuis-je pas déja grand? Je partagerois ſes travaux, je l'aiderois à ſupporter ſes chagrins. Oui, tant que je vivrai, je veux lui prouver par ma tendreſſe que je ne ſuis pas indigne de la ſienne. Il me fut impoſſible de lui répondre, tant j'étois attendri. Je ne pus faire autre choſe que de l'embraſſer. Ah, madame, celui qui ſait ſi bien honorer ſes parens, doit être un ami bien fidele.

Je ne ſaurois aſſez vous dire combien il eſt appliqué à ſes devoirs. M. Bartlet s'étonne tous les jours de ſes progrès. N'allez pas croire cependant que nous ſoyons toujours ſérieux. Nous ſavons bien nous divertir; & le plaiſir ne nous paroît jamais ſi doux qu'après le travail. Nous courons dans la campagne, nous jouons aux boules, nous faiſons tous les jeux qui demandent de l'addreſſe & du mouvement. Nos leçons, nos exercices & nos plaiſirs, tout a ſon heure marquée; & je puis vous répondre que chacune eſt bien remplie.

Que devez-vous penſer, Madame, de la liberté que j'ai priſe de vous écrire une ſi longue lettre? Mais non, vous me pardonnez, ſans doute. Je vous parle de ce que vous avez de plus cher. Tout ce qui le regarde doit vous faire plaiſir. Je ne veux pas cependant abuſer de votre complaiſance. Daignez, je vous en ſupplie, excuſer mon babil, en conſideration de mon

amitié

amitié pour votre fils, & du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très humble
& très obeiſſant ſerviteur.
CHARLES GRANDISSON.

---

*Mde. D***. à ſon Fils.*

Amſterdam, le 4 Juin.

JE t'envois dans celle-ci une réponſe à la jolie lettre que j'ai reçue de ton ami Charles. Je ſuis enchantée de ce qu'il me dit de tes ſentimens à mon égard. Conſerve-les moi toujours, mon cher fils; & ta mère ſera toujours heureuſe.

J'ai une triſte nouvelle à t'apprendre. Tu connoiſſois le jeune d'Etampes. Eh bien, il vient d'être mis en priſon. Sa paſſion pour le jeu l'a perdu. Il a preſque ruiné ſes parens. Il n'y a pas bien longtems qu'ils avoient payé pour lui une ſomme aſſez conſidérable, ſur la promeſſe qu'il leur avoit faite de ne plus jouer. Il a recommencé de nouveau, & ſes pertes ſont enormes. Il n'y a plus aucun moyen pour ſes parens de le tirer d'affaire, à moins de ſe mettre ſans pain. Que ce jeune homme eſt malheureux! Tu ſais combien il ſeroit aimable ſans cette terrible paſſion à laquelle il s'étoit livré. On le plaignoit d'abord, on le mépriſe aujourd'hui. O mon

fils,

fils, que cet exemple ſoit toujours devant tes yeux, & te préſerve d'un malheur auſſi épouventable!

Mde. Grandiſſon vient de m'écrire que tu partages les leçons de ſes enfans. Avec quelle bonté le Ciel ſupplée à l'impuiſſance où ſe trouve ta mère, de te donner des talens ſelon ta naiſſance! Sois reconnoiſſant envers tes bienfaiteurs, & ſonge ſans ceſſe quel devoir c'eſt pour toi de profiter de leurs bonnes diſpoſitions. Ton application eſt le ſeul moyen d'y répondre. Ne perds aucun moment: l'heure qui paſſe ne revient plus. Combien je ſerai ſatisfaite de voir l'eſprit de mon fils orné des connoiſſances les plus utiles! Quel charme je pourrai trouver dans ſon entretien! Cet eſpoir eſt bien capable d'adoucir pour moi l'amertume de notre ſéparation. Qu'il ſerve également à ſoutenir ton courage. Oui, mon fils, je te l'ai déja dit, le Ciel ne nous a pas deſtinés à vivre toujours enſemble. Mais rien ne nous empêche de nous aimer, quand nous ſerions encore ſéparés par une plus grande diſtance. Adieu, mon cher enfant, remplis tes devoirs, mais ſans négliger tes plaiſirs. Je ne puis être heureuſe que de ton bonheur.

---

*Guillaume D***. à ſa Mère*

Londres, le 12 Juin.

NOUS partons demain pour la campagne, maman. Comme je vais me divertir! Charles vient d'em

paqueter beaucoup de livres pour les emporter avec nous. Nos crayons ne ſont pas oubliés. Toute la contrée eſt, dit-on, remplie de payſages charmans. Nous nous exercerons à les rendre ſur le papier. La petite Emilie emporte ſon tambour à broder, pour imiter avec ſon aiguille les plus jolies fleurs. Quoiqu'elle n'ait pas encore douze ans, elle eſt d'une adreſſe qui ravit. C'eſt elle qui fait la plus grande partie de ſes chiffons. Nous ſommes tous trois bien joyeux d'aller à la campagne. Edouard ſeul en eſt fâché. Je le plains. Il me ſemble que c'eſt un mauvais ſigne, de ne pas aimer l'air de champs. Je me ſuis trouvé préſent à une converſation qu'il a eue avec ſon frère & ſa ſœur. Je vais vous l'écrire mot pour mot.

EMILIE. Savez-vous que notre bon ami M. Bartlet vient avec nous à la campagne?

CHARLES. Oui, ma ſœur, & j'en ſuis charmé.

EDOUARD. Oh pour moi, je ne le ſuis pas.

CHARLES. Et pourquoi donc, mon frère?

EDOUARD. C'eſt qu'il trouve toujours en moi quelque choſe à reprendre.

CHARLES. Eh bien, ſes reproches peuvent t'aider à te corriger. Il me ſemble que ceux qui ont la bonté de nous avertir de nos défauts, ſont nos meilleurs amis; & je les eſtime bien plus que ceux qui nous flattent.

Charles a bien raiſon, n'eſt ce pas, maman?

EDOUARD.

EDOUARD. Je penſois au moins que je ſerois délivré pour quelque tems de ce maudit latin. Mais non, je vois qu'il nous faudra encore faire tous les jours notre verſion comme à la ville.

CHARLES. Je l'eſpére bien, & je ne vois rien de difficile, lorſque M. Bartlet eſt avec nous. Et puis il veut nous apprendre à connoître toutes les plantes de la contrée. Oh ce ſera un plaiſir !....

EDOUARD. Oui, vraiment, le beau plaiſir que d'aller chercher des herbes, le nez en terre comme les moutons !

CHARLES. Mais, mon cher Edouard, tu n'a pas fait encore ta malle, je crois ?

EDOUARD. Je la ferai faire par un domeſtique.

EMILIE. Les domeſtiques ſont aujourd'hui bien occupés, mon frère.

EDOUARD. Eh bien, ils iront ſe coucher une heure plus tard.

EMILIE. Les pauvres gens ! après avoir travaillé toute la journée, tu veux qu'ils perdent encore une heure de leur ſommeil ?

EDOUARD. Voyez le grand malheur.

EMILIE. Tu pourrois le leur épargner, en faiſant les choſes toi-même, puiſque tu en as le tems. Cela vaudroit peut-être mieux que de t'amuſer à tracaſſer ton chien.

EDOUARD. Mon chien eſt à moi, j'eſpére.

EMILIE. Oui, mais les domeſtiques ne ſont pas à toi.

EDOUARD. Ecoutez, Mademoiſelle, je n'ai pas beſoin de vos leçons. Gardez les pour vous-même.

La querelle alloit s'échauffer. Charles les a pris tous deux par la main. Allons, mes amis, embraſſez-vous, leur a-t-il dit. La diſpute entre frères & ſœurs eſt toujours un grand mal. Tiens Edouard, puiſque tu veux reſter ici à t'amuſer, donne-moi ta clef, je ferai ta malle, tandis que les domeſtiques ſeront à dîner.

Que Charles eſt un bon enfant, a dit Emilie! je l'aime de tout mon cœur.

Oh, maman, quelle différence entre les deux frères! & combien la douceur & la complaiſance ſont des qualités aimables! Mais, adieu, il faut que je vous quitte. J'aurai ſoin de vous écrire auſſi-tôt que nous ſerons arrivés à la campagne. Que n'êtez vous de la partie avec ma chere petite ſœur!

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 15 Juin.

NOUS voici arrivés, ma chere maman. Oh la jolie maiſon de campagne! Il y a de tous côtés des promenades charmantes. Le parc eſt très-vaſte; & de ma fenêtre je découvre un payſage à perte de vue. Les jardins ſont entretenus avec une propreté qui ravit au prémier coup-d'œil. Charles en a un pour lui ſeul, où il peut ſemer & planter tout ce qu'il lui plaît.

Il

Il a couru le viſiter à notre arrivée. Et ſavez-vous ce qu'il a fait, maman? Non, il n'eſt pas poſſible d'être plus noble & plus généreux. Il a donné une demi-guinée au jardinier qui a pris ſoin de ſon jardin pendant ſon abſence. Il pouvoit sûrement ſe diſpenſer de lui faire ce cadeau. Son père paie largement le jardinier. Mais c'eſt un homme qui a ſix enfans encore tout petits. Il eſt pauvre, & Charles eſt bienfaiſant. Il me ſemble donc qu'il a bien fait. Cependant Edouard a trouvé qu'il faiſoit mal. Il faut que je vous raconte leur entretien à ce ſujet. Edouard étoit près de moi. Il a vu la demi guinée dans la main du jardinier. Il a couru auſſi-tôt vers ſon frère.

EDOUARD. Eſt-tu fou, Charles, d'avoir donné tant d'argent à cet homme? Mon papa lui paie ſon travail.

CHARLES. Il eſt vrai, mon frère. Mais vois comme mon jardin eſt bien entretenu. Cela vaut une petite récompenſe. D'ailleurs cet homme n'eſt pas riche, & il a beaucoup d'enfans. Ne faut il pas avoir pitié des malheureux.

EDOUARD. A la bonne heure; mais il ne falloit pas au moins lui donner au-delà de ce qui lui revient.

CHARLES. Ah, mon frère, ſi notre papa nous donnoit tout juſte ce qui nous revient à nous-mêmes, ce ſeroit bien peu de choſe.

EDOUARD. Eſt-ce que tu oſerois lui dire ce que tu viens de faire?

CHARLES. Oui, ſans doute. J'eſpère ne faire jamais rien que je ne puiſſe lui dire.

EDOUARD. Il te gronderoit d'une bonne façon, je te le promets.

CHARLES. Et moi, je te promets qu'il ne me gronderoit pas du tout. Je l'ai vu ſouvent donner quelque choſe au même jardinier, lorſqu'il eſt content de ſon travail.

EDOUARD. Mon papa donne de ſon argent, mais celui que tu donnes ne t'appartient pas.

CHARLES. Je te demande pardon, mon frère. L'argent que j'ai donné au jardinier étoit bien à moi. C'étoit le fruit de mes économies, il m'étoit permis d'en diſpoſer; & je ne pouvois en faire un meilleur uſage.

EDOUARD. Comme s'il n'eût pas mieux valu en acheter des fuſées & des pétards, & donner un petit feu d'artifice à maman, en l'honneur de notre arrivée!

CHARLES. Les fuſées ne durent qu'un moment. Et qu'eſt-ce encore? du bruit & de l'éclat, rien de plus. D'ailleurs, elles peuvent cauſer des accidens. Non, non, mon argent me deviendra plus utile. Le jardinier en achetera des ſouliers pour ſes enfans; & les pauvres petits ne ſeront pas réduits à courir pieds nuds ſur les pierres & à travers les ronces.

EDOUARD.

EDOUARD. *(avec un ris moqueur)* Et que nous importe que ces enfans aient des ſouliers, ou non? Je ne vois pas en quoi cela nous touche.

CHARLES. Mais cela les touche, mon frère, & c'en eſt bien aſſez. Que le Ciel nous préſerve de ne ſonger qu'à nos beſoins, ſans nous embarraſſer de ceux des autres. Ah! mon cher Edouard, prenons pitié des pauvres: ils ſont hommes auſſi bien que nous.

Edouard ne trouva pas un mot pour répliquer; mais il nous quitta bruſquement pour aller tourmenter un chat qu'il voyoit de loin dormir ſur un banc de gazon.

Que dites vous de cela, maman? J'en ſuis honteux pour Edouard, & j'aime Charles plus que jamais. Mde. Grandiſſon aura sûrement bien plus de plaiſir à apprendre la généroſité de ſon fils, qu'elle n'en auroit eu à voir toutes les fuſées du monde. Oh ſi je ſuis jamais riche, je me garderai bien de fermer ma bourſe aux néceſſités des pauvres. Ce doit être un ſi grand plaiſir que d'aſſiſter un homme qui a beſoin de vous! Adieu, ma chere maman, on vient de m'appeller pour aller faire un tour de promenade. Avec quelle impatience j'attends vos lettres! Ah! quand m'en viendra-t-il de ma petite ſœur?

Mde.

*Mde. D***. à ſon Fils.*

Amſterdam, le 20 Juin.

JE ſuis enchantée de ta dernière lettre, mon cher fils. Tu as bien raiſon de préférer la maniere de penſer de Charles à celle d'Edouard. Combien ſon bon cœur a dû être ſatisfait en voyant la joie de l'honnête jardinier! C'eſt un plaiſir qui ſe renouvellera toutes les fois qu'il verra des ſouliers aux pieds des pauvres enfans. Le meilleur moyen de mériter ſa richeſſe eſt de faire des heureux.

Mde. Grandiſſon vient de m'envoyer un de tes deſſins. Je ſuis charmée de te voir ſi bien profiter des leçons que l'on te donne. Si la fortune te refuſe ſes faveurs, la peinture eſt une profeſſion honorable que le fils d'un colonel ne doit pas dédaigner. C'eſt d'ailleurs une occupation amuſante, qui en te préſervant de l'oiſiveté, te préſervera de tous les vices qu'elle entraîne. La pratique des beaux arts eſt la plus sûre ſauve-garde de la jeuneſſe contre les paſſions.

Le déſir que tu témoignes de recevoir des lettres de ta petite ſœur, lui a fait faire beaucoup de reflexions. O maman, me diſoit-elle hier au ſoir, que c'eſt une jolie choſe que de ſavoir écrire! Quand vous me liſez les lettres de mon frère, c'eſt comme s'il étoit avec nous, comme s'il nous parloit. Oh, je vous en prie, maman, donnez-moi bien vite un maître à écrire, que j'écrive à

mon

mon frère, ce ſera auſſi comme ſi je lui parlois, comme ſi j'étois avec lui. Elle m'a tant preſſée que je lui ai promis de lui donner un maître le mois prochain. Elle m'a ſauté au cou : Ah maman, que je vais être ſage ! Oui je veux mériter la grace que vous m'accordez ! Que pourrai-je faire pour que vous ſoyez toujours contente de moi ? Tu n'as qu'à bien apprendre, ma fille, lui ai-je dit. Mais, maman, bien apprendre, ce n'eſt pas pour vous, c'eſt pour moi. Cela me regarde autant que toi-même, lui ai-je répondu, le bonheur de mes enfans n'eſt-il pas le mien ? Oh, maman, a-t-elle repris auſſi-tôt, quand pourrai-je faire quelque choſe qui ſoit pour vous toute ſeule ! Eh bien, mon fils, cela n'eſt-il pas joli de la part d'une enfant de ſix ans ? Je la pris dans mes bras, & je la ſerrai contre mon cœur. Je t'embraſſe avec la même tendreſſe.

*Guillaume D***. à ſa Mère*

Le 27 Juin.

AH, maman, il vient d'arriver un grand malheur. Edouard eſt tombé dans l'eau. Il eſt très-malade. Mde. Grandiſſon eſt malade auſſi. Nous ſommes tous dans le chagrin. Vous allez voir que ſi Edouard ſouffre, c'eſt bien par ſa faute. Il eſt encore fort heureux d'en être réchappé. S'il n'avoit pas reçu de ſecours ſi à propos, il ſe noyoit certainement.

C'étoit

C'étoit hier après dîner. Il n'avoit pas fait ſon devoir de la matinée. M. Grandiſſon lui avoit ordonné de reſter dans ſa chambre pour le finir. Voyez comme il eſt déſobéiſſant ! Il deſcendit malgré cet ordre, & vint nous trouver. Mais attendez, je vous prie, il faut que je vous raconte la choſe exactement comme elle s'eſt paſſée.

Nous étions partis depuis un quart-d'heure, dans le deſſein d'aller boire du lait chaud, pour notre goûter, à une petite ferme aſſez peu éloignée. Nous entendîmes bientôt Edouard, qui accouroit vers nous à perte d'haleine. Nous nous arrêtâmes pour l'attendre, croyant qu'il avoit obtenu la permiſſion de venir nous joindre. Il arriva. Nous reprîmes alors notre marche ; & après avoir fait quelques pas enſemble, nous rencontrâmes un petit garçon qui pouſſoit une brouette où il y avoit un petit tonneau de vinaigre. Il voulut ſe ranger civilement pour nous laiſſer paſſer. La roue tourna dans l'orniere, la brouette verſa, & le tonneau tomba à terre. Le pauvre enfant ſe trouva dans un grand embarras, parce qu'il n'étoit pas en état de remettre le tonneau ſur la brouette, & qu'il n'y avoit pas une grande perſonne pour lui prêter la main. Charles, le bon Charles courut auſſi-tôt vers lui. Allons, Guillaume, allons Edouard, s'écria-t-il, il nous faut aider ce brave petit garçon. Nous aurons bien aſſez de force, à nous quatre, pour remonter ſon tonneau. Vraiment oui, dit Edouard, il nous ſieroit bien de nous occuper de ces choſes-là. Pourquoi

quoi non, répondit Charles ? Il ne meſſied jamais, ce me ſemble, de faire une bonne action. Tu n'as qu'à reſter tranquille. Voyons, nous trois, ſi nous ſerons aſſez forts. Nous voilà auſſi-tôt à l'ouvrage ; & dans un moment la brouette fut relevée, & le tonneau remis par deſſus, tandis qu'Edouard ne faiſoit que chanter & ſe moquer de nous. Le petit garçon fut bien joyeux. Il nous remercia, & pourſuivit ſon chemin. Allons, Charles, dit Edouard, voilà qui eſt à merveille. Je vois avec plaiſir que tu ſerois un fort bon vinaigrier. Eh bien, mon frère, lui répondit Charles en ſouriant, ſi je le ſuis jamais, & que j'aie le malheur de laiſſer tomber mon tonneau, je ſerai fort aiſe de trouver quelqu'un qui ait la bonté de me ſecourir. Oui, tu n'as qu'à rire, reprit Edouard. Mais que diroit mon papa, s'il étoit inſtruit de ce que tu viens de faire ? Il en eſtimeroit d'avantage ſon fils, dit Emilie. Mon papa eſt bon, & à la place de Charles, il en auroit fait tout autant que lui. Fi donc, repartit Edouard, vous me faites rougir pour vous deux. C'eſt bien à des gens comme nous de nous mêler des affaires du bas peuple ? Oh, interrompit Charles, s'il a beſoin de nous quelquefois, nous avons plus ſouvent beſoin de lui. Nous avons ſecouru ce petit garçon. Qui ſait ſi ſon ſecours ne ſera pas un jour néceſſaire à quelqu'un de nous ?

Vous verrez bientôt maman, que Charles avoit raiſon.

A peine

A peine étions-nous arrivés à la ferme, qu'Edouard nous propoſa de faire une petite navigation ſur un batelet qui étoit là tout près dans un foſſé. Emilie & Charles n'en voulurent rien faire, en diſant que leur papa le leur avoit expreſſément défendu. Bon, il n'en ſaura rien, dit Edouard. Mais, mon frère, répondit Charles, nous ne devons rien faire que notre papa ne doive ſavoir. A la bonne heure, dit Edouard. En ce cas, je vais faire un tour dans la prairie, car je ne m'amuſe pas ici. Nous penſâmes tous que c'étoit en effet ſon deſſein. Mais l'auriez-vous cru, maman? Au lieu d'aller, comme il le diſoit, dans la prairie, il tourna autour de la ferme, & il alla ſe mettre dans le bateau. Environ une demi-heure après nous entendîmes crier au ſecours. Nous y courûmes avec le fermier & ſon fils. Quelle fut notre conſternation en voyant le bateau renverſé, & le malheureux Edouard caché ſous les ondes! Un petit garçon étoit près de lui, & le tiroit par le pan de ſon habit, ſans avoir la force de le ſoulever. C'étoit lui qui venoit de crier au ſecours. Le fermier ſe jetta auſſi-tôt dans le foſſé, & vint à bout de les tirer de l'eau tous les deux. Mais Edouard étoit ſans connoiſſance & ſans mouvement. Emilie pouſſoit des cris pitoyables. Moi, j'étois ſi ſaiſi que je ne pouvois rien dire. Charles ſeul étoit calme, & avoit conſervé toute ſa préſence d'eſprit. Il ordonnar d'abord que l'on portât ſon frère dans la maiſon du fermier, pour le faire revenir de ſon évanouiſſement. Puis il dit à ſa ſœur

de

de ſe tenir tranquille, de peur que ſes cris n'allaſſent juſqu'aux oreilles de ſon papa. Je vais retourner vers lui, ajouta-t-il, pour le prévenir doucement du malheur qui vient d'arriver. Ayez bien ſoin de mon frère.

N'admirez-vous pas, ma chere maman, des précautions ſi ſages & ſi tendres ?

Mais quelle fut l'agitation de ſes parens en entendant ſon récit ! Mde Grandiſſon tomba évanuie. M. Grandiſſon, après lui avoir donné des ſecours, courut auſſi-tôt vers ſon fils. On venoit de le porter dans la maiſon. Il n'étoit perſonne qui ne le crût mort. Malgré ſa fermeté, M. Grandiſſon ne put s'empêcher de répandre des larmes. Oh combien un bon père aime ſes enfans ! Il oublie toutes leurs fautes lorſqu'il les voit en danger. A force de ſoins, on fit revenir Edouard à lui-même : mais il eſt encore au lit, parce qu'il a une groſſe fiévre. Le voilà bien puni de ſa déſobeiſſance. Il a été ſur le point de perdre la vie, & de donner la mort à ſes parens. C'eſt une bonne leçon pour m'apprendre à être toujours ſoumis & docile. Adieu, ma chere maman, je vous donnerai bien-tôt des nouvelles. Que j'aurois de choſes à dire à ma petite ſœur pour la ſçene touchante qu'elle a eue avec vous ! Je l'attends à notre correſpondance.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 2 Juillet.

MDE. Grandiſſon eſt beaucoup mieux, maman. Edouard ſera bien-tôt rétabli ; & j'eſpére que cette avanture le rendra plus ſage. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre d'un petit garçon qui a ſauvé Edouard en le tenant par ſon habit. Eh bien, j'avois oublié de vous le dire, c'eſt le petit vinaigrier que nous avons aidé à remettre ſon tonneau ſur ſa brouette. Charles le diſoit bien. On peut avoir beſoin de tout le monde, ſans pouvoir deviner comment. C'en étoit sûrement fait d'Edouard, ſi nous n'avions ſecouru le petit garçon ; car en reſtant ſur le chemin près de ſa brouette renverſée, il n'auroit pu ſe trouver à portée de voir l'accident d'Edouard, de ſe précipiter dans l'eau pour le ſoutenir, & d'appeller du ſecours. Mais il faut que je vous rapporte un entretien que nous eûmes à ce ſujet hier après dîner, lorſque nous étions avec M. Grandiſſon dans la chambre du malade.

Vous avez bien de la bonté, nous dit Edouard, de venir me tenir compagnie.

CHARLES. Ne viendrois-tu pas auprès de nous, mon frère, ſi nous étions malades?

EDOUARD. Guillaume auroit peut-être plus de plaiſir à s'aller promener.

GUILLAUME.

GUILLAUME. Non, je t'aſſure, Edouard. C'eſt un aſſez grand plaiſir pour moi de voir que tu commences à te trouver mieux.

EMILIE. Sur-tout quand nous penſons au danger que nous avons couru de te perdre.

EDOUARD. Cela eſt vrai. Sans ce brave petit garçon, c'en étoit fait abſolument de moi.

M. GRANDISSON. Je ſuis bien aiſe, mon fils, que cette réflexion occupe ton eſprit. Tu vois à préſent, comme te le diſoit Charles, que l'on ne peut jamais ſavoir ſi l'on n'aura pas beſoin de telle perſonne qui ſe trouve avoir beſoin de nous.

EDOUARD. Vous avez raiſon, mon papa, j'ai bien du regret de n'avoir pas aidé ce petit garçon, qui devoit me rendre un ſi grand ſervice.

M. GRANDISSON. Je te ſais gré, mon fils, de reconnoître que tu as eu tort. Il ne te reſte plus qu'à te ſouvenir ſans ceſſe de ton libérateur, dans la penſée qu'il viendra peut-être un jour, où tu pourras lui rendre le change. Juſques à ce moment, tu peux, en quelque ſorte, t'acquitter envers lui, en ſecourant, à ſon intention, tous ceux que tu verras dans la peine. Tu peux encore tirer de ton malheur une leçon fort utile, c'eſt qu'il ne faut jamais mépriſer ceux qui paroiſſent au-deſſous de notre état. A la place du petit vinaigrier, qu'auroit fait un jeune gentilhome ? Il ſe ſeroit ſans doute contenté d'appeller du ſecours ſans te ſecourir lui-même ; & tu aurois eu le tems de périr ſous ſes yeux avant qu'il eût oſé mettre un pied dans

le foſſé. Le petit garçon, au contraire, plus courageux & plus compatiſſant, s'eſt précipité dans l'eau après toi, au péril de ſa propre vie. Tu venois de lui refuſer un ſervice qui ne t'auroit coûté qu'un léger effort; & malgré ta dureté à ſon égard, il n'a pas craint de haſarder ſes jours pour ſauver les tiens. As-tu fait juſqu'à préſent, & feras-tu peut-être dans toute ta vie une action qui aproche de la ſienne? De tendres parens, un frère, une ſœur, un ami, lui doivent un objet chéri qu'ils alloient perdre. La ſociété lui doit un de ſes enfans qui peut un jour travailler utilement pour elle. Gardons-nous donc bien de mépriſer aucun de nos ſemblables, dans quelque rang que le ſort l'ait placé, puiſque les petits peuvent quelquefois nous être encore plus utiles que les plus grands.

J'avois les larmes aux yeux, ma chere maman, pendant le diſcours de M. Grandiſſon. Il me ſembloit que tous ſes ſentimens étoient déjà dans le fond de mon cœur. Oh oui, j'ai obſervé plus d'une fois que les gens du peuple ſont les plus ſecourables lorſqu'ils voient quelqu'un dans le beſoin; & l'on ne peut pas être méchant, quand on eſt auſſi bien diſpoſé à ſecourir ſes frères.

Adieu, ma chere maman. Nous allons demain dîner chez la ſœur de M. Grandiſſon. C'eſt à pluſieurs milles d'ici. Je ſuis obligé de vous quitter. Nous devons nous coucher ce ſoir de bonne heure, pour être levés demain de grand matin. Edouard ne peut pas

venir

venir avec nous. Il en eſt ſi fâché que cela me fâche pour lui. Voilà encore une autre punition de ſa faute. Je vous rendrai compte de notre viſite. Ecrivez-moi, je vous prie, ma chere maman, juſqu'a ce que ma petite ſœur puiſſe devenir votre ſecrétaire.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

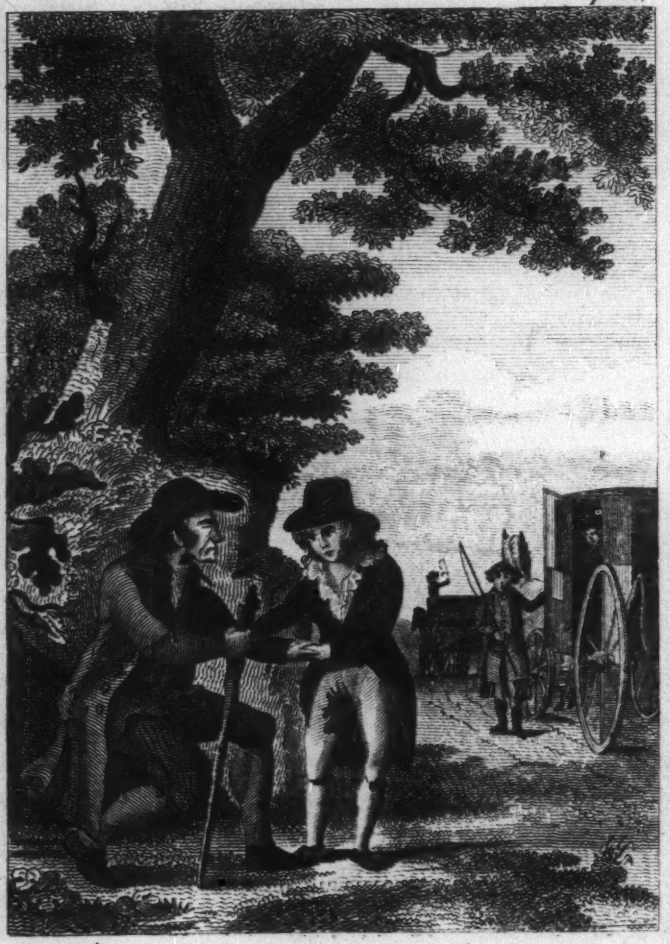
Le 5 Juillet.

NOUS avons eu beaucoup de plaiſir, ma chere maman, chez Mylord & Mylady Campley. J'aurois voulu que vous euſſiez pu voir comment mon ami Charles s'eſt comporté au milieu d'une nombreuſe compagnie. Il y avoit un autre jeune garçon à peu près de de notre âge. Quelle différence entre Charles & lui! Celui-ci a toujours un maintien roide & affecté. Il ne ſait faire autre choſe que des complimens & des révérences. Il n'oſe regarder perſonne en face, comme s'il avoit honte d'une mauvaiſe action. Charles, au contraire, eſt civil avec une noble aſſurance. Il ſe préſente d'un air aiſé & modeſte tout enſemble. Il écoute avec attention, & ſe permet peu de parler; mais ce qu'il dit eſt plein de grace & de juſteſſe, & tout le monde ſemble prendre du plaiſir à l'entendre. Il diſtingue à merveille ce qu'il doit à chacun de ceux avec leſquels il ſe trouve. Reſpectueux envers ſes ſupérieurs & les perſonnes plus âgées que lui, il eſt poli pour ſes

égaux, & affable pour ſes inférieurs. Sans paroître trop empreſſé dans ſes ſoins, il a les attentions les plus délicates. Je ne vous en donnerai qu'un exemple. Nous étions allés nous promener dans le jardin. Une jeune demoiſelle avoit oublié ſon chapeau à la maiſon. Elle ne tarda pas à ſe plaindre de l'ardeur du ſoleil. Charles l'avoit déjà devinée; & lorſqu'elle ſe diſpoſoit à aller chercher ſon chapeau, elle vit arriver Charles qui le lui apportoit. Il lui demanda la permiſſion de le mettre lui-même ſur ſa tête: ce qu'il fit avec toute la gentilleſſe dont il eſt capable. Oui, je vous aſſure, il eſt en compagnie comme un homme de trente ans. Après le dîner, il exécuta ſur le clavecin une piéce fort difficile, & il reçut des applaudiſſemens de tout le monde. Oh ſi je pouvois devenir auſſi aimable que lui, que je ſerois heureux! quand ce ne ſeroit, maman, que pour vous plaire d'avantage. Les deux filles de Mylady ſont auſſi très-bien élevées. L'ainée qui s'appelle Charlotte, chante à ravir. Èmilie l'aime tendrement. Elles ſe ſont promis de s'écrire l'une à l'autre.

Mais j'allois oublier de vous raconter ce qui nous eſt arrivé ſur la route à notre retour. M. & Mde. Grandiſſon avoient pris les devans avec Emilie & une Dame du voiſinage qui les avoit accompagné. M. Bartlet, Charles & moi, nous étions dans une ſeconde voiture. A peine avions-nous fait deux milles, que nous vîmes un pauvre vieillard aſſis au pied d'un arbre. Charles fit arrêter le cocher, & ſe tournant vers M. Bartlet:

BRITISH
12 NOV 96
MUSEUM



Charles descendit aussi-tôt de voiture. Il courut vers le pauvre homme.

M. Bartlet : Tenez, Monſieur, lui dit il, voyez, je vous prie, ce vieillard. Il paroît être aveugle, & il n'a perſonne auprès de lui. Que peut faire là ce pauvre malheureux ? Voulez-vous me permettre de l'aller queſtioner ? Bien volontiers, mon ami, lui répondit le digne M. Bartlet. Charles deſcendit auſſi-tôt de voiture. Il couru vers le pauvre homme, & lui dit : Qui êtez-vous, mon ami, & que faites-vous tout ſeul dans cet endroit ſolitaire ? Hélas, répondit l'aveugle, je demeure à plus de deux milles d'ici. J'étois ſorti ce matin pour venir demander l'aumône dans ce village qui eſt.....je ne ſais plus de quel côté : & mon conducteur, qui eſt un mauvais enfant, n'a pas voulu me reconduire, parce que je n'avois pas ramaſſé aſſez d'argent pour le payer comme à l'ordinaire. Je n'ai d'autre eſpérance que dans le Ciel, qui enverra peut-être quelqu'un pour me ſecourir. Mais, lui dit Charles, le ſoleil vient de ſe coucher, il ſera bientôt nuit, que deviendrez-vous ici ? Il faudra donc que j'y périſſe de misère, répondit l'aveugle. Non, répartit Charles, je veux être celui que vous attendez de la part du Ciel pour vous ſauver. Oh Monſieur Bartlet, lui dit-il, en revenant vers nous, me refuſerez-vous la douceur de ſauver un miſérable vieillard, un pauvre aveugle abandonné ſans ſecours, & qui va périr, ſi nous n'avons pitié de lui ? La nuit s'avance. Que deviendra ce malheureux s'il n'a perſonne pour le guider ? Son habitation n'eſt qu'à deux milles d'ici ? Qui nous empêche de l'y conduire dans notre voi-

tuire? Oui, Charles, lui répondit M. Bartlet, ſuivez les mouvemens de votre cœur généreux. Charles n'eut pas plutôt reçu cette réponſe, qu'il alla prendre le vieillard par la main, & le fit monter dans le caroſſe. Un autre que mon ami auroit eu peut-être une mauvaiſe honte d'aller avec un homme qui avoit des habits ſi déchirés : mais lui, au contraire, il ſembloit s'en faire honneur. Il ne fallut pas nous détourner beaucoup de notre route pour ramener le pauvre vieillard dans ſa chaumière. Je vis que Charles en le faiſant deſcendre de la voiture, lui gliſſoit de l'argent dans la main ; & nous nous ſéparâmes de lui après en avoir reçu mille bénédictions. A notre arrivée tout le monde donna des louanges à cet acte d'humanité. Mais, dit Emilie, cet homme, avec ſa grande barbe & ſes haillons, devoit faire une ſinguliere figure dans votre caléche. Ah, ma ſœur, je ne penſois guère à ſon accoutrement, répondit Charles, tant j'avois de joie d'avoir pu ſecourir un malheureux! M. Grandiſſon ne put y tenir, ſes yeux ſe remplirent de douces larmes. Il tendit les bras à ſon fils, qui vint s'y précipiter ; & il le ſerra tendrement contre ſon cœur. O maman, que le mien étoit plein pendant une ſcene ſi touchante! Il me ſemble que cette caléche eſt un beau char de triomphe pour mon ami.

Guillaume

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 12 Juillet.

JE vous remercie, ma chere maman, de votre lettre gracieuſe. Il y avoit bien long-tems que vous ne m'aviez écrit. Je craignois que vous ne fuſſiez pas contente de moi. Savez-vous ce que je fais ? Je porte toujours dans mon ſein la derniere lettre que j'ai reçue de vous, pour être plus ſouvent à portée de la lire, & de repaſſer les bonnes leçons que vous m'y donnez. Il me ſemble que je vais en valoir un peu mieux chaque fois que je l'ai lue.

C'étoit hier la fête de Mde. Grandiſſon. Charles ſe leva de très-bonne heure. Sa priere fut beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire. Il prioit ſans doute le Ciel pour ſa chere maman, comme je fais pour vous quand c'eſt votre fête. Il s'habilla enſuite de neuf. Vous auriez été charmée de ſa bonne mine. Mais il faut que je vous reprenne les choſes d'un peu plus loin.

Il y a près d'un mois qu'Edouard & Charles eurent chacun un habit neuf d'été, qu'ils avoient choiſi eux-mêmes. Edouard mit le ſien dès le premier jour ; mais Charles continua de porter celui de l'année précédente, qui étoit encore fort propre. Son père lui en ayant demandé la raiſon, il lui répondit qu'il réſervoit ſa parure pour une viſite de cérémonie. Voyez-vous maman ?

maman ? Cette visite étoit celle qu'il devoit rendre à sa mère le jour de sa fête ? Que Charles est aimable ! & comme tout ce qu'il fait est bien imaginé ? Emilie étoit déja venue frapper à notre porte, & nous attendoit avec impatience. Nous descendîmes ensemble, & nous trouvâmes M. & Mde. Grandisson qui déjeûnoient dans le sallon. Charles fut le premier qui souhaita un bonne fête à sa maman. Il mit un genou en terre devant elle, & lui baisa respectueusement la main. Oh si je pouvois me rappeller tout ce qu'il lui dit ! Mais j'étois trop vivement ému pour retenir la suite de ses paroles. Il lui présenta aussi un bouquet de fleurs qu'il avoit cultivées de ses propres mains. Emilie le suivit, & donna à sa maman un joli sac à ouvrage qu'elle avoit fait elle-même. Ce présent étoit tout-à-fait inattendu, & il en devint par là plus agréable. Mde. Grandisson prit ses deux enfans dans son sein, & les baisa tendrement. Ils furent ensuite embrassés de leur papa, tandis que je faisois mon compliment du mieux qu'il m'étoit possible. Ce fut au moins avec un cœur bien sincère, car j'aime véritablement mes dignes bienfaiteurs. Edouard vint un moment après. Je suis bien sûr qu'il aime sa maman. Eh qui ne l'aimeroit pas ! Mais il eut beau faire, ses manières ne me firent pas autant de plaisir que celles de Charles. L'un fait tout plus agréablement que l'autre. Emilie eut une jolie paire de brasselets. Charles & Edouard eurent chacun une montre à répétition. Croiriez-vous que depuis hier celle d'Edouard

ard eſt déjà dérangée ? Et moi, ma chere maman, j'ai eu un beau microſcope. Cela vaut mieux pour moi que tous les bijoux. Oh la bonne Mde. Grandiſſon ! Comment ai-je mérité ce cadeau ?

Le ſoir il nous vint une grande compagnie de toutes les maiſons de campagne d'alentour. Charles fit les honneurs de la table comme un homme fait. Il dépéça les viandes, il verſa les liqueurs, il ſervit les Dames : en un mot, il remplit à merveille ſon petit emploi.

Voilà une bien longue lettre, maman ; mais je parle de mon ami, & c'eſt à vous que j'en parle. Je ne ſuis plus étonné que de pouvoir ſitôt finir. Je ne le ferai pourtant pas ſans avoir tendrement embraſſé ma petite ſœur, pour qu'elle vous le rende.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 15 Juillet.

J'AI tous les jours ici de nouveaux plaiſirs, ma chere maman. Votre fils eſt maintenant devenu jardinier. Veux-tu m'aider, me dit l'autre jour mon ami ? Il faudroit donner une autre tournure à mon jardin. La ſaiſon des fleurs eſt paſſée. Je veux faire de la ſalade pour régaler maman pendant tout le reſte de l'été. Si je le veux ; lui répondis-je ? Oh sûrement. Je te ſerai toujours obligé, lorſque tu me donneras l'occaſion de faire quelque choſe pour toi. Nous allâmes

auſſi-tôt prendre une camiſole légère, & nous voilà tous les deux la bêche à la main. Le jardin fut défriché le ſoir même. Nous recueillîmes avec ſoin les griffes & les oignons pour les remettre en terre avant notre départ. Hier nous nous ſommes levés à cinq heures. On n'a pas long-tems à dormir dans notre métier, parce qu'on ne peut rien tranſplanter à l'ardeur du ſoleil. Ce matin nous ſommes retournés de bonne heure à l'ouvrage, & nous avons eu le plaiſir de l'achever avant le déjeûner. Nous n'attendons plus que de voir lever nos ſemailles, & prendre racine à nos plantations. Dans cet intervalle nous aurons aſſez de beſogne à extirper les mauvaiſes herbes. Quel plaiſir ce ſera pour nous de voir croître nos petites plantes! J'avois fait juſqu'ici comme les autres enfans, qui voient tous les jours les productions de la nature ſans y faire attention. Mais Charles m'apprend à réfléchir ſur tout ce que je vois. Je puis encore vous en donner un example dans un entretien que nous eûmes hier. Je ne ſais ſi je vous ai déjà écrit que Charles avoit une jolie volière peuplée de toutes ſortes d'oiſeaux, dont il prend ſoin lui-même. Nous avions fini notre jardinage, & nous faiſions un tour de promenade avec Emilie. Attendez un moment, nous dit Charles. Il faut que je vous quitte. Je n'ai pas encore penſé à mes oiſeaux d'aujourd'hui.

EMILIE. Nous irons avec lui, n'eſt-ce pas, Guillaume?

GUILLAUME.

GUILLAUME. Avec grand plaiſir, Emilie.

CHARLES. Vous êtes de bons enfans de venir rendre viſite à mes petits penſionaires.

GUILLLAUME. Oh les jolis oiſeaux! Comme ils paroiſſent joyeux de te voir!

CHARLES. C'eſt qu'ils ſont accoutumés à manger de ma main.

GUILLAUME. On diroit qu'ils te reconnoiſſent.

CHARLES. Je me flatte d'être un peu de leur connoiſſance. J'ai obſervé cependant que lorſque j'ai mon chapeau ſur la tête, ils s'enfuient de moi, comme s'ils ne me connoiſſoient plus. L'inſtinct de mon chien eſt plus sûr. Il me reconnoîtroit, je crois, ſous toute eſpéce de déguiſement.

EMILIE. Edouard devroit bien apprendre de toi à être plus ſoigneux. N'a-t-il pas laiſſé mourir l autre jour ſa linotte de faim? Oh ſi j'avois un oiſeau, je me garderois bien de l oublier.

CHARLES. Tu as raiſon. Il faut bien ſoigner ces pauvres petits animaux, puiſqu'ils ne ſont pas en état de pourvoir eux-mêmes à leurs beſoins.

EMILIE. Mais ne vaudroit-il pas mieux encore leur donner la volée que de les tenir priſonniers? On ne renferme que ceux qui ont fait du mal aux autres; & sûrement ces pauvres oiſeaux n'en ont fait à perſonne.

CHARLES. Non ſans doute; mais ils ne ſont pas malheureux dans leur cage. S'ils avoient joui auparavant de leur liberté, je me ſerois bien gardé de les

en priver. Mais ils ſont nés dans leur priſon ; & je parie que ſi je leur ouvrois la voliere, ils craindroient d'en ſortir.

EMILIE. Ils voient cependant les autres voler librement dans les airs. Que penſerions-nous ſi nous étions renfermés ?

CHARLES. Nous penſerions qu'il eſt fort agréable d'être libre, & fort triſte d'être priſonnier. Mais les oiſeaux n'ont aucune idée de cette différence. Pourvu qu'on leur donne à manger & à boire, ils ſont contens. Ils jouiſſent de ce qu'ils ont, ſans penſer à ce qui leur manque.

EMILIE. Je ſuis bien aiſe de ce que tu m'as tranquilliſée là deſſus. Ma tante Campley m'a promis un ſerin. Je ne penſois à le recevoir que pour lui donner la volée. Tu peux venir à préſent, mon petit ami. J'aurai bien ſoin de toi, & tu auras abondamment du grain dans ta cage, malgré l'hyver, lorſque les autres oiſeaux ont tant de peine à en trouver ſous la neige.

Vous voyez, maman, combien Emilie eſt une bonne fille ! je penſe que ma petite ſœur ne trouvera pas ma lettre trop longue. Voilà un bon modele que je lui préſente pour l'imiter.

Guillaume

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 18 Juillet.

CHARLES, Edouard & moi, nous ſommes allés dîner hier chez le Chevalier Friendly. Il a un fils à-peu-près de notre âge, avec qui nous nous ſommes bien amuſés. Je veux vous faire part, ma chere maman, de l'entretien que nous eûmes à ce ſujet, à notre retour. Emilie vint à notre rencontre, & nous demanda d'un air gracieux ſi nous étions contens de notre journée.

Oui, ma chere ſœur, lui répondit Charles; mais j'aurois eu encore plus de plaiſir, ſi tu avois pu être de notre partie.

EMILIE. Tu as bien de la bonté, mon frère. Cependant Edouard ne me paroît pas trop ſatisfait de ſa viſite.

EDOUARD. Il eſt vrai. Je demeure une autre fois à la maiſon. Le jeune Friendly ne me convient pas du tout.

CHARLES. En quoi donc, mon cher Edouard? Il eſt ſi doux & ſi poli!

EDOUARD. C'eſt qu'il reſſemble plus à un homme de quarante ans qu'à un jeune homme de quatorze.

CHARLES. Voilà juſtement ce que j'eſtime en lui. Ne trouves-tu pas ſurprenant qu'on puiſſe avoir tant de ſageſſe & d'inſtruction à ſon âge?

EDOUARD. Quel beſoin avoit-il de nous étaler tous ſes inſtruments de phyſique ? Que dirois-tu ſi j'allois parler à une Demoiſelle des beautés du latin ? Ne ſeroit-ce pas une impoliteſſe de ma part ?

CHARLES. Oui, ſans doute, parce que tu ſaurois déjà qu'elle n'a pas été élevée à entendre cette langue. Mais le jeune Friendly pouvoit nous ſuppoſer auſſi bien inſtruits que lui-même ; & je le crois trop modeſte pour avoir eu l'intention de nous humilier. Il ne voulut que nous amuſer un moment par quelques expériences curieuſes ſur ſa machine électrique. J'avoue qu'elles m'ont fait d'autant plus de plaiſir, qu'il m'a ſemblé que ces connoiſſances n'étoient pas au-deſſus de notre portée ; & j'y ai pris une nouvelle ardeur, pour m'inſtruire dans toutes les ſciences, qui ont pour objet l'étude de la nature.

EDOUARD. Et que dis-tu de voir qu'un jeune homme de condition ait un tour à tourner ?

CHARLES. Je le trouve ſi bien de mon goût, que je veux prier mon papa de m'en donner un.

EMILIE. Oh oui, Charles, je t'en prie. Tu me feras de jolis ouvrages en ivoire.

EDOUARD. Vraiment je ne puis m'empêcher d'en rire. Charles Grandiſſon ſe faire tourneur. C'eſt une excellente idée. Voilà un bon métier qu'il aura, s'il devient jamais pauvre.

CHARLES. Ne crois pas badiner, mon frère. Il y a des gens bien au-deſſus de nous qui ſont tombés dans la pauvreté. Quoique j'eſpére n'avoir pas beſoin de l'art

l'art de tourner pour gagner ma vie, c'eſt une occupation fort amuſante, & qui donne de l'adreſſe à nos mains. Je la prendrai pour délaſſement quand je ſerai fatigué de l'étude.

O ma chere maman, ſi vous étiez aſſez riche pour me donner auſſi un tour! Mais non, que cela ne vous inquiete pas. Je travaillerai ſur celui de mon ami Charles. Le jeune Friendly a tourné en notre préſence une petite boëte d'ivoire qu'il m'a donnée. Je vous l'envoie pour ma petite ſœur, j'uſqu'à ce que je puiſſe lui en donner de ma façon.

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 22 Juillet.

M. & Mde. Grandiſſon ſont allés paſſer quelques jours chez un de leurs amis. M. Bartlet vient de partir pour Londres. Ainſi, ma chere maman, nous voilà reſtés ſeuls avec une anciene femme de chambre, & un petit nombre de domeſtiques. Emilie conduit le ménage en l'abſence de ſa mère. Oui, en vérité, c'eſt elle qui donne ſes ordres a tout le monde, & avec autant de ſageſſe que ſi elle avoit dix ans de plus. N'eſt-ce pas bien joli de la part d'une ſi jeune Demoiſelle? Elle n'a pas encore douze ans, & les domeſtiques la reſpectent déjà comme leur maîtreſſe. Savez-vous pourquoi? C'eſt qu'elle ne leur parle jamais qu'avec douceur ſans ſe familiariſer avec eux. Elle

ſuit en cela l'exemple de ſon frère Charles. Vous ne ſauriez croire combien il eſt aimé & honoré de tous les gens de la maiſon. Edouard au contraire ne fait que jouer avec eux ; & ils ne peuvent le ſouffrir. Il eſt vrai qu'il leur fait bien des malices, & qu'il les traite ſouvent avec une hauteur inſupportable. Oh s'il étoit allé avec ſon papa & ſa maman ! Dès qu'ils ne ſont plus là pour le morigener, il n'y a plus moyen de tenir avec lui. Charles, Emilie & moi nous n'en rempliſſons pas moins nos heures d'études que ſi M. & Mde. Grandiſſon étoient ici pour veiller ſur nous. Mais Edouard profite de leur abſence pour paſſer ſa journée à baguenauder ou à courir les champs. Il ne cherche même qu'à nous détourner de nos exercices, comme ſi notre application étoit un ſujet de reproche pour ſa pareſſe. Nous étions hier au matin dans un coin de la chambre occupés à deſſiner. Edouard s'amuſoit à faire voler un hanneton au bout d'un fil, & ſous prétexte de le ſuivre, il venoit donner des ſecouſſes à nos chaiſes, pour nous troubler dans notre travail. Emilie, emportée par ſa vivacité, alloit le tancer vertement. Charles la prévient, & adreſſant avec douceur la parole à ſon frère : Mon cher Edouard, lui dit-il, ſi tu veux jouer, à la bonne heure. Mais pourquoi nous interrompre ?

EDOUARD. Ne vois-tu pas que c'eſt mon hanneton qui m'entraîne ?

EMILIE. Voilà qui paroît bien croyable ?

CHARLES.

CHARLES. Sans vouloir te fâcher, dis-moi, quel plaiſir peut trouver un garçon de ton âge dans un pareil amuſement ? N'eſt ce pas tourmenter une pauvre bête ſans néceſſité ?

EDOUARD, Eh bien, je vais lui donner la volée, pourvu que tu viennes te promener avec moi dans le jardin.

CHARLES. C'eſt-à-dire que ſi je refuſe d'y aller, tu continueras de tourmenter le pauvre hanneton. Ce n'eſt cependant pas ſa faute, ſi je ne veux pas te ſuivre.

EDOUARD. Te voilà bien ! Jamais il ne te plaît de faire ce que je demande.

CHARLES. Ecoute donc. Il vaut encore mieux, à mon avis, faire ce que demande mon papa ; & il veut que cette heure ſoit donnée au travail.

EDOUARD. Comme s'il étoit ici pour nous y forcer !

EMILIE. Tu ne fais donc rien que par force ?

EDOUARD. Vous êtes toujours tous les deux à vous entendre contre moi.

CHARLES. Non mon frère ; & quoiqu'Emilie ait raiſon, pour te prouver que je ſuis à ton ſervice, me voilà prêt à te ſuivre. Je puis achever mon deſſin dans un autre moment. Allons dans le jardin. Ce ſera toujours un plaiſir pour moi de t'obliger.

Ils n'étoient pas au bout de l'allée qu'il ſurvint une groſſe averſe : ce qui les força de rentrer, au grand regret d'Edouard. Charles, pour le conſoler, lui propoſa de faire entre nous une petite lecture dans l'Hiſtoire ancienne. Va, je n'ai pas beſoin de tes livres, lui

lui répondit bruſquement Edouard. Je n'ai pas envie d'être un Savant, je dois être un officier.

CHARLES. Eh bien, crois-tu que la connoiſſance de l'hiſtoire ne lui ſoit pas utile?

EMILIE. Un joli officier, qui ne ſaura parler que de bombes & de canons!

Edouard fit une grimace à ſa ſœur, & voulut nous obliger de jouer aux quatre coins, en prenant John pour faire le cinquiéme. Mais Charles, qui malgré la douceur de ſon caractère, eſt capable de la plus grande fermeté, lui répondit: Non, mon frère, il n'a pas tenu à moi tout-à-l'heure que je fiſſe ce qui pouvoit te faire plaiſir. La pluie nous a contrairés. Je t'ai propoſé un autre amuſement qui devoit te ſatisfaire. Tu ne l'acceptes point; mais il convient à ma ſœur & à mon ami; & je crois devoir céder à un gout raiſonnable plutôt qu'à tes caprices.

Edouard qui ſait que ſon frère ne revient pas aiſément d'un parti qu'il a pris, ſortit auſſi-tôt d'un air grognon; & malgré la pluie, il courut jouer dans la cour avec un grand dogue, dont il a fait ſon ami pour le tarabuſter ſans ceſſe. Il n'en revint qu'au bout d'une heure, trempé juſqu'aux os, & tout couvert de crotte de la tête aux pieds. Pour nous, dans cet intervalle, après avoir lu la vie d'Epaminondas, qui nous fit infiniment de plaiſir, nous eûmes le tems de reprendre nos deſſins & de les achever. Il ſe préſenta l'après-midi une occaſion pour les envoyer à M. Grandiſſon; & nous avons eu ce matin le plaiſir d'ap-

prendre

prendre qu'il en a été fort ſatisfait. Mais qu'aura-t-il pu penſer d'Edouard qui ne lui a rien envoyé? Voilà ce qui m'afflige. Je donnerois tout au monde pour qu'il fut auſſi bon, auſſi aimable, auſſi appliqué que ſon frère. C'eſt alors qu'il ne manqueroit plus rien au bonheur de ſes parents. Je vois avec regret combien de peines il leur cauſe. Oh ma chere maman, s'il m'arrivoit un jour de vous donner auſſi des chagrins! Non, non raſſurez-vous. Lorſque je penſe à votre tendreſſe pour moi, je ſens tout ce que je dois faire pour m'en rendre digne. J'oſe vous promettre que je ne vous donnerai jamais que des ſujets de ſatisfaction. J'entends d'ici ma petite ſœur qui vous donne la même parole; & je l'embraſſe tendrement pour cette bonne réſolution. Adieu, ma chere maman!

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 24 Juillet.

UNE des ſervantes de la maiſon eſt très malade. Vous allez voir, maman, s'il eſt poſſible d'avoir un cœur plus ſenſible & plus compatiſſant que la bonne Emilie. Elle s'eſt levée ce matin à la pointe du jour, pour porter elle-même une potion à la pauvre malade. Elle n'a pas eu de repos qu'elle ne la lui ait vu prendre tout entiere, parce c'étoit abſolument de l'ordonnance

nance du médicin. On diroit, à la voir, que c'eſt une ſœur chérie à qui elle donne ſes ſoins. Que c'eſt une choſe aimable dans une jeune Demoiſelle d'avoir tant d'humanité! Edouard a voulu lui en faire des reproches. Il te ſied bien, lui a-t-il dit, de ſervir toi-même ta ſervante! Et pourquoi non, mon frère, a-t-elle répondu? Tu joues bien aux quilles avec les domeſtiques. S'il eſt de leur devoir de nous ſervir lorſqu'ils ſe portent bien, c'eſt à nous de les ſoigner lorſqu'ils ſont malades. D'ailleurs la pauvre Peggy ne m'a-t-elle pas veillée plus d'une fois dans les maladies de mon enfance? C'eſt bien le moins que je faſſe pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Je penſe combien j'aurois de plaiſir à ſa place de voir que l'on me témoigne de l'attachement. Edouard s'eſt trouvé ſi honteux, qu'il eſt ſorti bruſquement de la chambre. Ah! me ſuis-je dit à moi-même, Emilie ne fait que ce que j'ai vu faire à ma chere maman. Lorſque notre pauvre Nanette avoit la fievre, c'étoit maman qui lui donnoit ſes ſoins. Mais ce ſouvenir me fait venir une penſée qui m'attriſte. Il y a tant de domeſtiques dans cette maiſon! Et vous, ma chere maman, vous n'avez qu'une ſervante pour vous ſervir. Combien vous devez vous trouver malheureuſe! Il faut que vous faſſiez vous-même une infinité de choſes qui conviennent ſi peu à la veuve d'un colonel. Encore ſi ma ſœur étois aſſez grande pour vous ſoulager! Mais non, elle ne fait que vous donner plus de peine. Et moi, que fais-je ici, au lieu d'être auprès de vous, pour vous aider

de

de toutes mes forces, & pour vous conſoler? Cette reflexion me ſerre le cœur. Il n'y a qu'une choſe qui puiſſe adoucir ma triſteſſe. C'eſt qu'à force de m'inſtruire, je puis un jour me mettre en état de finir vos malheurs. Oh comme une ſi douce eſpérance me donne de courage! Adieu ma chere maman, je vous embraſſe entre les larmes & la joie.

*Mde. D***. à ſon Fils.*

Amſterdam, le 6 Août.

QUE j'aime la jeune Emilie! Oui, mon fils, il n'eſt point de vertu plus aimable que l'humanité. Il ſeroit bien à ſouhaiter que toutes les jeunes demoiſelles vouluſſent profiter d'un ſi bel exemple, & qu'au lieu de tracaſſer les domeſtiques, elles appriſſent à les traiter avec bonté. Comment peut-on être inſenſible au plaiſir de ſe faire aimer de ceux qui nous entourent?

Mais pourquoi t'affliger, mon cher fils, de ce que je n'ai qu'une ſervante à mes ordres? La multitude des domeſtiques ne fait pas le bonheur: elle ſert plus au faſte qu'à l'utilité. Chaque domeſtique dans une maiſon annonce un beſoin de plus dans le maître & la maîtreſſe, & les aſſujettit à plus de ſoins & de vigilance. Si j'en avois les moyens, j'aurois ſans doute le nombre de gens que demanderoit mon état. Je le regarderois

regarderois comme un devoir, pour aſſurer les beſoins de la vie à de pauvres malheureux, qui ſeroient peut-être reduits à ſouffrir, faute d'emploi. Mais puiſque le Ciel n'a pas trouvé bon de m'accorder des richeſſes, je ne me crois pas à plaindre de n'avoir qu'un ſeul domeſtique. C'eſt tout ce qu'il me faut. Je n'ai pas beſoin d'autres ſervices que les ſiens.

Maintenant, mon cher fils, quelles ſont les occupations qui ne conviennent pas, dis-tu, à la veuve d'un colonel? Tu n'as pas aſſez réfléchi à ce que tu voulois dire. Il n'y a aucune honte à ſe ſervir ſoi-même, lorſqu'on n'eſt pas en état de payer les ſervices des autres. Ne vaut-il pas mieux pour toi de pouvoir dire après ma mort: ma mère préparoit elle-même ſes ſimples repas. Nos habits étoient l'ouvrage de ſes mains. A peine pouvoit-elle nous procurer le néceſſaire; mais elle ne devoit rien à perſonne, que ſi l'on te faiſoit ce reproche: vos parens ont vécu ſelon leur rang & leur naiſſance. Ils avoient une ſuperbe habitation, de magnifiques ameublemens, une ſuite nombreuſe de domeſtiques; mais ils ne vous ont laiſſé que des dettes?——Qu'eſt-ce alors que le fils d'un colonel? Un jeune homme mépriſé, qui, malgré ſon innocence, porte la honte de ſes pères, tandis qu'un homme d'honneur, de la naiſſance la plus commune, daigne à peine le reconnoître pour ſon égal.

Ce que je viens de te dire ſuffira, je l'eſpére, pour te guérir de ta triſteſſe, puiſque cela te fait voir que je ſuis entierement ſatisfaite de mon ſort.

Au reſte, mon cher fils, la ſenſibilité de ton cœur, & les témoignages de ta tendreſſe m'ont fait répandre des larmes de joie. Quand je ſerois encore plus pauvre que je ne le ſuis, je me croirois riche dans la poſſeſſion d'un fils auſſi vertueux. Adieu, mon cher enfant, continue à ſuivre les heureuſes diſpoſitions que tu fais paroître, & tu ſeras la conſolation de la plus tendre des mères.

Ta petite ſœur a été vivement touchée de ta lettre ; & j'ai remarqué en elle depuis ce moment encore plus d'application & de docilité. O mes enfans, puiſſiez-vous toujours vous encourager l'un l'autre dans la pratique de vos devoirs !

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 11 *Août.*

O Ma chere maman, de quel malheur affreux je fus témoin l'autre jour ! J'en ſuis encore tout ſaiſi. Non, je n'aurois pas la force de vous le raconter. J'aime mieux vous envoyer une copie des lettres qu'Emilie & Charles ont écrites à leurs parens pour les inſtruire, avec les réponſes qu'ils en ont reçues. Vous y verrez comme l'humanité regne dans cette généreuſe famille. Liſez, je vous prie, liſez.

Emilie Grandiſſon à ſa Mère.

Le 7 Août.

NOUS avons été dans une grande conſternation cette nuit, ma chere maman. La maiſon de M. Falſton, notre voiſin, a été entierement brûlée. Oh quelles flammes épouvantables! Le Ciel étoit rouge comme du ſang. Le cœur me battoit. Je pleurois. Il eſt ſi triſte de voir un père de famille perdre tous ſes biens! Quelles précautions on doit prendre contre le feu, puiſqu'en un moment il peut produire un malheur ſi terrible! Ce ſont les jeunes Demoiſelles Falſton qui en ſont la cauſe. Hier au ſoir, ſans que perſonne s'en apperçut, elles allerent chercher dans la cuiſine des charbons allumés, & les porterent dans une petite chambre où l'on ne va guère, pour y faire cuire en ſecret une galette. Une demi-heure après elles entendirent leur papa qui les appelloit. Elles ſe hâterent de manger leur galette à demi cuite, & elles deſcendirent. L'heure de ſe coucher vint bientôt après; & elles monterent dans leur appartement, ſans penſer davantage aux charbons qu'elles avoient portés dans la petite chambre. Le feu aura pris ſans doute au tapis, & de là au plancher & aux meubles. Enfin cette nuit à deux heures, lorſque tout le monde étoit encore dans le ſommeil, voilà la maiſon toute en flammes. Le Ciel les a bien punies. Voyez, maman, pour manger une mauvaiſe galette,

réduire

réduire en cendres la maiſon de ſon pere ! Maintenant elles ſe déſolent, elles demandent pardon, elles ſont à demi-mortes de douleur ; mais à quoi cela ſert-il ? Le feu a tout conſumé. On n'a pu ſauver ni les meubles, ni l'argent. A peine les jeunes demoiſelles ont-elles pu s'échapper en ſimples camiſoles ; & M. Falſton lui même a couru le riſque de perdre la vie. Il eſt cruellement brûlé dans pluſieurs parties de ſon corps. Il ſeroit péri au milieu des flammes, ſans le courage de l'un de ſes domeſtiques. Que va maintenant devenir l'orgueil de ces jeunes demoiſelles ? Hier elles étoient riches : elles ſont aujourd'hui ſi pauvres ! Elles traitoient les payſans avec mepris, parce qu'ils n'avoient pas de belles maiſons : elles ſont aujourd'hui trop heureuſes que ces payſans aient voulu les recevoir par pitié dans leur chaumière. Comme il faut peu de tems pour être humilié ! Oh certes il eſt bien mal de ne pas traiter ſes inférieurs avec affabilité, lorſque l'on voit combien on peut avoir beſoin de la compaſſion de tout le monde.

Cette lettre eſt déjà ſi longue, que je crains de vous importuner, ma chere maman. Cependant, quoique je n'oſe guère vous dire ce que j'ai fait, j'ai encore quelque choſe à vous marquer. Le pardonnerez-vous à votre Emilie ? Oh oui, vous êtes ſi bonne & ſi compatiſſante ! Les habits des jeunes Demoiſelles Falſton ont tous été brûlés. Elles n'en ont pu ſauver aucun. J'ai envoyé à la plus jeune, qui eſt à-peu-près de ma taille, une de mes robes, & du linge.

J'aurois bien voulu lui en envoyer d'avantage; mais tout ce que je poſſéde eſt à vous, & je ne puis en diſpoſer ſans votre aveu. Je vous ſupplie de vouloir bien approuver la liberté que j'ai priſe. J'en ſerai d'autant plus économe à l'avenir pour mes petites affaires. Vous n'aurez pas beſoin de me remplacer ce que j'ai donné. Graces à vos bontés, j'en ai de reſte. Adieu, ma chere maman. Embraſſez pour moi mon papa; & ſoyez tous deux aſſurés de mon reſpect & de ma tendreſſe.

Charles Grandiſſon à ſon Père.

Le 8 Août.

JE prends la liberté, mon cher papa, de vous faire une humble priere pour une malheureuſe famille. Ce mouvement de mon cœur pourroit-il vous déplaire? Oh non, ſans doute. Le vôtre eſt trop ſenſible & trop généreux!

Vous aurez appris par la lettre d'Emilie à maman, le cruel malheur qui eſt arrivé à M. Falſton. Mais ce n'eſt pas tout. Emilie n'a pu vous parler que de ſa maiſon & de ſes effets: il eſt encore ſur le point de perdre ſa terre. Il a des créanciers qui ne le preſſoient point lorſqu'il étoit riche. Aujourd'hui que leur créance ne leur paroît pas en ſûreté, ils veulent être payés à toute force; & ils l'ont déjà menacé de faire ſaiſir ſes biens pour les vendre. Dans une viſite

que

que je viens de lui faire, je l'ai entendu dire au Procureur Nelſon que toutes ſes dettes ne montoient pas à plus de deux cens livres ſterling. C'eſt une petite ſomme. Faut-il pour cela qu'après avoir eſſuyé un malheur ſi cruel, il ſoit encore privé du ſeul moyen qui lui reſte pour élever ſes enfans, & qu'il ſoit livré au beſoin dans ſa vieilleſſe ? Que le Ciel nous préſerve de le ſouffrir ! Voici, mon papa, ce que j'ai penſé. Le legs que mon oncle m'a laiſſé en mourant, eſt de cinq mille livres ſterling. C'eſt, je crois, une groſſe ſomme. Elle eſt entre vos mains, & vous pouvez en diſpoſer. Je puis sûrement me paſſer de deux cens livres pour tirer un honnête homme d'embarras. Je ſerai bien aſſez riche, ſur-tout avec la bonté que vous avez d'ajouter tous les ans pour moi les intérêts à la ſomme du legs. Je vous en ſupplie, mon papa, ne me refuſez pas ma demande. J'en aurai mille fois plus de plaiſir, que les deux cens livres ne pouroient jamais m'en donner. Oh ſi je pouvois préſerver de l'indigence un malheureux vieillard & ſes deux enfans, quel bonheur ce ſeroit pour moi ! Permettez-moi de vous reſſembler dans cette occaſion, vous qui êtes ſi bienfaiſant. Ne m'inſtruiſez-vous pas tous les jours à l'être ? Si vous étiez ici, je me jetterois à vos pieds, je vous ſupplierois ſi ardemment..... Mais en voilà aſſez. C'eſt à votre ſageſſe à décider ſi ma demande doit être écoutée. Mon devoir eſt une ſoumiſſion aveugle à vos volontés, le reſpect le plus profond pour vos vertus, & l'amour le plus tendre pour votre perſonne.

Daignez, je vous prie, préſenter à maman les plus vifs ſentimens de mon reſpect & de mon tendreſſe.

M. Grandiſſon à ſon Fils.

Le 9 Août

C'EST de moi, dis-tu, mon cher fils, que tu as appris à être bienfaiſant. Sans doute j'ai toujours cherché à rendre ton cœur ſenſible aux maux de tes ſemblables. L'amour de nos frères, outre la douceur qu'il nous fait ſentir, nous rend encore agréables aux yeux de l'Etre ſuprême. La prière que tu me fais eſt un témoignage de la généroſité de ton cœur ; & une demande ſi louable mérite ſa récompenſe. Les ſentimens dont je te vois animé ſont pour moi d'un prix au deſſus des deux cens livres ſterling. Tu trouveras ici un billet de banque de cette ſomme. Cours adoucir le chagrin du malheureux Falſton, & goûte la jouiſſance d'une ame noble. Mais pour ce qui regarde le legs de ton oncle, nous ne pouvons ni l'un ni l'autre en faire aucun uſage juſqu'à ce que tu ſois en âge de majorité. Je garde ce dépôt comme ton tuteur & non comme ton père. Adieu, mon cher fils, nous t'embraſſons ta maman & moi, & nous t'aimons plus que jamais.

Mde.

Mde. Grandiſſon à ſa Fille.

Le 9 Août

OH ſi j'étois près de toi, ma chere Emilie, avec quels tranſports je te preſſerois contre mon ſein! Oui, je t'approuve entièrement d'avoir ſecouru la jeune Demoiſelle Falſton dans ſon malheur. Je veux te donner pour récompenſe une nouvelle occaſion de goûter le plaiſir de faire du bien. Tu trouveras dans ma garde-robe une pièce d'étoffe que je deſtinois à m'habiller. Tu en auras aſſez pour faire faire une robe à chacune des deux demoiſelles. Si j'en crois le bon cœur de mon Emilie, cette diſpoſition lui cauſera plus de plaiſir que ſi je la faiſois en ſa faveur. Adieu, ma chere fille, n'oublie jamais la leçon que tu t'es donnée à toi-même dans ta lettre, de n'être jamais fière de la poſſeſſion des biens de ce monde, puiſqu'une ſeule nuit peut nous en priver, ni dédaigneuſe envers tes ſemblables, puiſque tu peux avoir beſoin de leur ſecours au moment où tu y penſes le moins. Conſerve toujours devant tes yeux l'événement terrible dont tu m'as fait la peinture. Songe ſans ceſſe combien il eſt dangereux de jouer avec le feu, puiſque d'une ſeule étincelle dépend ſouvent notre ruine ou même notre mort.

Bien des amitiés de ma part à Guillaume & à tes ſœurs. J'eſpére avoir bientôt le plaiſir de vous embraſſer, & de te témoigner particulièrement la ſatisfaction que j'ai reſſentie de ta conduite.

Charles

Charles Grandiſſon à ſon Père

Le 10 *Août*

JE m'empreſſe, mon cher papa, de répondre à la lettre gracieuſe dont vous m'avez honoré. Si vous aviez vu combien M. Falſton m'a témoigné de reconnoiſſance, vous en auriez pleuré d'attendriſſement ainſi que moi. Tandis qu'il m'embraſſoit, je voyois de groſſes larmes couler le long de ſes joues. Ah, ces larmes devoient être bien douces pour lui, puiſque je trouvois tant de douceur dans les miennes! Je dois vous rendre compte de tout ce que j'ai fait. Le voici. M. Falſton a, comme vous le ſavez, de la fierté dans la caractère ; & il auroit pu être humilié de recevoir un ſecours, qui dans cette circonſtance auroit eu l'air d'une charité. Je ne lui ai préſenté le billet de banque que comme un prêt dont il ſeroit libre de s'acquiter à ſon aiſe. Il a voulu m'en donner une reconnoiſſance, je l'ai reçue ; mais je l'ai déchirée devant lui, en diſant que je n'avois beſoin que de ſa parole, pour lui faire entendre qu'il n'auroit jamais de tracaſſerie à eſſuyer à ce ſujet. Si j'avois pu mettre le billet en cachette dans ſa tabatière, je l'aurai mieux aimé, parce qu'il n'auroit jamais ſu d'où lui venoit ce ſecours, mais je n'ai pas trouvé l'occaſion de faire mon coup.

O mon cher papa, quel doux plaiſir vous m'avez fait goûter! Et combien je deſire d'être bientôt à vos

genoux pour vous en remercier, comme je le dois !

Dites je vous prie, à maman, qu'Emilie a déjà rempli ſes ordres. Elle s'eſt privée de toutes ſes heures de récréation, pour mettre la main à l'œuvre : & graces à ſon activité, les ouvrières ont fini les deux robes en un jour. Emilie vient de les envoyer.

Avec quelle impatience nous attendons l'inſtant qui nous rendra des parens ſi dignes de tous nos reſpects & de toute notre tendreſſe !

*Guillaume D***. à ſa Mère*

Le 12 Août.

O Ma chere maman ! le pauvre Charles a une jambe échaudée. Il ne peut pas marcher. C'eſt Edouard qui en eſt cauſe par ſa mal-adreſſe. Il a renverſé ſur lui une théière d'eau bouillante. Jamais, non, jamais on n'a montré autant de patience & de bonté que mon ami. Un autre ſe ſeroit emporté contre ſon frère, & l'auroit accablé de reproches. Charles, au contraire, ne cherchoit qu'à lui cacher la douleur qu'il reſſentoit. Ce n'eſt rien, diſoit-il, je ne ſouffre pas beaucoup. Ne t'afflige pas, Edouard, je t'en prie. Cependant nous vîmes bientôt qu'il y avoit plus de mal qu'il n'en diſoit ; car ſa jambe devint ſi enflée, qu'on fut obligé de lui couper ſon bas avec des ciſeaux pour le déchauſſer. Emilie fondoit en larmes. Voyez, dit-elle à Edouard, ce que vous avez fait

fait par votre étourderie. Vous avez peut-être eſtropié votre frère pour le reſte de ſes jours. Je ſouhaiterois que ce malheur fût retombé ſur vous-même. Il vaudroit mieux qu'il ne fût arrivé à perſonne, dit Charles, en interrompant ſa ſœur. Va, ma chere Emilie, cela ne vaut pas la peine de t'inquiéter. Je ſerai bientôt guéri. Edouard ne l'a pas fait par un mauvais deſſein. C'eſt un malheur; & quand il ſeroit encore plus grand, il faudroit bien s'en conſoler. Non, répondit Emilie. Je ne ſaurois lui pardonner ſa mal-adreſſe. Voyez-le donc. Il reſte-là immobile comme une bûche, au lieu d'envoyer tout de ſuite chercher un Chirurgien. Je n'en ai pas beſoin, dit Charles. Donnez moi ſeulement un linge & de l'eau fraîche pour baſſiner ma jambe. Il n'y paroîtra plus dans quelques jours. Mais reprit-il, en nous adreſſant la parole à Emilie & à moi, M. Bartlet va venir; ne lui dites pas, je vous prie, qu'Edouard ſoit pour rien dans cet accident. Et toi mon frère, donne-moi la main, & embraſſons-nous. Ton affliction me feroit plus de peine que cette petite brûlure dont je ne ſouffre preſque plus.

Que l'on eſt heureux de pouvoir ainſi ſe rendre maître de ſoi-même! On a beau voir que Charles a raiſon, qui pourroit faire comme lui? Cependant je ſens à merveille qu'il ne ſert à rien de ſe dépiter. Les emportemens n'emportent pas le mal. Mais le plaiſir que je goûte à vous écrire, me fait oublier que Charles m'a prié de lui tenir compagnie. Adieu, ma

chere

chere maman, ſouffrez que je vous quitte pour retourner auprès de mon ami. J'embraſſe ma petite ſœur, & je la prie, au nom de ſon amitié pour moi, de ſe préſerver de la brûlure. Elle ſe trouvera fort bien de cette marque d'attachement que je lui demande.

*Guillaume D***. à ſa Mère*

Le 14 Août.

LE pauvre Charles! Il y a maintenant deux jours qu'il a ſa jambe étendue ſur un couſſin. Je crois qu'il ſouffre beaucoup, quoiqu'il s'obſtine toujours à n'en rien faire paroître. Emilie lui demandoit hier s'il ne trouvoit pas bien triſte de ne pouvoir pas marcher? Que me ſerviroit de m'attriſter, lui répondit-il? Je ne ferois que rendre mon mal plus ſérieux. J'aime mieux me réjouir de l'eſpérance d'être bientôt guéri. Et puis ne ſeroit-ce pas une honte, ſi je ne pouvois me conſoler d'un ſi petit malheur? Il peut m'arriver cent fois pis dans ma vie; & ces légères diſgraces m'apprennent de bonne heure à tenir mon courage tout prêt, lorſqu'il m'en viendra de plus grandes. Mais, dit Emilie, c'eſt pourtant bien facheux de ſouffrir ainſi par la faute d'un autre. Il eſt vrai, répondit Charles, j'aimerois mieux que ce fût par la mienne: mon frère n'en auroit pas tant de chagrin.

EMILIE. Eſt-ce que tu ne t'ennuyes pas d'être obligé de reſter dans la chambre, ſans oſer remuer?

CHARLES

CHARLES. Comment veux-tu que je m'ennuye, quand j'ai le plaiſir de recevoir des marques ſi touchantes de ton amitié ?

EMILIE. Tu as bien de la bonté, mon frère, d'y faire attention. Mais enfin il a tenu à fort peu de choſe que tu n'euſſes la jambe entièrement brulée.

CHARLES. Voilà qui doit encore me conſoler dans mon accident. J'aurois bonne grace à me plaindre lorſque je vois tant de gens condamnés pour la vie à marcher ſur des béquilles.

EMILIE. Je crois, en vérité, que tu aurois eu le ſecret de trouver auſſi des conſolations, s'il avoit fallu te couper la jambe.

CHARLES. Il n'eſt pas néceſſaire de te dire que j'en aurois été bien affligé. Mais comme ce malheur ne me ſeroit arrivé que par la volonté du Ciel, j'aurois tâché de lui ſoumettre la mienne, pour en obtenir la force dont j'aurois eu beſoin.

Qu'en dites-vous, maman ? prendre ſon parti comme Charles, n'eſt-ce pas l'unique moyen de parer à tous le malheurs ? Je me ſouviens encore de ce triſte jour où je perdis mon papa. Vous pleuriez, je me déſolois : mais nos gémiſſemens & nos larmes ne pouvoient lui rendre la vie. Vous me prites par la main, & vous me dites : Viens mon fils, prions le Tout-Puiſſant de nous conſoler. Je vis bientôt que vous étiez plus tranquille. Je ſentis moi-même que mon cœur avoit été ſoulagé par la prière. Voilà un bon moyen que j'ai trouvé pour adoucir la triſteſſe. Je

me

me ſoumettrai aux ordres du Ciel dans tout ce qui m'arrivera de fâcheux. J'eſpère que j'aurai alors du courage pour ſouffrir, en penſant que c'eſt Dieu qui le veut ; Dieu à qui je dis tous les jours : Que votre volonté s'accompliſſe.

Mais pourquoi ai-je commencé à vous parler de choſes ſi triſtes, ma chere maman, vous à qui je ne voudrois rien dire que pour vous donner de la joie ? Je n'y ſais qu'un reméde, c'eſt de prendre dans vos bras ma petite ſœur, de la careſſer, de lui parler de votre tendreſſe & de la mienne. Je ſuis sûr que ſon joli ſourire vous rendra la paix & le bonheur.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 18 Août.

M. & Mde. Grandiſſon viennent d'arriver, ma chere maman. Nous en ſommes tous dans une joie que je ne puis vous exprimer. Les domeſtiques eux-mêmes font éclater mille tranſports d'allégreſſe. N'eſt-ce pas un bon ſigne, lorſque les domeſtiques ſe réjouiſſent ſi vivement du retour de leurs maîtres ? Je veux, lorſque je ſerai grand, être auſſi humain que M. Grandiſſon, puiſqu'il y a tant de plaiſir à ſe faire aimer. Mais il faut que je vous parle encore de mon ami Charles. M. Bartlet nous a demandé ce matin après le déjeûner, ſi nous voulions aller faire un tour de promenade dans le parc. Quoique Charles ſe

trouve à préſent beaucoup mieux, il nous a prié de le diſpenſer d'être de la partie. Ma brûlure n'eſt pas encore entierement guérie, nous a-t-il dit ; & je ſouhaite que mon papa & maman, à leur retour, ne puiſſent pas s'en appercevoir. Si j'allois me promener à préſent, ma jambe ſouffriroit peut-être de la fatigue, & mes parens ne manqueroient pas de le remarquer. Cela les affligeroit. J'aime mieux me priver du plaiſir de la promenade, que de leur cauſer le moindre chagrin. Vous avec raiſon, lui dit M. Bartlet ; & j'approuve une ſi tendre prévoyance. Elle fait honneur à votre cœur. Charles eſt reſté dans ſa chambre ; & M. Bartlet, Edouard, Emilie & moi, nous ſommes allés nous promener juſques à midi.

A notre retour, nous avons trouvé Charles qui nous attendoit dans le ſallon d'en-bas. Nous en avons été ſurpris, parce qu'il ne nous avoit pas dit qu'il voulût ſortir de ſa chambre. Il avoit encore un peu ſouffert en deſcendant l'eſcalier. Mais le plaiſir d'aller un peu plus près au-devant de ſon papa & de ſa maman, valoit bien, nous a-t-il dit, une petite douleur. Il avoit fait avancer l'heure du dîner, afin que nous fuſſions plutôt libres pour recevoir ſes parens. Avec quelle vîteſſe il a volé ſur le perron, lorſque nous avons entendu la voiture entrer dans la cour ! Avec quelle joie il s'eſt précipité dans les bras de ſon papa & de ſa maman ! Il ne pouvoit s'en arracher pour nous faire place. Vous auriez été émerveillée de voir avec combien de grace

& de

& de reſpect il a donné la main à ſa mère pour la conduire dans le ſallon. Cela m'a fait penſer à la joie que je reſſentirai, ma chere maman, lorſque je retournerai auprès de vous. Oh, elle ſera bien auſſi vive que celle de Charles, je vous en réponds. Mais il faut que je vous rapporte un entretien qu'il vient d'avoir tout-à-l'heure avec ſon frère. Vous jugerez s'il eſt à ſa louange, ſans que j'aie beſoin de vous en prévenir.

M. & Mde. Grandiſſon étoient montés dans leur appartement, pour quitter leurs habits de voyage: & nous, Edouard, Charles, Emilie & moi, nous étions reſtés dans le ſallon. Charles a prié ſa ſœur de nous jouer une pièce ſur ſon clavecin. Emilie l'a fait de bonne grace: mais à peine a-t-elle eu commencé, que nous avons entendu une porcelaine tomber, & ſe briſer en mille morceaux.

EDOUARD. Ah voilà encore une porcelaine briſée! Ces domeſtiques ſont de grands lourdauts!

CHARLES. Ne les accuſe pas ſi vite, mon frère. Nous ne ſavons pas ſi l'accident eſt arrivé par leur faute.

EDOUARD. Je ſais que la pièce eſt en morceaux. Ces gens-là traitent les meubles comme s'ils ne coûtoient rien.

CHARLES. Je vais voir. J'imagine que le mal ne ſera peut-être pas ſi grand.

EDOUARD. Veux-tu parier, Emilie, qu'il trouve encore le ſecret d'excuſer le coupable?

EMILIE. Il fera fort bien, mon frère. N'es-tu pas bien aiſe, lorſque tu as fait quelque faute, que l'on parle pour toi? Combien de punitions Charles ne nous a-t-il pas ſauvées à l'un & à l'autre! Mets-toi à la place du pauvre domeſtique.

EDOUARD. Tu vas voir. Charles va le ſoutenir, comme ſi rien n'étoit arrivé.

EMILIE. Charles ne ment jamais. Il ſaura s'y prendre d'une autre manière.

EDOUARD. Le voici qui revient. On diroit à ſa mine que c'eſt lui qui a fait le mal.

EMILIE. Cela prouve qu'il a un bon cœur.

EDOUARD. *(à Charles)* Eh bien, qu'eſt-ce donc? Avois-je tort de dire que la pièce eſt en morceaux?

CHARLES. Je n'ai jamais dit le contraire. C'eſt une aſſiette de porcelaine.

EDOUARD. Tu en parles comme ſi ce n'étoit rien.

CHARLES. Quand le mal ſeroit encore plus conſidérable, il faudroit toujours prendre ſon parti.

EDOUARD. Si j'étois à la place de maman, je ferois bien payer le dommage à ce mal-adroit.

CHARLES. Ce ſeroit un peu dur pour un domeſtique, qui n'a que ſes gages pour s'entretenir.

EDOUARD. Cela lui apprendroit à être plus attentif.

CHARLES. Mais, Edouard, n'as-tu jamais fait de mal-adreſſe, & es-tu bien sûr que tu n'en feras jamais.

EMILIE. Quand ce ne ſeroit que de jetter de l'eau bouillante ſur les jambes.

EDOUARD. *(à Emilie.)* Pourquoi te mêler de ce qui ne te regarde pas ? *(à Charles)* Si je caſſe quelque choſe, au moins c'eſt notre bien.

CHARLES. Je te demande pardon, mon cher Edouard. Le bien de nos parens n'eſt pas à nous. Nous ne poſſédons rien encore.

EDOUARD. Si jamais tu deviens maître, je vois que tes domeſtiques pourront briſer tout ce qu'ils voudront.

CHARLES. Tout ce qu'ils voudront, dis-tu ? Je ne crois pas qu'il y ait des domeſtiques qui briſent quelque choſe de gaieté de cœur. C'eſt toujours par un accident ; & à ce titre, il me ſemble qu'ils doivent trouver grace.

EDOUARD. Voilà une bonté rare, ſans contredit. Un valet mal-adroit ne fera jamais de mal chez toi.

CHARLES. Je l'eſpére. J'aurai ſoin de ne pas prendre de gens mal-adroits à mon ſervice. Je mettrai tous mes ſoins à les bien choiſir. Cependant, ſi l'un d'eux venoit à caſſer quelque choſe, je le lui pardonnerois, comme ſi je l'avois fait moi-même.

EDOUARD. Mais il me ſemble que mon papa & maman doivent être informés lorſqu'il ſe briſe quelque choſe chez eux ?

CHARLES. Auſſi mon deſſein eſt-il de les en inſtruire, mais en même-tems de demander grace pour le coupable.

EDOUARD. Et qui eſt-il ? Eſt-ce John, eſt-ce Arthur ?

CHARLES. Ni l'un, ni l'autre. Si je te diſois que c'eſt toi, mon frère ?

EDOUARD. Moi ? Oh voici du nouveau.

CHARLES. Lorſque tu es allé te promener ce matin, n'as-tu pas donné la pâtée à manger à ton chien dans une aſſiette de porcelaine ? Et n'as-tu pas mis cette aſſiette dans l'office ſur un banc de bois ?

EDOUARD. Cela eſt vrai ; mais que s'en ſuit-il ?

CHARLES. Le domeſtique eſt allé chercher ce banc ſans lumière, & en le prenant, il a fait tomber l'aſſiette qui étoit deſſus.

EDOUARD. Eh bien, eſt-ce ma faute ? Quel beſoin avoit-il d'aller fureter dans les ténébres ?

EMILIE. C'eſt ce qu'il fait tous les jours. Va, mon frère, tout le mal vient de toi. L'aſſiette n'étoit pas à ſa place ; & le domeſtique ne pouvoit pas deviner qu'elle fût ſur un banc.

EDOUARD. Vous parlez toujours, mademoiſelle, de ce qui ne vous regarde pas. Mais écoute, Charles. Papa & maman n'ont rien entendu ; ils ne s'aviſeront pas de trouver cette aſſiette à dire.

CHARLES. Comment donc, Edouard ? Tu voulois tout-à-l'heure que nos parens fuſſent informés de l'accident ; & tu veux à préſent leur en faire un myſtère, parce que tu en es la cauſe ? Cela n'eſt pas juſte. Tu en obtiendras facilement ton pardon : le cas eſt bien graciable. Vois maintenant, mon frère, ſi nous

devons

devons vouloir tant de mal à un domeſtique de quelque légère étourderie, puiſque nous en ſommes ſi ſouvent coupables nous-mêmes ?

Charles avoit à peine fini, que M. & Mde. Grandiſſon ſont deſcendus. Il leur a raconté l'avanture de la porcelaine avec tant d'agrément, d'eſprit & de gentilleſſe, qu'il y a eu plus à rire qu'à ſe fâcher. Edouard a été enchanté de ſe voir ſi bien tirer d'affaire. O maman, qu'on eſt heureux d'avoir un frère tel que mon ami ! J'eſpére bien que je trouverai auſſi un bon avocat dans ma petite ſœur, ſi j'avois jamais beſoin de ſon éloquence pour me juſtifier de quelque faute auprès de vous.

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 22 Août.

JE n'ai pas aujourd'hui de nouvelles à vous dire, ma chere maman ; mais j'eſpére avoir demain des choſes bien intéreſſantes à vous apprendre. C'eſt le jour de naiſſance de Charles. Edouard m'a dit que nous nous amuſerions comme des rois, parce que ſon frère a coutume de donner, ce jour-là, une fête à tous les jeunes gens de notre âge qui demeurent dans les environs. Emilie prétend au contraire qu'il n'invitera perſonne cette année, & qu'il a déjà réſolu d'employer l'argent que ſon père lui donnera pour ſa fête, à acheter des livres amuſans & inſtructifs. Je voudrois

drois bien qu'il prît ce parti. La compagnie ſe retire lorſque la ſoirée eſt finie, au lieu que les livres reſtent toujours avec nous.

Je ne crois pas trahir ſa confidence, en vous diſant qu'il éleve en ſecret un joli ſerin de canarie pour le donner à ſa ſœur, juſqu'à ce qu'elle ait reçu celui que ſa tante lui doit envoyer. Il l'accoûtume depuis quelques jours à venir manger dans la main, & à voler hors de ſa cage. Emilie ne s'attend pas à ce cadeau. Elle ſera bien ſurpriſe en le recevant. Le ſerin commence déjà à répéter joliment ſon nom. Je veux auſſi en élever un qui me répete ſans ceſſe le vôtre & celui de ma ſœur. Je n'en ai pourtant pas beſoin pour penſer à vous. C'eſt le plaiſir que je me donne, lorſque je veux me trouver auſſi heureux que je puis l'être, étant ſi éloigné de ce que j'aime le plus dans l'univers.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 24 Août.

O, ma chere maman, que vous allez être contente de mon ami! Il n'a point donné de fête à ſes jeunes voiſins avec l'argent qu'il a reçu de ſon père. Il ne l'a pas employé non plus à acheter des livres. Il en a fait un bien autre uſage. Mais il faut d'abord que je vous rapporte un entretien qu'il a eu avec ſon papa.

Nous

Nous nous étions levés ce matin de fort bonne heure. Notre coutume eſt de lire tous les jours une ou deux hiſtoires de l'Ancien Teſtament, avant de deſcendre pour déjeûner. M. Grandiſſon eſt entré dans la chambre au milieu de notre lecture. Charles s'eſt levé auſſi-tôt de ſa chaiſe pour ſaluer ſon père, & lui baiſer la main.

CHARLES. Je vous ſouhaite le bon jour, mon papa. Avez-vous bien repoſé cette nuit?

M. GRANDISSON. Très bien, mon fils; & toi auſſi, a ce que je vois? Mais continue, je te prie; je ne veux pas te troubler dans ta lecture.

CHARLES. Je craindrois, mon papa, qu'il ne fût pas décent de lire devant vous, lorſque vous me faites l'honneur de me rendre viſite.

M. GRANDISSON. Le devoir doit paſſer avant tout. J'aurai du plaiſir à t'entendre.

CHARLES. Je ſuis prêt à vous obéir.

Il eſt allé chercher un fauteuil pour ſon père, & il a repris ſa lecture à haute voix. Lorſqu'elle a été finie, M. Grandiſſon lui a témoigné combien il étoit content de ſa manière de lire. C'eſt un talent beaucoup plus difficile à acquérir, qu'on ne penſe, a-t-il ajouté. La plûpart des lecteurs, ſans prendre garde au ſens de ce qu'ils liſent, prononcent les mots en nazillant ou en chantant; & cela eſt fort pénible pour ceux qui les écoutent. On doit lire particulièrement l'hiſtoire d'un ton naturel & ſans affectation, comme ſi l'on faiſoit ſoi-même le récit. Mais c'eſt aujourd'hui

ton

ton jour de naiſſance, & je ſuis monté pour te faire mon compliment.

CHARLES. Je vous remercie, mon papa. Permettez que je vous embraſſe, & que je vous exprime ma reconnoiſſance. Ce jour rappelle à mon ſouvenir tout ce que je dois à vos tendres ſoins & à ceux de ma chere maman.

M. GRANDISSON. Nous en ſommes déjà récompenſés par ta conduite. Continue, mon cher fils, à remplir tes devoirs ; & puiſſe le Ciel mettre le comble aux graces qu'il nous accorde, en nous rendant témoins de ta felicité ?

CHARLES. Je vais travailler avec une nouvelle ardeur à me rendre digne de ce vœu. Daignez toujours m'honorer de vos ſages leçons ; & je tâcherai de ne rien négliger pour les ſuivre. Mais, mon papa, avant de commencer une nouvelle année de ma vie, j'ai beſoin de votre pardon pour toutes les fautes que j'ai pu commettre dans les précédentes.

M. GRANDISSON. Je ne me ſouviens pas d'avoir reçu de ta part aucun ſujet de reproche. J'aime à te rendre ce témoignage ; non pour t'enorgueillir, mais pour t'encourager dans le bien. Ce jour eſt un jour de bonheur ; je veux que tu le paſſes dans la joie. Je te donne ce que tu trouveras dans ce papier, pour l'employer, ſi tu le veux, à donner un fête à tes meilleurs amis. Il eſt déjà près de neuf heures. Achève de t'habiller, & deſcends avec Guillaume. Ta mère nous attend. Adieu, je vais vous annoncer.

O maman,

O maman, qu'il eſt doux de ſe rendre digne de l'affection d'un bon père! Comme M. Grandiſſon paroiſſoit enchanté de ſon fils! Des larmes de joie & de tendreſſe nageoient dans ſes yeux. Mais auſſi qu'il doit être cruel pour de braves parens d'avoir des enfans indignes de leur amour! Oh, je veux toujours ſuivre l'exemple de mon ami. Dieu même doit l'aimer. Que j'aurois encore de choſes à vous dire, ſi ma lettre n'étoit déjà trop longue! Mais vous n'y perdrez rien: je vous les garde pour en commencer une autre demain en me levant. Que je voudrois être auprès de vous pour vous exprimer combien je vous aime! J'ai toujours peur que mes lettres ne vous le diſent pas aſſez. Oh ſi ma petite ſœur pouvoit vous le dire à ma place, elle qui a le bonheur de vous embraſſer! Oui maman, recevez mes careſſes dans les ſiennes. Nous ne faiſons qu'un cœur à nous deux pour vous mieux chérir.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 25 Août.

JE vais commencer cette lettre, ma chere maman, à l endroit où je finis celle d'hier.

Avant de deſcendre pour déjeûner, Charles ouvrit le papier que venoit de lui donner ſon père. Il y trouva quatre guinées. Jamais il ne s'étoit vu tant d'argent à la fois. Il réfléchit un peu en lui-même.

Guillaume,

Guillaume, me dit il enfin, je voudrois bien ſavoir ta penſée. Il y a ici aux environs peu de jeunes gens dont la ſociété puiſſe nous faire plaiſir. Ils ſont la plûpart ſi turbulens, que leur commerce en devient inſupportable. Le jeune Friendly eſt le ſeul dont le caractère ſoit d'accord avec le mien: & il eſt parti depuis trois jours pour Londres avec ſa mère. Que me conſeilles-tu de faire de mon argent? Si j'étois à ta place, lui dis-je, je le garderois pour en acheter quelque choſe d'utile. Trois ou quatre heures de jeux ou de danſe ſont bientôt écoulées; au lieu que des eſtampes ou des livres nous amuſeroient tous les jours. Mais, reprit-il, cela ne te fera-t-il aucune peine que nous paſſions la ſoirée à nous amuſer tout ſeuls, comme à l'ordinaire? Non ſûrement, lui répondis-je, ta ſociété me ſuffit pour être heureux. En ce cas là, repliqua-t-il, en m'embraſſant, je pourrai ſuivre ma première idée; & à ces mots nous nous trouvâmes à l'entrée du ſallon. Mde. Grandiſſon embraſſa ſon fils avec toute la tendreſſe imaginable, & lui ſouhaita une heureuſe fête. Après le déjeûner, nous reſtâmes ſeuls avec M. Grandiſſon. Charles prit la main de ſon père, & lui dit:

Puis-je vous demander une choſe, mon papa?

M. GRANDISSON. Quoi donc, mon fils?

CHARLES. Jugez-vous abſolument eſſentiel que je donne une fête à mes jeunes voiſins?

M. GRANDISSON. Cela ne dépend que de toi.

CHARLES. Je puis donc faire ce qu'il me plaira de l'argent que vous avez eu la bonté de me donner.

M. GRANDISSON. Oui, mon fils.

CHARLES. Cela étant, je sais bien comment célébrer ma fête.

M. GRANDISSON. Veux-tu me mettre dans ta confidence ?

CHARLES. Je ne demande pas mieux, mon papa. Je crains cependant que vous ne désapprouviez mon projet.

M. GRANDISSON. Non, mon fils, tu peux parler en toute sûreté. Je ne t'ai jamais vu faire un mauvais usage de ton argent. Tu es libre d'en faire telle disposition que tu voudras : je l'approuve d'avance. Voyons, que veux-tu acheter ?

CHARLES. Je vous demande pardon, mon papa, je n'ai besoin de rien. Graces à vos bontés, j'ai de tout en abondance. Je veux seulement que l'on se réjouisse à ma fête. Mais savez-vous qui j'ai choisi pour la célébrer ? Ce sont les pauvres de notre voisinage. Je me suis fait donner une liste de toutes les honnêtes familles qui sont dans la nécessité. Combien ces pauvres malheureux se réjouiront du petit festin que je leur prépare ! Les fils de nos riches voisins que j'aurois pu inviter, ont du superflu en tout, aussi bien que moi ; & ceux que je veux régaler aujourd'hui, sont quelquefois des jours entiers sans pain. Comme ils seront joyeux du bon repas que je leur ferai faire ! Leur bonheur me fera plus de plaisir que

tous les jeux aux quels j'aurois pu me livrer avec mes camarades. Mais c'eſt toujours à condition que cela ne vous déplaiſe point, mon papa.

M. GRANDISSON. As-tu penſé, mon cher fils, que cela pourroit me déplaire ? Non, non, j'approuve en tout ce deſſein généreux. Ta quatorzième année, que tu commences ſi bien, ne peut amener pour toi que des jours pleins de bonheur. La bonté de ton cœur ne reſtera pas ſans récompenſe.

CHARLES. Eh, mon papa, je ne fais en cela que remplir mon devoir. Combien de graces n'ai-je pas reçu du Ciel dans l'année qui vient de s'écouler? N'eſt-il pas juſte que j'en rende quelque choſe à mes ſemblables ?

M. GRANDISSON. Embraſſe-moi, mon fils, & cours accomplir ton louable deſſein. Tu peux donner tes ordres aux domeſtiques. Je vais leur dire de t'obéir.

Que dites-vous de cela, ma chere maman ? Oh, ſi j'étois auſſi riche que M. Grandiſſon! je vous donnerois tout, maman, à vous & à ma petite ſœur. Puis je vous en demanderois une petite partie pour être bienfaiſant comme mon ami.

Guillaume

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 27 Août.

C'Eſt hier, ma chere maman, que Charles donna ſon repas aux pauvres habitans de la paroiſſe. Ils eurent un bon rôti, du ris, & des légumes. Jamais je n'ai eu tant de plaiſir que de voir manger ces bonnes gens. La reconnoiſſance & la joie étoient peintes ſur leur phyſionomie. Ils burent d'excellente bière à notre ſanté, toujours avec ce refrain : Vive Charles Grandiſſon ! Charles avoit ſouvent les yeux baignés de larmes de plaiſir. Pendant le repas il s'apperçut qu'un pauvre homme, preſque aveugle de vieilleſſe, n'étoit pas aſſez bien ſervi à ſa fantaiſie. Il fit venir le fils du fermier qu'il plaça près de lui, en diſant : Ayez ſoin de ce bon vieillard. C'eſt le plus cher de mes convives. Je veux le voir manger de bon appétit. Mon père, lui dit il, vous avez la première place dans mon repas. Il faut que ces jeunes gens honorent votre vieilleſſe, pour qu'on les honore à leur tour, quand ils ſeront comme vous.

Quand le repas fut fini, Charles partagea entre eux le reſte de ſon argent. Oui, maman, il leur donna tout ce qu'il avoit reçu de ſon père. Vous imaginez quelles bénédictions on répandit ſur lui. Il en fut ſi attendri qu'il ne put y tenir plus long-tems. Il me prit par la main, & nous nous en allâmes ſans pouvoir prononcer une parole. Ce ne fut qu'en

rentrant à la maiſon qu'il me dit : Eh bien, mon ami, peut-il y avoir un plus grand plaiſir que de ſoulager les malheureux ? Oh non, lui répondis-je, en lui ſautant au cou, tu ne pouvois me donner une fête plus agréable. Mon cœur étoit auſſi ému que le ſien. Hélas ! penſois-je en moi-même, que les pauvres ſont à plaindre ! Ils manquent ſouvent des premiers beſoins de la vie, tandis que nous ſommes aſſis tous les jours à une table couverte de friandiſes, où notre embarras n'eſt que de choiſir ce qu'il y a de plus délicieux. J'en ſerai d'autant plus reconnoiſſant envers le Ciel de qui nous tenons ces faveurs ; & j'en aurai d'autant plus de pitié pour ceux qui ſouffrent l'indigence. Oui, mon plus grand plaiſir ſera de les ſoulager, à l'exemple de mon ami.

Après le dîner nous allâmes faire une petite promenade. Nous croyions paſſer le reſte de la ſoirée entre nous, dans nos amuſemens ordinaires. Quelle fut notre ſurpriſe, en arrivant à la maiſon, d'y trouver une nombreuſe compagnie ! M. Grandiſſon avoit invité les gentilshommes du voiſinage, & leurs enfans, à venir célébrer avec lui la fête de ſon fils. Nous eumes un joli concert, & enſuite un bal. Charles & ſa ſœur y firent des merveilles. Que j'aurois déſiré ſavoir comme eux chanter & toucher du clavecin ! Mais, vous le ſavez, maman, ce n'eſt pas ma faute. Je n'ai pas eu de maîtres : vous n'étiez pas en état de m'en donner. Aujourd'hui que je peux partager les leçons

leçons de mes amis, je vais en profiter ſi bien que je puiſſe un jour les égaler pour vous plaire.

Je ſuis obligé de finir ici cette lettre, ma chere maman: on vient de m'appeller pour aller faire un tour dans la campagne. J'eſpére que cette promenade ſera fort agréable; & j'aurai ſoin de vous en rendre compte. Mais j'allois oublier de vous dire que Charles fit hier préſent à ſa ſœur de ſon joli ſerin, pour lui payer le bouquet qu'elle venoit de lui donner. Emilie eſt déjà fort bien avec ſon oiſeau. Il ſiffle pour elle de jolis airs que Charles lui a appris ſur ſa ſerinette. Je n'ai jamais vu de petite bête ſi drôle. Je voudrois que ma ſœur vit tout le ſoin qu'en prend Emilie. Mais j'aimerois mieux encore être auprès d'elle pour l'embraſſer, car je ſerois auſſi auprès de vous, ma chere maman.

*Guillaume D***. à ſa Mère*

Le 27 Août.

NOUS n'avons pas eu hier autant de plaiſir que nous l'avions penſé, ma chere maman. Le tems étoit aſſez beau lorſque nous ſortîmes; mais il commença bientôt à tomber une groſſe pluie, enſorte que nous fûmes obligés d'entrer dans une mauvaiſe auberge pour laiſſer paſſer l'orage. Edouard grognoit entre ſes dents; Emilie étoit triſte; & s'il faut vous l'avouer, je n'étois pas trop content moi-même. Charles, qui ſait toujours prendre ſon parti, étoit le

ſeul que ce contretems n'eût pas affecté, comme vous allez le voir par notre entretien.

EDOUARD. Il eſt bien malheureux que cette pluie ſoit venue. Nous ne pourrons plus avoir de plaiſir.

CHARLES. Nous prendrons ici le thé. La pluie ceſſera peut-être. Sinon il ſera facile d'envoyer chercher la voiture, pour que ma ſœur n'aille pas dans l'humidité.

EMILIE. Je te remercie, mon frère. Mais j'aimerois bien mieux qu'il fît ſec.

CHARLES. Je le conçois. Ta promenade en ſeroit plus agréable. Mais notre jardinier deſiroit ce matin la pluie, parce que les plantes & les arbres en ont un grand beſoin. De ſes vœux ou des tiens, leſquels méritent le plus d'être exaucés ?

EDOUARD. (*Avec un ſourire moqueur.*) Ceux du jardinier ſans doute ?

CHARLES. Oui vraiment, car s'il ne pleuvoit pas, les arbres auroient beaucoup à ſouffrir de la ſéchereſſe. Et ne ſerois-tu pas bien fâché s'il ne venoit pas de fruit ? Que deviendroit les malheureux ſi la chaleur étouffoit le bled ſur la terre, & que la diſette des moiſſons fit renchérir le pain ?

EMILIE. Oh ils ſeroient bien à plaindre.

CHARLES. Réjouis-toi donc de la pluie qui détourne d'eux ce malheur. Tu y trouveras d'autres plaiſirs toi-même. Tu verras comme la verdure paroîtra demain plus fraiche & plus brillante, comme

les fleurs de notre parterre auront repris de nouvelles couleurs.

EMILIE. Allons, voilà qui eſt fait. Je ne me fâche plus contre la pluie. Elle n'a qu'à tomber, ſans craindre que je m'en formaliſe.

EDOUARD. Un jour de moins ne faiſoit pas grand-choſe. Il auroit bien mieux valu qu'elle ne fût arrivée que cette nuit ou demain. Nous aurions pu nous promener aujourd'hui.

CHARLES. Ceux qui ſe mettront cette nuit ou demain en voyage, aiment mieux qu'elle tombe à préſent. Pourquoi veux-tu que le tems ſe gouverne de préférence à ta fantaiſie ?

EMILIE. Charles a raiſon. Nos déſirs ſont ſi contraires les uns aux autres, qu'il n'eſt pas poſſible que tout le monde ſoit ſatisfait.

CHARLES. Crois-moi, nous ſerions bien malheureux, ſi toutes nos prières étoient exaucées. Et pour en revenir au tems qu'il fait, qu'eſt-ce que c'eſt que de nous priver pour un jour de nos plaiſirs, en comparaiſon du bien que cette pluie va produire pour les autres, & pour nous-mêmes ?

EMILIE. Mais regarde, les pauvres oiſeaux ! je les plains.

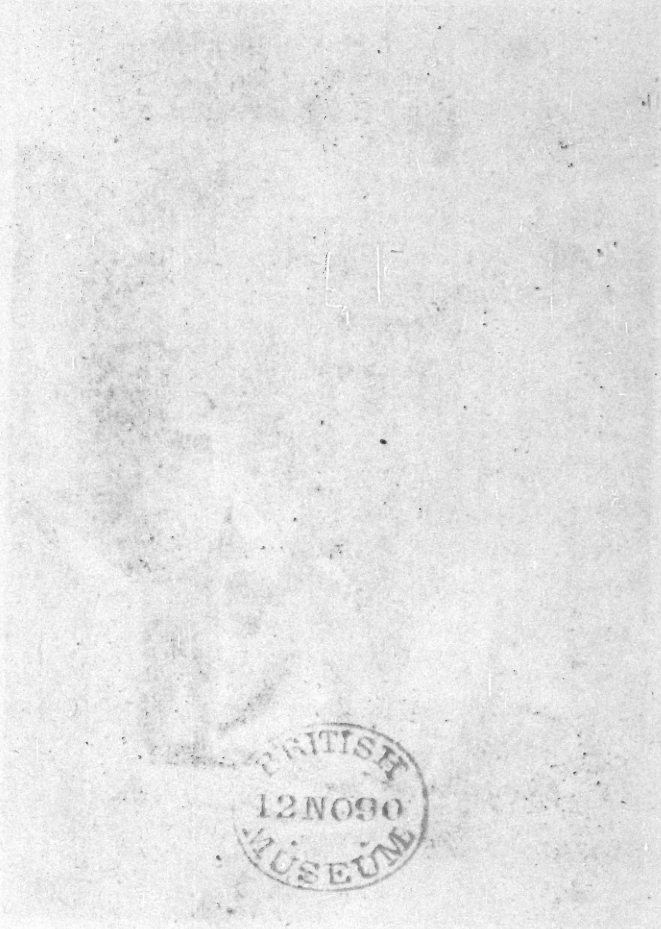
CHARLES. Ils ſauront bien ſe mettre à l'abri, ſi la pluie leur déplaît. D'ailleurs, à ce que dit mon papa, leurs plumes ont une eſpece d'huile qui les empêche de ſe mouiller.

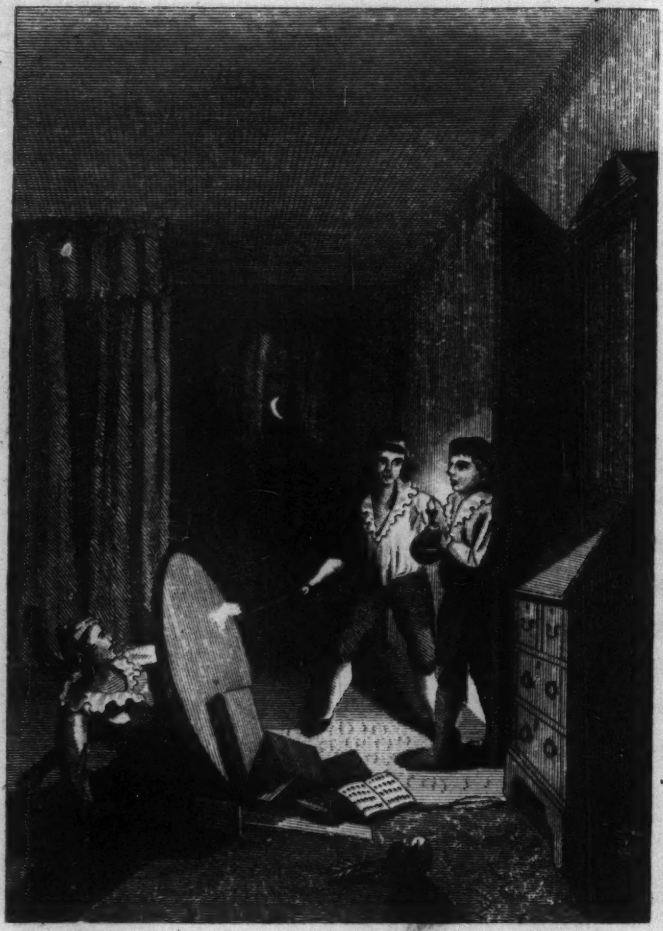
EMILIE.

EMILIE. Ah, j'en ſuis bien aiſe. Il me ſemble que tout eſt arrangé bien ſagement.

La pluie ne fit que devenir plus forte. Heureuſement Mde. Grandiſſon ne nous avoit pas oubliés, & nous vîmes arriver la voiture qui venoit à notre rencontre. Nous fûmes bientôt de retour à la maiſon. Emilie alla s'amuſer avec ſon ſerin. Charles & moi nous fîmes une partie de volant, pour remplacer l'exercice de la promenade. Pour Edouard, il fut toujours grognon; & il ne ſut imaginer autre choſe pour ſe conſoler, que de tracaſſer ſon chien. C'eſt une bonne leçon qu'il me donne. Je vois que lorſqu'on prend de l'humeur à la moindre contradiction qu'on éprouve, on court le riſque d'être ſouvent malheureux. Allons, je tâcherai de m'accommoder de mon mieux à tous les contretems qui pourront m'arriver. Il en eſt un pourtant qui me paroît toujours bien ſenſible; c'eſt de vous tendre les bras, ſans pouvoir vous embraſſer, vous, ni ma petite ſœur. Je penſe mille fois par jour que vous me tendez auſſi les vôtres. Mais, hélas! Nous ne pouvons nous atteindre que par nos ſentimens. Eh bien, qu'ils ſoient aſſez vifs & aſſez tendres pour nous réunir.

Guillaume


BRITISH
12NOV90
MUSEUM



En entrant dans la chambre d'Edouard, nous le trouvâmes étendu à terre.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 29 Août.

IL faut ma chere maman, que je vous raconte une drôle d'hiſtoire qui nous eſt arrivée hier au ſoir.

Il y avoit à peine une demi-heure que nous étions couchés, lorſque nous entendîmes un grand bruit. Qu'eſt cela, dis-je à mon ami? Je ne ſais, me répondit-il? Ce ſont peut-être des voleurs, repris-je? Et au même inſtant nous entendîmes Edouard pouſſer un cri aigu. Charles ſauta auſſi-tôt de ſon lit, prit quelques légers vêtements, & ſaiſiſſant ſon épée: Suis-moi, Guillaume, me dit-il. C'eſt dans la chambre d'Edouard. J'allumai un flambeau à notre lampe de nuit, & nous montâmes dans la chambre de ſon frère pour voir ce que cela pouvoit être. Charles ne montroit pas la moindre frayeur; mais moi, pour vous dire la vérité, je tremblois de tout mon corps. En entrant dans la chambre d'Edouard, nous le trouvâmes étendu à terre, couvert d'une table qui étoit tombée ſur lui, avec ſes livres & ſes papiers. Après l'avoir aidé à ſe relever, Charles lui dit: Que t'eſt-il donc arrivé, mon frère?

EDOUARD. Je n'en ſais rien. Mais je viens d'avoir une terrible peur.

CHARLES. Et par quel hazard te trouves-tu à terre?

EDOUARD.

EDOUARD. Je vais te le dire. Mais laiſſe-moi un peu revenir à moi.

GUILLAUME. As-tu vu quelqu'un? Eſt-ce des voleurs?

EDOUARD. Non, je ne le crois pas. Mais je ne ſais encore ce que c'eſt.

CHARLES. Et pourquoi as-tu pouſſé un cri ſi affreux?

EDOUARD. Tu en aurois bien fait autant ſi tu avois été à ma place. Je ne ſais comment je ſuis tombé du lit. C'eſt un eſprit qui m'a pouſſé.

CHARLES. Y penſes-tu, Edouard?

EDOUARD. Il revient un eſprit, te dis-je.

CHARLES. Je craignois qu'il ne te fût arrivé quelque choſe de fâcheux. Je vois à préſent que ce n'eſt plus qu'un ſujet de rire. Mais te voilà tout effaré. Guillaume eſt auſſi tout hors de lui-même. Je vais vous chercher un peu d'eau de méliſſe. Il eſt à propos d'en prendre quelques gouttes.

EDOUARD. Ne deſcends pas tout ſeul. Appelle un domeſtique.

CHARLES. Je n'en ai pas beſoin. Gardons-nous de faire du bruit, de peur que mon papa & maman ne ſe réveillent.

GUILLAUME. Eſt-ce que tu oſeras parcourir la maiſon ſans avoir perſonne avec toi?

CHARLES. Et pourquoi non, mon ami? Que veux-tu que je craigne?

EDOUARD. Je ne ſuis pas plus poltron que toi, & cependant je n'oſerois en faire autant. Ecoute donc, Charles.

GUILLAUME. Bon! Il eſt déjà loin. Il eſt ſorti d'un air délibéré. Franchement, il a bien du courage. Mais, Edouard, comment la choſe eſt-elle arrivée?

EDOUARD. Je te le dirai, quand Charles ſera revenu.

GUILLAUME. Tiens, le voici déjà de retour.

EDOUARD. N'as-tu rien vu, mon frère?

CHARLES. *(Avec un ſourire.)* Je te demande pardon. J'ai vu l'allée, l'eſcalier, mon armoire & cette bouteille. Allons, prenez un peu de cette eau fortifiante. Elle vous donnera du courage pour attendre l'eſprit.

EDOUARD. Je te prie de ne point badiner là-deſſus.

CHARLES. Pourquoi non? C'eſt juſtement avec les eſprits qu'il faut badiner.

GUILLAUME. C'eſt que tu ne crois pas qu'il en revienne.

CHARLES. Il eſt vrai. Mais dis-nous un peu, Edouard, par quelle aventure ſommes-nous tous les trois hors de notre lit à l'heure qu'il eſt? Et d'abord, qui t'a fait ſortir du tien.

EOUARD. C'eſt l'eſprit, te dis-je.

CHARLES. C'eſt plutôt un rêve que tu auras fait.

EDOUARD. Non certes, j'étois bien éveillé.

CHARLES.

CHARLES. Raconte-moi donc ton hiſtoire.

EDOUARD. La voici, Tu ſais que je n'aime pas à dormir avec de la lumière dans ma chambre. Je venois d'éteindre mon flambeau & de me mettre au lit, lorſque j'ai entendu marcher doucement ſur le plancher. Je me ſuis relevé ſur mon ſéant; & en écartant le rideau, j'ai vu clairement dans ce coin deux lumières qui étoient tantôt grandes & tantôt petites, & qui ſe remuoient.

CHARLES. C'eſt un éblouiſſement qui t'aura pris, ſans doute.

EDOUARD. Vraiment oui, un éblouiſſement? C'eſt une choſe que j'ai vue, comme je te vois.

CHARLES. Eh bien, enſuite?

EDOUARD. Je me ſuis tenu tranquille, ſans oſer ſouffler. Alors les lumieres ſe ſont éteintes, & j'ai entendu trotter dans la chambre; puis, il s'eſt fait un bond violent contre la porte.

GUILLAUME. Le ſeul récit me rend tout tranſi.

EDOUARD. Charles a beau ſe tenir ferme, il auroit été auſſi troublé que moi.

CHARLES. Mais pourquoi n'as-tu pas appellé pour demander de la lumière?

EDOUARD. Eſt-ce que je le pouvois? L'oppreſſion m'avoit fermé la bouche. Tout a demeuré tranquille un moment. Mais bientôt j'ai entendu quelqu'un ſe gliſſer contre le mur, & tout de ſuite après, à la foible lueur de la lune, j'ai vu un grand fantôme blanc contre les rideaux de la fenêtre. Il paroiſſoit,

de

de moment en moment, devenir plus grand & plus gros. J'ai mis la main ſur mes yeux, dans la crainte de voir quelque choſe d'effroyable ; & j ai voulu hazarder de deſcendre doucement du lit, & de m'eſquiver hors de la chambre. Le fantôme, à ce qu'il m'a ſemblé, s'eſt mis à bondir, & il eſt venu droit à moi. Alors, dans ma frayeur, je ſuis tombé contre ma table, & je l'ai renverſée ſur moi, en pouſſant un cri qui eſt allé juſqu'à vous. Mais doucement, je crois l'entendre encore.

GUILLAUME. Il me ſemble auſſi que j'ai entendu remuer quelque choſe près du bureau.

CHARLES. Je parie que c'eſt un rat qui s'eſt caché deſſous.

EDOUARD. Mais un rat n'eſt pas blanc ; & ce que j'ai vu eſt au moins auſſi gros que notre chien de baſſe-cour.

CHARLES. Nous n'avons qu'à chercher. S'il eſt ici, il faut bien qu'il ſe montre.

Charles ſe mit allors à fureter dans tous les coins. Il viſita la ruelle, & regarda ſous la commode, ſous le ſecrétaire, & ſous le bureau. Voici l'Eſprit, s'écria-t-il enfin. Je l'ai trouvé. Et qu'eſt-ce que c'étoit que cet Eſprit? Oh, devinez, ma chere maman. C'étoit un gros chat blanc du fermier, qui sûrement s'étoit gliſſé, à la dérobée, dans la maiſon, & étoit monté dans la chambre d'Edouard. Il nous échappa alors à tous les trois un grand éclat de rire. Charles plaiſanta fort joliment ſon frère ſur ſa crédu-

lité ; & le chat ſe ſauva bruſquement, auſſi-tôt qu'il vit la porte ouverte. Edouard ſembloit confus de cette aventure. Je ne puis comprendre, dit-il, comment le chat a pu me paroître d'une grandeur ſi épouvantable. C'eſt le propre de la frayeur, répondit Charles, de nous repréſenter les choſes tout autrement qu'elles ne ſont en effet, & ſurtout de les groſſir à notre imagination.——Mais les deux flambeaux je les ai bien vus ?——Je le crois. C'étoit les yeux du chat, qui te ſembloient plus grands, ou plus petits, ſelon qu'il ouvroit ou fermoit les paupières. Crois moi, il en eſt de tous les Eſprits dont les ſots ſe font peur, comme du chat de notre hiſtoire. Lorſqu'on remonte à la cauſe, on voit qu'elle eſt toute naturelle.

Après cette converſation, nous retournâmes nous coucher ; & nous avons dormi fort tranquillement le reſte de la nuit. Ce matin, à dejeûner, nous avons régalé M. & Mde. Grandiſſon de l'hiſtoire de notre revenant. Ils ont donnée des louanges à la réſolution & au ſang-froid de Charles. Il eſt vrai que je n'ai jamais vu ſa préſence d'eſprit en défaut. Pour Edouard & moi, nous n'avons pas été les derniers à rire de notre foibleſſe. Je ſuis honteux, en vérité, de n'avoir pas eu plus de courage. J'eſpére que cette hiſtoriette amuſera ma petite ſœur, & qu'elle pourra lui donner, en pareille occaſion, un peu plus de hardieſſe que n'en a eu ſon frère.

Adieu, ma chere maman, vous ne m'écrivez pas auſſi ſouvent que je le déſire, & que j'en aurois beſoin. Emilie me parle ſouvent de ma ſœur. Elle voudroit ſavoir ſi vous en êtes toujours auſſi contente. Donnez-moi de ſes nouvelles, je vous en conjure, pour ſatisfaire ma tendreſſe, & l'intérêt que ma jeune amie daigne prendre à une petite perſonne que j'aime tant. Je l'embraſſe par votre bouche, pour lui faire mieux ſentir toute l'affection que j'ai pour elle.

*Mde. D***. à ſon Fils.*

Le 6 Septembre.

JE ſuis fort ſenſible, mon cher fils, au tendre reproche que tu me fais de ne te pas écrire aſſez ſouvent. Je n'aurois point d'occupation plus agréable ſi j'étois libre de m'y abandonner. Mais tu dois aiſément concevoir combien mon tems eſt rempli par tous les détails de mon ménage, & ſur-tout par les ſoins qu'exige de moi ta petite ſœur. Je ſuis obligée de l'inſtruire moi-même, puiſque je ne ſuis pas aſſez fortunée pour lui donner les maîtres dont elle auroit beſoin. Il eſt vrai que je me trouve bien dédommagée de mes peines par ſes heureuſes diſpoſitions. Elle apprend tout avec la plus grande facilité : rien ne rebute ſon courage ; & je ſuis chaque jour étonnée des progrès que fait ſon intelligence. Ses ſentimens ne me donnent pas moins de ſatisfaction. Il ſeroit diffi-

cile d'avoir un cœur plus droit & plus ſenſible. Tout ce que tu m'écris de tems en tems ſur Emilie, lui fait infiniment de plaiſir. La jolie lettre que cette charmante demoiſelle écrivit à ſa mère au ſujet des pauvres incendiés, & dont tu m'as envoyé copie, a fait la plus vive impreſſion ſur ta ſœur. Elle ramene chaque jour la converſation ſur ce chapitre. O ma chere maman, me diſoit-elle hier, ſi j'avois été riche, j'aurois bien fait comme Emilie. Qu'elle doit avoir eu de plaiſir à ſecourir ces pauvres Demoiſelles Falſton! Oui, ma fille, lui répondis-je, elle a dû être bien heureuſe; & je le ſuis auſſi de voir que tu ſais prendre part aux peines des autres. C'eſt une preuve que tu as un bon cœur; & tu mérites par ces ſentimens que les autres prennent auſſi du plaiſir à partager tes chagrins. Ces diſpoſitions affectueuſes ſont néceſſaires entre les hommes, pour ſe ſoulager mutuellement dans leurs peines. Ce que vous dites là, maman, eſt bien vrai, me dit-elle. Lorſque j'ai du chagrin, & que mes petites amies en paroiſſent affligées, il ne m'en coûte pas la moitié tant pour me conſoler; & puis encore il y a cela de bon que je les en aime d'avantage, ce qui fait toujours plaiſir. N'eſt-ce pas là, mon fils, un ſentiment bien délicat, & d'une expreſſion charmante par ſa naïveté? Elle en a tous les jours de ſemblables, qui m'attendriſſent juſqu'aux larmes.

Je ne ſuis pas moins touchée de ceux que tu me témoignes dans tes lettres. Je ſens qu'ils viennent du

fond

fond de ton cœur ; & je les recueille avec joie dans le mien. Ils adouciſſent ma mélancolie. Je vois que je n'ai pas tout perdu ſur la terre en perdant mon époux, puiſque mes enfans me reſtent pour me chérir auſſi tendrement que je les aime. Oui, c'eſt vous deux que je charge du ſoin de mon bonheur. Ce ſoin ne vous ſera pas pénible, puiſqu'il me ſuffit de vous voir heureux par vos vertus.

Toutes les lettres que je reçois de Mde. Grandiſſon ſont pleines des témoignages les plus avantageux ſur ton compte. L'amitié qui nous unit, a ſans doute un peu de part à ſes éloges. Cependant j'aime à croire que tu ſens aſſez vivement le prix de ſes bontés, pour ne rien faire qui puiſſe t'attirer des reproches ſur ta conduite. Il te ſeroit bien honteux de les mériter, ayant continuellement ſous les yeux un modele auſſi parfait que Charles. L'attachement qu'il a pris pour toi me flate infiniment. On ne ſent jamais une vive inclination pour ceux qui ne méritent point d'eſtime. Continue de ſuivre les bons exemples de ton ami. Un jeune homme doué de qualités ſi nobles, doit t'inſpirer une louable émulation ; & tu ne peux répondre à ſa tendreſſe, qu'en cherchant à devenir digne de l'aimer.

Je vois que ton cœur ſouffre de ne pouvoir imiter ſa bienfaiſance. Il me ſeroit bien doux de te mettre en état d'exercer cette touchante vertu. Cultive-la toujours dans ton ſein, juſques au moment où la fortune te permettra de ſuivre des mouvemens auſſi généreux.

néreux. En attendant, mon fils, reçois le peu d'argent que je t'envoie. Je ſouhaiterois pouvoir t'en offrir d'avantage. Mais c'eſt tout ce que l'état de mes affaires laiſſe en ce moment à ma diſpoſition. J'ai fait remettre à M. Grandiſſon tout ce qu'il a bien voulu avancer pour tes beſoins. Ceci eſt uniquement deſtiné à tes plaiſirs ; & je ſuis sûre que tu ſauras les trouver dans l'emploi le plus digne d'un cœur ſenſible & généreux. Adieu, mon cher fils, je t'embraſſe avec tous les tranſports d'une mère qui n'attend ſa félicité que de la tendreſſe & des vertus de ſes enfans.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 12 Septembre.

JE vous remercie mille fois, ma chere maman, du cadeau que vous m'avez envoyé. Comment ! Vous dites que c'eſt peu de choſe. Oh, non, permettez-moi de vous contredire, je trouve que c'eſt beaucoup. Vous n'êtes pas riche, il s'en faut, & vous me faites préſent de deux guinées pour mes plaiſirs. N'eſt-ce pas bien plus que ſi vous étiez dans l'opulence, & que vous m'euſſiez donné dix fois d'avantage ? Hélas ! Je crains que vous ne vous ſoyez miſe dans la gêne pour m'enrichir. Cette penſée trouble la joie que j'aurois eue de recevoir des marques de votre bonté. Soyez au moins perſuadée que je ſens toute la valeur de

de ce don, & que je ſaurai en faire un emploi dont vous ayez ſujet d'être ſatisfaite.

Je vous avoue que j'ai ſenti un peu d'orgueil à inſtruire Emilie de ce que vous m'apprenez de ma petite ſœur. Il me ſemble que je ſerois plus fier de ſes perfections que de celles que je pourrois acquérir. Emilie m'a paru flattée que ſa conduite ait mérité votre approbation. Elle devient tous les jours plus ſenſée & plus aimable. Puiſque ma petite ſœur fait ſi bien ſon profit de ce que je vous écris ſur le compte de mon amie, je vais vous rapporter une autre aventure qui lui eſt arrivée. Franchement, il y a d'abord un peu de ſa faute; mais la ſuite lui en fait trop d'honneur, pour que je n'aie pas du plaiſir à vous raconter la choſe comme elle s'eſt paſſée. La pauvre enfant étoit hier dans la ſalon avec Edouard. Ils s'amuſoient à jouer tour-à-tour de petits airs ſur le clavecin. Vous ſaurez qu'il y a dans ce ſalon une armoire en laque, remplie des porcelaines les plus précieuſes. Emilie eut la curioſité de l'ouvrir, pour regarder des figures Chinoiſes, dont on venoit de faire préſent à M. Grandiſſon. Elle en prit une dans ſes mains afin de la conſidérer de plus près. Edouard, qui ſonge toujours à faire des malices, lui dit bruſquement, pour l'attrapper, qu'il entendoit deſcendre ſa mère. Emilie, craignant d'être priſe ſur le fait, n'eut rien de plus preſſé que de remettre la porcelaine dans l'armoire. Mais en retirant ſon bras avec précipitation, elle fit tomber une taſſe qui ſe rompit en mille morceaux,

ceaux. Elle fut ſaiſie de conſternation en voyant ce malheur. Elle ſavoit que cette taſſe étoit du plus grand prix, & que ſa maman la conſervoit avec un ſoin extrême parce qu'elle faiſoit partie d'un ſervice de déjeûner qui lui venoit de la meilleure de ſes amies. Edouard quitta ſon clavecin au cri de douleur que laiſſa échapper Emilie; & voici l'entretien qu'ils eurent enſemble.

EDOUARD. Vraiment, tu viens de faire là un beau chef-d'œuvre. Je ne voudrois pas être à ta place.

EMILIE. O mon frère, tu vois que je ſuis aſſez affligée. Ne m'effraie pas d'avantage, je t'en ſupplie. Donne-moi plutôt un bon conſeil.

EDOUARD. Quel conſeil veux-tu que je te donne? Quand tu irois chez tous les marchands, tu ne trouverois pas une taſſe comme celle-là. Il n'y a d'autre moyen que de t'embarquer pour la Chine, afin d'y aller chercher ſa pareille.

EMILIE. Quel plaiſir prends-tu à me tourmenter par tes railleries?

EDOUARD. Mais auſſi pourquoi fureter dans l'armoire?

EMILIE. Cela ne t'arrive jamais, n'eſt-ce pas?

EDOUARD. C'eſt de toi qu'il s'agit. Avois-tu beſoin de toucher à cette porcelaine?

EMILIE. Il eſt vrai. J'ai mal fait. Cependant ſi tu ne m'avois pas donné une fauſſe peur, je n'aurois rien caſſé.

EDOUARD.

EDOUARD. Ce déjeûner de porcelaine, qui faiſoit tant de plaiſir à maman, le voilà décompletté Autant vaudroit qu'il n'en reſtât plus une ſeule pièce.

EMILIE. Je donnerois tout au monde pour que cela ne fût pas arrivé.

EDOUARD. Oh oui, déſole-toi, cela t'avancera de beaucoup.

EMILIE. O mon frère, que tu es cruel! Charles ne me tourmenteroit pas ainſi.

EDOUARD. Eh bien ne pleure pas d'avantage. Je vais te dire ce qu'il faut faire.

EMILIE. Voyons, dis-moi cela, mon ami.

EDOUARD. Perſonne au monde n'a entendu ce qui vient d'arriver. Nous n'avons qu'à ramaſſer les morceaux, & les mettre l'un à côté de l'autre dans l'armoire. Maman n'y regardera pas de ce matin. Pendant le dîner tu pourras dire que tu as entendu des porcelaines tomber dans l'armoire. Je ſoutiendrai la même choſe. Maman ira faire ſa viſite; & ſans doute elle imaginera que la porcelaine eſt tombée d'elle-même.

EMILIE. Non, mon frère, voilà ce que je ne ferai point.

EDOUARD. Et pourquoi donc? Tu n'accuſes perſonne.

EMILIE. N'importe. C'eſt un mauvais expédient. Dire un menſonge, c'eſt pis encore que de caſſer la porcelaine.

EDOUARD. A la bonne heure. Je te donne un moyen de ſortir d'embarras. Tu ne veux pas en profiter. Ce ſont tes affaires.

EMILIE. Hélas! Que vais-je devenir?

EDOUARD. Je crains pour toi. Mais je ſuis bien bon de m'en mettre en peine. Tu ne demandes qu'a être punie.

EMILIE. Oui, j'aime mieux être punie que de tromper maman. Je vais la trouver. Je lui dirai la faute que j'ai commiſe, & le malheur qui m'eſt arrivé. Je lui demanderai pardon en lui promettant de ne plus toucher de ma vie à la clef de ſon armoire.

Emilie étoit prête à ſortir, quand elle vit ſa mère entrer dans la chambre. Elle s'arrêta toute déconcertée. Elle rougit, elle pâlit: ſon viſage devint de toutes les couleurs; & avant de pouvoir dire un ſeul mot, il lui échappa un torrent de larmes. Elle s'attendoit à recevoir de vifs reproches. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque Mde. Grandiſſon qui avoit tout entendu, la prit tendrement dans ſes bras, & lui dit, en la careſſant: Tu es une bonne fille, ma chere Emilie. Je ne ſais pas ce que tu as briſé; mais quand ce ſeroit le morceau le plus précieux, je te le pardonne en faveur de ta franchiſe & de ta confiance. Pour vous, Monſieur, continua-t-elle, en s'adreſſant à Edouard, montez dans votre chambre, pour y méditer ſur la leçon que votre jeune ſœur vous a donnée. Vous êtes bien heureux que votre père n'en ſoit pas inſtruit. Il ſeroit plus ſévère que moi. Allez & rougiſſez

rougiſſez de votre menterie. Je vois que je ne puis plus compter déſormais ſur vos paroles, & que je puis toujours m'en rapporter à celles de ma fille.

Vous voyez, maman, combien Emilie fut récompenſée de n'avoir pas ſuivi les mauvais conſeils d'Edouard, car elle auroit payé cher ſon menſonge, puiſque Mde. Grandiſſon avoit tout entendu. Le récit de cette aventure ne ſera pas, je crois, inutile à ma petite ſœur. Ce n'eſt pas que je la ſoupçonne d'avoir jamais l'idée de vous tromper. Que le Ciel m'en préſerve! Mais c'eſt un nouvel encouragement pour perſiſter dans les bons principes qu'elle a reçus de vous. Ah qu'elle eſt heureuſe de pouvoir les recueillir de votre propre bouche! Hélas! Il y a bien long-tems que je ne jouis plus de ce bonheur. La mer, en grondant, me ſépare de ce que j'ai de plus cher au monde. Oh, quand pourrai-je vous embraſſer! Quand pourrez-vous nous voir, ma petite ſœur & moi, tous deux à vos genoux, pour vous témoigner à l'envi notre tendreſſe!

---

*Guillaume D***. à ſa Mère*

Le 16 Septembre.

O Ma chere maman! tout le monde eſt ici dans la plus grande conſternation. Charles eſt ſorti ce matin de bonne heure à cheval, ſuivi d'un domeſtique, pour aller rendre viſite à un de ſes amis à deux lieues du château.

château. Eh bien, il n'eſt pas encore de retour. Son père lui avoit recommandé d'être revenu avant cinq heures, & il en eſt déjà plus de neuf. Jamais il n'avoit déſobéi aux ordres de ſes parens. Il faut qu'il lui ſoit arrivé quelque malheur. La nuit eſt fort ſombre. Il fait un brouillard affreux. M. Grandiſſon vient de faire partir un valet-de-chambre pour avoir des nouvelles de ſon fils. Avec combien d'impatience j'attends ſon retour!

Onze heures

Quelle déſolation! le valet-de-chambre eſt revenu de la maiſon où Charles eſt allé paſſer la journée. Charles en étoit parti avant quatre heures avec ſon domeſtique. Que ſera-t-il devenu? S'eſt-il égaré dans la forêt? Eſt-il tombé de ſon cheval? Que ſais-je? des voleurs l'auront peut-être aſſaſſiné. O Ciel! Mde. Grandiſſon en mourra. Emilie ne fait que pleurer. Edouard court à grands pas, comme un fou, ſur l'eſcalier & dans la cour. M. Grandiſſon cherche à conſoler ſa femme; mais on voit bien qu'il eſt lui-même au déſeſpoir. Il vient d'envoyer des hommes à cheval par divers chemins, pour tâcher de retrouver le pauvre Charles. Si ce n'étoit la crainte d'abandonner ſon épouſe dans la douleur où elle eſt plongée, il auroit déjà volé à la recherche de ſon fils. Oh! ſi j'étois allé avec mon ami! J'aurois du moins partagé tous ſes périls. Mde. Grandiſſon a voulu que je reſtaſſe au château, à cauſe d'un petit rhume

que

que j'ai. Si je l'en avois bien prié, elle m'auroit peut-être laiſſé partir avec lui. Je ſuis bien malheureux. Je ne ſais comment je ſupporte mon chagrin. Je ne puis plus tenir la plume. Je ne vois pas ce que j'écris.

Une heure du matin.

Point de Charles encore. Perſonne ne s'eſt mis au lit. Comment pourroit-on repoſer ? Les domeſtiques ſe tordent les bras de douleur. Edouard & Emilie crient ſans ceſſe : O mon frère, mon frère ! Et cela m'afflige encore d'avantage. Oh ! s'il étoit bientôt jour !

Six heures & demie du matin.

Dieu ſoit loué, maman, nous avons des nouvelles de Charles. Le domeſtique qui le ſuivoit, vient de rentrer. Il n'eſt point arrivé d'accident à mon ami. Ce n'eſt pas ſa faute, s'il nous a cauſé tant d'inquiétudes. Il ne s'eſt laiſſé retenir ſi tard ni par la négligence, ni par le plaiſir. Loin de mériter qu'on le blâme, il eſt bien digne des plus grandes louanges. Oh ! quand vous ſaurez ſon aventure ! Mais M. Grandiſſon veut abſolument que nous allions tous nous répoſer pendant quelques heures, pour nous remettre du trouble & de la fatigue que nous avons reſſentis cette nuit. Il faut bien obéir. Adieu, maman, juſqu'à mon réveil. Mon premier ſoin ſera de vous écrire. J'en ſerai debout deux heures plutôt.

Neuf heures.

Je vais tout vous raconter, ma chere maman, d'après le récit que nous en a fait le domeſtique.

Son jeune maître & lui s'étoient mis hier en route avant quatre heures, comme je vous l'ai marqué, pour être de retour au moment que M. Grandiſſon leur avoit preſcrit. A peine avoient-ils fait le quart du chemin, que le tems commença tout-à-coup à s'obſcurcir. Il ſurvint un brouillard ſi épais, qu'on ne pouvoit rien diſtinguer à ſix pieds de diſtance. Charles, qui eſt naturellement courageux, ne s'en mit point en peine. Ils continuoient leur route au grand trot, lorſqu'ils apperçurent au-devant de leurs pas, un homme étendu ſur le chemin. Qu'eſt ceci, dit Charles, en arrêtant ſon cheval? C'eſt apparement quelqu'un qui a trop bu d'un coup, reprit le domeſtique. Allons toujours, mon cher maître.

Non, reprit Charles: ſi c'eſt un homme pris de vin, il faut au moins le retirer de l'orniére, pour qu'une voiture ne l'écraſe pas dans l'obſcurité. Il n'avoit pas dit ces paroles, qu'il étoit déjà deſcendu de cheval. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en s'approchant du malheureux, il apperçut un vieux officier en habit d'uniforme! il avoit à la tête une large bleſſure, dont le ſang couloit en abondance. Charles lui adreſſa la parole; mais il n'en reçut aucune réponſe.

C'eſt un homme mort, s'écria le domeſtique, qui étoit auſſi deſcendu de cheval.

Non, non, il vit encore, dit Charles. C'eſt qu'il eſt évanoui. O ciel! qu'allons-nous faire?

Que ferions-nous en effet, répondit le domeſtique? Il faut continuer notre chemin. Nous nous arrêterons au premier village, pour envoyer à ſon ſecours.

Que vous êtes impitoyable, John, reprit Charles avec vivacité! Avant que les perſonnes que nous pourrions envoyer fuſſent rendues ici, le pauvre bleſſé ſeroit déjà mort. Voyez combien de ſang il a perdu. Attachez nos chevaux à ces arbres. Il faut nous-mêmes lui donner tous les ſecours qui ſont en notre pouvoir.

Comment, Monſieur, dit John, y penſez-vous? La nuit va nous ſurprendre. Jamais avec ce brouillard il ne nous ſera poſſible de retrouver notre chemin.

CHARLES. Eh bien, nous reſterons ici.

JOHN. Et vos parens? Vous figurez-vous leur inquiétude?

CHARLES. Oh, tu as raiſon; je n'y ſongeois pas.

Charles alloit remonter à cheval; mais en tournant vers l'officier ſes yeux pleins de larmes, il ſe ſentit arrêté par un pouvoir ſecret. Non, malheureux vieillard, s'écria-t-il, je ne t'abandonnerai pas dans cette cruelle ſituation. Mes parens ne ſauroient s'en fâcher. Je ne laiſſerai pas ainſi périr un de mes ſemblables, ſans avoir fait tous mes efforts pour le ſecourir.

En diſant ces mots, il dépouilla précipitamment ſon habit, & déchira ſa veſte par la moitié.

JOHN. Que faites-vous donc là, mon cher maître?

CHARLES. Il faut lui bander le front pour arrêter le ſang.

JOHN. Mais Monſieur.....

CHARLES. Ne m'en dis pas d'avantage, & viens m'aider.

Il plia auſſi-tôt ſon mouchoir en quatre, & l'appliqua ſur la tête enſanglantée du vieillard. Puis d'un côté de ſa veſte replié dans ſa longueur, il aſſujettit de ſon mieux le bandage avec quelques épingles. Enſuite, aidé de John, il tira le malheureux de l'orniére, & le porta ſur le gazon.

Que ferons-nous maintenant, Monſieur? lui dit John.

CHARLES. Il faut que vous couriez au galop vers le premier village, pour amener des gens qui tranſportent le pauvre bleſſé dans quelque ferme. Je les paierai de leurs peines. Je reſte ici en vous attendant.

JOHN. Que le Ciel me préſerve de vous obéir! Non, je n'en ferai rien, mon cher maître. Moi! que je vous laiſſe tout ſeul dans cet endroit écarté? Monſieur votre père ne me le pardonneroit de ſa vie.

CHARLES. Je prends tout ſur moi, & je vous l'ordonne.

JOHN. Allons, Monſieur, puiſque vous l'ordonnez ſi expreſſement, je n'ai plus rien à repliquer. Mais ſouvenez-vous au moins.....

CHARLES. Je me ſouviendrai de tout. Partez.

John

John ſe mit auſſi-tôt à courir de toute la vîteſſe de ſon cheval. Il trouva à quelque diſtance une chaumière, où deux hommes travailloient à des ouvrages d'oſier, au milieu de pluſieurs femmes & d'une troupe d'enfans. Il ouvrit la porte ; & s'adreſſant au chef de la famille, il le ſupplia de venir avec ſon fils aîné au ſecours d'un vieux officier qui étoit tombé ſur le chemin, & qui nageoit dans ſon ſang. Ils montrerent d'abord quelque répugnance à ſortir dans un tems ſi ſombre, ſur la parole d'un inconnu. Mais enfin, perſuadés par les larmes de John, & par l'air de ſincérité qui éclatoit dans ſes proteſtations, ils allerent chercher une eſpéce de brancard, & le ſuivirent.

Dans cet intervalle, Charles n'avoit pas quitté un inſtant le vieillard ; & à force de ſoins, il étoit parvenu à lui faire reprendre l'uſage de ſes ſens.

Oſerai-je vous demander qui vous êtes, Monſieur, lui dit-il, auſſi-tôt qu'il lui vit ouvrir la paupiére, & par quel accident vous vous trouvez dans cet état ?

Mon nom eſt Arthur, répondit le vieillard d'une voix foible & tremblante. Je ſuis Major dans le trente-troiſiéme régiment. J'étois ſorti de chez moi pour faire un tour de promenade. Mon cheval a fait un faux pas dans cette orniére, & m'a entraîné dans ſa chûte. Ma tête a porté ſur une pierre. J'ai voulu me relever. La douleur que j'ai reſſentie, la perte de mon ſang & la foibleſſe de l'âge, m'ont fait retomber ſans connoiſſance. Je ne ſais plus ce qui

m'eſt arrivé depuis ce moment. Mais vous, aimable enfant, qui vous montrez ſi ſenſible à mon malheur, eſt-ce vous qui avez panſé ma tête, & qui me ſauvez de la mort ?

CHARLES. Oui, Monſieur, c'eſt moi qui ai eu le bonheur de pouvoir vous ſervir. J'avois un domeſtique à ma ſuite. Je viens de l'envoyer dans le premier village, pour vous procurer un logement & des ſecours plus néceſſaires que les miens.

LE MAJOR. Quoi, vous avez eu le courage de reſter près de moi, malgré la ſolitude & l'obſcurité ! Si jeune encore, vous m'avez prodigué les ſoins les plus bienfaiſans ! Quelle reconnoiſſance ne vous dois-je pas ?

CHARLES. Vous ne m'en devez aucune, Monſieur. Je n'ai fait que mon devoir ; & ſi je puis vous être encore utile, je m'eſtimerai trop heureux.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de John avec les deux payſans. On étendit le Major ſur le brancard, qui étoit garni d'un bon matelas. Quelque ſoin que l'on pût prendre pour le tranſporter doucement, les ſecouſſes de la marche réveillerent la douleur de ſa bleſſure : & il retomba de nouveau dans un évanouiſſement aſſez profond.

Charles ayant donné ſon cheval à conduire à John, marchoit en ſilence, à côté du brancard, & rendoit toutes ſortes de ſoins au malade, pour tâcher de lui faire reprendre ſes eſprits. Lorſqu'on fut arrivé à la porte de la chaumiére, il fit auſſi-tôt monter l'un des deux

deux payſans ſur ſon cheval, & l'envoya chercher en toute diligence le chirurgien.

Cependant John employoit toujours les inſtances les plus vives pour engager ſon maître à reprendre la route du château, en lui repréſentant les tranſes où ſes parens devoient être par ſon retard.

Quoi, lui répondit Charles, je laiſſerois ce vieillard mourant entre des mains étrangeres! Vous le voyez, il eſt encore ſans connoiſſance. Qu'aurois-je fait pour lui, ſi je l'abandonnois à préſent? Non, non, je veux paſſer la nuit à ſon côté.

JOHN. Que dites-vous, mon cher maître?

CHARLES. Ma réſolution eſt priſe. Courez auprès de mon père & de ma mère. Racontez-leur tout ce qui vient de ſe paſſer, afin qu'ils ſe tranquiliſent ſur mon compte. Dites-leur que j'attendrai ici leurs ordres demain.

JOHN. Vraiment, monſieur, c'eſt ce que je ne ferai pas, s'il vous plaît. M. votre père me recevroit bien, je crois, ſi je rentrois ſans vous.

Il faut pourtant que cela ſoit ainſi, reprit Charles, en prenant un ton de fermeté. Ne perdez pas de tems. Il eſt déjà nuit.

John eut beau éclater en proteſtations contre ce qu'il appelloit l'imprudence de ſon jeune maître, il fallut partir.

Charles alors ſe trouva plus tranquille, dans la penſée que ſes parens alloient recevoir bientôt de ſes nouvelles. Mais il devoit encore arriver un nouveau contre-

contre tems. Le brouillard ne fit que s'épaiſſir. La nuit devint plus obſcure ; & John égaré dans un bois qu'il falloit traverſer, ne ſachant de quel côté prendre pour en ſortir, fut obligé, après bien des courſes inutiles, de s'aſſeoir au pied d'un arbre, pour y attendre le jour, & de nous laiſſer toute la nuit dans les plus cruelles allarmes. Le pauvre garçon n'en pouvoit plus de froid & de fatigue, lorſqu'il eſt arrivé ce matin. Malgré ſon empreſſement, il trembloit de paroître, craignant d'être chaſſé. Je ne ſaurois vous peindre ſa ſurpriſe, lorſqu'après ſon récit, il a entendu M. Grandiſſon s'écrier ; que je dois te bénir, ô mon Dieu, de m'avoir donné un tel fils ! Et vous, John, vous avez bien fait de remplir tous ſes ordres. Voici deux guinées pour vous faire oublier une ſi mauvaiſe nuit. Allez vous rafraîchir & prendre un peu de ſommeil, pour être en état de retourner vers mon fils. Je ne lui fais aucun reproche de l'inquiétude qu'il nous a cauſée. Il a fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour nous l'épargner.

Mais combien le cœur de mon ami va ſouffrir, lorſqu'il apprendra de John ce que nous avons ſouffert nous-mêmes ! John s'eſt déjà remis en chemin. J'ai vu que M. Grandiſſon lui avoit donné pour ſon fils une bourſe pleine d'or, afin qu'il ait de quoi pourvoir à tout ce qui ſera néceſſaire. Je brûle à préſent d'apprendre ſi ce pauvre major eſt mort ou vivant. J'eſpére vous en donner bientôt des nouvelles. Adieu, ma chere maman. Aimez-moi toujours.

jours. Aimez auſſi mon ami Charles pour ſon courage, ſa prévoyance & ſon humanité.

Onze heures.

Charles eſt enfin de retour, ma chere maman. Avec quel tranſport je l'ai embraſſé! C'eſt un Ange à mes yeux. Graces à ſes ſoins, le major eſt beaucoup plus tranquille. Il ſera bientôt guéri de ſa bleſſure.

Charles eſt arrivé au moment où nous étions bien loin de l'attendre encore. Emilie l'a vu la premiere. Un cri de joie lui eſt échappé: Charles! Charles! & elle a couru avec précipitation à ſa rencontre. Ils ſont entrés en s'embraſſant. Charles l'a quitté à la porte pour voler à ſon père. Il s'eſt précipité à ſes genoux, & ne s'en eſt relevé que pour aller ſe jetter au cou de ſa maman, qui lui tendoit les bras. Je vais vous rapporter mot pour mot tout ce qu'ils ſe ſont dit. Je ne l'oublierai de ma vie.

CHARLES. Pourrez-vous me pardonner, mes chers parens, de vous avoir cauſé tant d'inquiétude?

M. GRANDISSON. Te pardonner, mon fils! Viens plutôt que je t'embraſſe mille & mille fois. Tu as rempli ton devoir envers un de tes ſemblables, ſans oublier ce que tu nous dois à nous-mêmes. Je ne croyois pas pouvoir t'aimer d'avantage. Combien je me trompois!

CHARLES. Je me ſens confondu par votre bonté, mon papa.

M. GRANDISSON. N'en parlons plus, mon fils. Comment va ton malade ?

CHARLES. Il eſt beaucoup mieux à préſent. Il lui reſte un peu de foibleſſe : mais le chirurgien m'a déclaré que ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe.

Mde. GRANDISSON. Eſt-il encore dans la cabane de ces pauvres gens ? Aura-t-on bien ſoin de ſa perſonne ?

CHARLES. Oh, maman, n'en ſoyez pas en peine. Son fils eſt auprès de lui. Auſſi-tôt qu'il m'eut appris ſa demeure, j'y envoyai un exprès, pour inſtruire ſa famille de ſon accident. L'ainé de ſes fils accourut tout de ſuite. Qu'elle douceur pour moi d'avoir remis un père ſouffrant dans les bras de ce qu'il a de plus cher !

M. GRANDISSON. Et le major, aura-t-il le moyen de ſe procurer tout ce qui lui eſt néceſſaire ?

CHARLES. Oh oui, mon cher papa, il eſt fort riche ; & voici votre bourſe, telle que vous me l'avez envoyée. Je n'ai pas eu occaſion de m'en ſervir.

M. GRANDISSON. Eh bien, elle eſt pour toi, mon fils.

CHARLES. Pour moi, mon papa ?

M. GRANDISSON. Oui, Charles, je te la donne comme une marque de ma ſatisfaction. Je ſuis sûr que tu ne l'ouvriras que pour en faire bon uſage. Continue d'être toute ta vie tel que tu te montres aujourd'hui. Garde-toi bien de laiſſer jamais endurcir ton cœur pour les maux de tes frères.

CHARLES. Oh, mon papa, que puis je vous dire ? Je craignois vos reproches ; & c'eſt de vos bontés que vous m'accablez !

Mde. GRANDISSON. Mais comment te trouvois-tu dans cette chaumiére ?

CHARLES. Je vous avoue, ma chere maman, que je ne m'occupois guère de l'endroit où j'étois. Je n'avois devant les yeux que ce pauvre vieillard, que je craignois de voir mourir à chaque inſtant.

Mde. GRANDISSON. Tu n'as donc pas dormi de toute la nuit ?

CHARLES. J'avois fait mettre quelques bottes de de paille à côté du lit du major. Mais vos inquiétudes, celles de mon frère, de ma ſœur & de mon ami, que je me repréſentois ſans ceſſe, mes craintes continuelles au ſujet de mon pauvre bleſſé, tout cela éloignoit le ſommeil de mes yeux. Ah ! ſi j'avois pu penſer que vous deviez être une nuit entiere ſans ſavoir ce que j'étois devenu, combien mon cœur auroit ſouffert ! Je ſerois revenu en tâtonnant dans les ténèbres.

Mde. GRANDISSON. Embraſſe-moi, mon fils, embraſſe-moi encore. Mais je ne veux plus me livrer au plaiſir de t'entendre. Il eſt bien tems que tu ailles goûter un peu de repos.

Il fallut ſe ſéparer, & je l'accompagnai dans ſa chambre. Que je ſuis heureux, me dit-il, en me ſerrant la main, de ce que mes parens ſont contens de moi ! Malgré le plaiſir que j'ai eu de ſervir ce pauvre major,

major, je n'aurois pu me conſoler de les avoir mis en colère.

Aimable & cher ami, m'écriai-je, en me jettant à ſon cou. C'eſt tout ce que je pus lui dire, maman. Mes yeux étoient inondés de larmes ; mon cœur ſuffoquoit de ſanglots ; & je ne pouvois m'arracher de ſes bras. Oh combien la ſenſibilité donne de plaiſir ! & qu'il eſt doux d'avoir un ami tendre & vertueux.

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 12 Septembre.

JE me félicite, ma chere maman, d'avoir à vous faire connoître un nouveau trait de modération & de généroſité de mon ami. Non, je ne puis aſſez vous le dire, il n'eſt pas, je crois, dans tout l'univers un jeune homme d'un caractère auſſi noble que le ſien.

Le Compte de ** lui fit préſent, il y a quelques jours, d'un beau chien d'une eſpece très rare. Le jeune Falkland, l'un de nos voiſins, l'avoit déjà demandé pluſieurs fois au comte. Mais il n'avoit pu l'obtenir, parce que l'on ſait dans tout le pays avec quelle dureté il traite les pauvres bêtes qu'il tient à ſon ſervice. Il n'a d'autre plaiſir que de les tourmenter par mille exercices fatigans, ou de les dreſſer à combattre l'un contre l'autre, & à ſe déchirer. Ce Falkland a déjà une douzaine de chiens dans ſa maiſon

ſon. Vous allez peut-être croire que c'eſt là toute ſa ménagerie ? Oh non, certes. Il nourrit encore de toute eſpece d'animaux, ſur-tout des chats, des ſinges & des perroquets, avec les quels il paſſe la moitié de ſa journée. Il me ſemble qu'il faut avoir l'eſprit bien étroit pour prodiguer ſon tems à ces occupations miſérables, au lieu de le conſacrer à s'inſtruire dans les ſciences & les arts. Quoiqu'il eût déjà un ſi grand nombre de bêtes autour de lui, il fut outré de voir que le comte, après lui avoir refuſé ſon chien, en eût fait préſent à un autre, qui ne le lui avoit pas demandé. Qu'eſt-il arrivé de là ? A peine Charles poſſédoit-il ce chien depuis quinze jours, que la pauvre bête fut trouvée morte dans un coin de la maiſon. Ce n'eſt que hier que l'on a ſu d'un domeſtique de Falkland, que c'étoit lui qui l'avoit fait empoiſonner par une rage de jalouſie. Quels monſtres y a-t-il donc parmi les hommes ! J'ai dit monſtres ; & le mot n'eſt pas trop fort. Oui, ma chere maman, c'eſt un monſtre à mes yeux celui qui prive un autre de ce qu'il ne peut pas avoir, dans la ſeule vue de lui cauſer de la peine. Mais l'entretien ſuivant que nous eûmes hier au ſoir Edouard, Charles & moi, en nous promenant dans le jardin, va vous apprendre comment mon ami s'eſt vengé de cette coquinerie.

Je lui témoignois le regret que j'avois de la mort cruelle de la pauvre bête.

J'en ſuis auſſi bien affligé, me dit-il. Je n'aurois jamais cru que la perte d'un chien put m'être ſi ſenſi-

ble. Mais cet animal étoit d'une beauté ſinguliére; & il commençoit à s'attacher à moi.

EDOUARD. C'eſt une action affreuſe de la part de Falkland de l'avoir empoiſonné. Je ne lui pardonnerois de ma vie, ſi j'étois à ta place.

CHARLES. Il faut pourtant bien que je lui pardonne, à moins de vouloir être auſſi méchant que lui.

EDOUARD. Tu es trop bon, mon frère. Pour moi, je le hais à la mort.

CHARLES. Je ne le hais point, mais je mépriſe ſon caractère. Je le plains ſur-tout d'avoir des paſſions ſi violentes & ſi déteſtables. Donner une mort cruelle à une bête innocente, uniquement pour en dépoſſéder un autre, c'eſt une cruauté de ſang-froid, qui annonce que l'on peut ſe porter aux excès les plus affreux.

EDOUARD. Avant-hier encore, le traître oſoit s'appeller ton ami.

CHARLES. Je ſavois déjà qu'il ne faut pas s'en rapporter à de vaines paroles, & que nous devons bien connoître les gens, avant de compter ſur leur amitié.

EDOUARD. Eſt-ce que tu ne rompras pas en face avec un ſi mauvais ſujet?

CHARLES. Je n'irai point lui faire une inſulte publique. Je me contenterai ſeulement de le voir auſſi peu qu'il me ſera poſſible. La ſociété d'un jeune homme

homme qui a une manière de penſer auſſi baſſe, ne peut me convenir en aucune façon.

EDOUARD, Oh, ce n'eſt pas aſſez. Tiens, veux-tu que je lui coupe les oreilles? Tu n'as qu'à dire un mot.

CHARLES. Ce mot-là, je me garderai bien de le dire. Ses oreilles ne me rendroient pas mon chien.

EDOUARD. Eh bien, il nous reſte un autre parti à prendre. Falkland a une douzaine d'épagneuls & de levriers. Nous n'avons qu'à les empoiſonner à notre tour. C'eſt une bonne revanche qu'il mérite.

CHARLES. Et ſes pauvres chiens, l'ont-ils méritée?

EDOUARD. Quoi! tu veux donc laiſſer ſa méchanceté impunie?

CHARLES. Cela ne me regarde point. Je ne ſuis pas ſon bourreau. C'eſt aſſez pour moi de le livrer à ſa conſcience.

EDOUARD. Je ſuis bien curieux de ſavoir ce que mon papa va penſer de cette aventure. Je ne m'étonne plus s'il cherchoit toujours à nous détourner d'une liaiſon trop étroite avec ce lâche garnement.

CHARLES. C'eſt une preuve que mon papa ſavoit lire dans ſon mauvais cœur. J'apprends par-là que je dois conſulter mes parens dans le choix de mes amis. Comme ils ont plus d'expérience que nous, ils ſavent mieux diſtinguer les bons & les mauvais caractères. Avec leurs ſages conſeils, j'eſpére me préſerver des liaiſons dangereuſes qui pourroient me corrompre. Mais, Edouard, je penſe qu'il ne faudroit

droit pas dire à mon papa l'indigne action de Falkland.

EDOUARD. Et pourquoi donc le ménager ?

CHARLES. Nous le ferons mieux rougir par un froid mépris que par nos plaintes.

GUILLAUME. Voilà une noble façon de penſer, mon ami.

CHARLES. C'en eſt aſſez, croyez-moi : parlons de quelque choſe plus agréable. Nous avons aujourd'hui une belle ſoirée. N'irons-nous pas faire un tour dans les champs ?

EDOUARD. Un moment, s'il te plaît. Regarde, regarde. Ne vois-tu rien là-haut ſur cet arbre ?

GUILLAUME. Il me ſemble que j'apperçois un oiſeau d'un plumage extraordinaire. Il s'agite de toutes ſes forces.

CHARLES. Vraiment oui, il eſt pris par les aîles.

EDOUARD. Oh, quel bonheur ! C'eſt le perroquet de Falkland, qui s'eſt échappé de ſa cage. Je le reconnois. Puiſque nous le tenons en notre pouvoir, il paiera pour le chien. Son maître ne l'auroit pas donné pour dix guinées. Il va être bien puni.

CHARLES. O mon cher Edouard ! la pauvre bête ſouffre. Guillaume, fais-moi le plaiſir d'aller demander une échelle. Je veux monter ſur l'arbre, & dégager le malheureux oiſeau.

EDOUARD. Pour le rendre à Falkland, peut-être.

CHARLES. Sans doute, puiſqu'il eſt à lui.

EDOUARD. Il a fait périr ton chien, & tu veux lui ſauver ſon perroquet ?

CHARLES. Pourquoi non? Ah! je me fais une joie de pouvoir, dès ce jour, lui rendre un ſervice pour le mal que j'ai reçu de lui.

EDOUARD. Prends-y donc garde. Le ſort ne pourra jamais te ſervir d'une maniére plus heureuſe pour te venger.

CHARLES. Je regarde bien auſſi comme une vengeance de lui montrer que mon cœur vaut mieux que le ſien.

EDOUARD. Oui vraiment; il eſt bien capable de le ſentir.

CHARLES. En ce cas, je le ferai pour ma propre ſatisfaction.

J'avois crié au jardinier d'apporter une échelle. Elle arriva en ce moment. Charles monta lui-même ſur l'arbre, où le perroquet, en s'abbattant, avoit embarraſſé ſes aîles entre deux branches, qui le retenoient. Il parvint à le dégager; & il courut auſſitôt charger un domeſtique de le rapporter au jeune Falkland.

Que penſes-tu de mon frère, me dit Edouard, en le voyant s'éloigner à grands pas ?

Peux-tu le blâmer, lui répondis-je, d'être ſi généreux?

——Non, ſans doute. Mais je ne me ſens pas encore aſſez parfait pour l'imiter.

——Il ne tient qu'à nous de le devenir avec un ſi bon modele.

Charles vint bientôt nous rejoindre. Son viſage brilloit d'une douce ſatisfaction. Je n'ai jamais ſi vivement ſenti combien on peut goûter de plaiſir à faire le bien. O, ma chere maman, conſervez, je vous prie, mes lettres, afin que je puiſſe les relire quand je ſerai de retour à la maiſon. Je ſerois bien indigne de mon ami, ſi ſa conduite ne me donnoit le déſir & la force de profiter des bons exemples que je reçois de lui chaque jour. Je voudrois qu'ils fuſſent connus de tous les jeunes gens de notre âge. Si l'on a tant de plaiſir à lire les belles actions des autres, combien n'en auroit-on pas d'avantage à les faire ſoi-même! Oui, ma chere maman, ce ſentiment eſt au fond de mon cœur; & je le nouris avec joie, pour me rendre un jour plus digne de votre tendreſſe. J'embraſſe ma petite ſœur à travers le grand eſpace qui nous ſépare. Elle trouvera bon que j'y revienne à deux fois; car c'eſt moitié pour le compte d'Emilie, & moitié pour le mien.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 12 Septembre.

NOUS aſſiſtâmes hier, ma chere maman, à la recolte des fruits d'automne. L'air étoit doux, le ciel ſerein, & l'on entendoit retentir toute la campagne de

de joyeuſes chanſons, accompagnées du fifre & du flageolet. C'étoit un charme de voir, à travers la verdure des arbres, les garçons jardiniers en veſtes blanches, grimper ſur les branches les plus élevées pour en cueillir les fruits, tandis que leurs femmes & leurs filles les recevoient dans leurs tabliers, & les dépoſoient enſuite dans des corbeilles. Nous auſſi, nous étions occupés à dépouiller les rameaux qui pendoient à la hauteur de nos bras. Ces travaux avoient un air de fête qui pénétroit le cœur de plaiſir.

Quelques petites payſannes, aſſez mal vêtues, nous regardoient à travers la haye. Une d'elles, lorſque nous eûmes fini, vint appeller le jardinier à la barriere, & lui parla d'un air ſuppliant en tournant quelquefois ſes regards vers mon ami. Charles s'en apperçut ; mais il attendit que le jardinier eût achevé la converſation : il lui fit ſigne alors d'approcher ; & voici la ſuite de leur entretien qui vous dira mieux la choſe que toutes mes paroles.

CHARLES. Qu'eſt-ce donc que cette petite fille vous demandoit d'un air ſi touchant ?

LE JARDINIER. Vous le dirai-je, monſieur ? Tout le monde ſait ici que vous avez un cœur paîtri de bonté. Elle me prioit de vous demander quelques fruits pour ſa mère qui eſt malade.

CHARLES. C'eſt pour ſa mère qu'elle demande ? C'eſt une brave enfant. Allez & donnez-lui autant de pommes qu'elle en pourra porter. Je me fais un plaiſir

plaiſir de récompenſer ſon amour pour ceux de qui elle tient la vie.

LE JARDINIER. Je vais donc lui donner des plus petites, de celles qui ne ſont pas d'un ſi bon acabit.

CHARLES. Comment donc, mon ami, vous voulez choiſir pour une pauvre malade, préciſément ce qu'il y a de plus mauvais? Non, non, s'il vous plaît. Donnez-lui, au contraire, de ce qu'il y a de meilleur.

LE JARDINIER. Je craignois que cela ne fit tort à votre proviſion.

CHARLES. Ne m'avez-vous pas dit que la recolte n'a jamais été plus abondante que cette année?

LE JARDINIER. Il eſt vrai, monſieur, nos greniers vont regorger de richeſſes.

CHARLES. Eh bien! de cette abondance que le Ciel nous envoie, donnons au moins quelque choſe à ceux qui n'ont rien.

LE JARDINIER. Ah, mon jeune maître, que c'eſt avec raiſon que tout le monde vous aime & vous honore! Vous êtes la bonté du ciel ſur la terre. Je ne manquerai point de vous obéir. Je ſais trop bien que tout ce que vous faites ne manque jamais de recevoir l'approbation de vos parens.

Le jardinier courut auſſi-tôt exécuter ſes ordres. Edouard avoit entendu ſon frère; il s'en approcha & lui dit: Je ne ſaurois te blâmer de ta bienfaiſance; mais je ne puis ſouffrir que les gens du peuple ayent toujours quelque choſe à demander.

CHARLES.

CHARLES. Eh, mon ami, s'ils ne demandoient pas ce qui leur manque, aurions-nous l'attention d'y ſonger pour eux? Nous demandons bien tous les jours mille choſes ſuperflues à nos parens. Laiſſons du moins aux pauvres la liberté de nous expoſer leurs preſſans beſoins.

EMILIE. Charles à bien raiſon. Ne ſeroit-il pas affreux que nous euſſions tant au delà de ce qu'il nous faut, même pour nos plaiſirs, & que les pauvres fuſſent dépourvus des premieres neceſſités de la vie? Je dirai ce ſoir à maman l'état où ſe trouve la mère de cette petite fille; & je ſuis bien sûre qu'elle lui enverra des ſecours.

M. Bartlet, qui, en s'avançant vers nous, venoit d'entendre les dernieres paroles d'Emilie, lui donna des louanges ſur ſon humanité. Charles lui demanda ſi les pommes étoient une nourriture ſaine pour les malades. Oui, ſans doute, répondit M. Bartlet, ſurtout lorſqu'elles ſont cuites. Ce fruit, qui convient à preſque tous les tempéramens, eſt d'autant plus précieux, qu'il peut ſe conſerver pendant une grande partie de l'année. Qu'elle eſt la ſageſſe & la bonté du Créateur, qui prend ſoin de nous pour l'hyver, lorſque la terre épuiſée n'eſt plus en état de produire les fruits délicieux dont elle nous a nourris pendant l'été!

Oh, ma chere maman, je ſerai toujours plein de reconnoiſſance pour le maître de la terre, qui pourvoit aux beſoins de ſes enfans avec une tendreſſe ſi généreuſe

généreuſe. Hélas, cependant, combien n'y a-t-il pas d'enfans ingrats qui dévorent les proviſions de l'hyver ſans penſer à la main bienfaiſante de laquelle ils les ont reçues ! Me préſerve le Ciel, d'être jamais de ce nombre, moi ſur-tout qui lui dois tant de graces pour avoir eu en partage une ſi bonne mère ! Oui, maman, vous me le feriez aimer quand je ne poſſederois que vous ſur la terre. Daignez recevoir l'hommage de ces ſentimens, & me continuer ceux dont vous voulez bien m'honorer. Je vous les demande pour ma petite ſœur & pour moi, & j'en accepte pour gage le premier baiſer qu'elle recevra de votre bouche, puiſque je ne peux avoir le bonheur de le partager.

P. S. M. Grandiſſon vient de recevoir en ce moment une lettre du Comte de * * *, premier Chambellan du Roi, qui mande le jeune Charles à la Cour. On ignore pour quelle raiſon. Mon ami part demain pour Londres avec M. Bartlet. Oh combien de regret va me coûter ſon abſence ! Moi qui m'étois fait une ſi douce habitude de le voir à chaque inſtant, il faudra que je paſſe des journées entiéres ſans le voir & ſans lui parler ! Qui ſait encore pour combien de tems il s'éloigne de nous ! M. Grandiſſon n'a point d'inquiétudes ſur le ſujet de ce meſſage. La lettre de M. le Comte eſt fort gracieuſe, & ne peut annoncer rien de fâcheux. Cependant je perds mon ami. Il n'y a que l'idée de ſon bonheur qui puiſſe me conſoler de notre ſéparation. Il m'a promis de m'écrire. Oh,

ma

ma chere maman, avec qu'elle joie je vous enverrai une copie de toutes ſes lettres !

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 20 Septembre.

JE m'empreſſe, ma chere maman, de vous envoyer, comme je vous l'ai promis ; une copie de la premiere lettre que je reçois de mon ami Charles. Vous y verrez les aventures de ſon voyage & ſon arrivée à Londres. J'attends avec impatience les premiéres nouvelles qu'il doit me donner. Mon cœur me dit qu'elles ſeront heureuſes. Jugez de l'empreſſement que j'aurai à vous en faire part. Plein de cette douce eſpérance, je vous embraſſe avec plus de tendreſſe encore vous & ma petite ſœur.

*Charles Grandiſſon à Guillaume D***, ſon ami.*

Le 18 Septembre.

JE ne ſais encore, mon cher ami, ce que produira notre voyage à Londres. Les commencemens de notre expédition n'ont pas été fort heureux. Des eſprits ſuperſtitieux pourroient croire que cela ne préſage rien de bon pour la ſuite ; mais nous, mon cher Guillaume, qui avons reçu de nos parens des inſtruc-

tions

tions plus ſenſées, nous nous garderons bien de nous laiſſer abattre par ces vains pronoſtics.

A peine avions-nous fait quelque miles, que l'un de nos chevaux s'arrêta, ſans vouloir aller plus avant. Le poſtillon crut vaincre ſa réſiſtance, en lui donnant de rudes coups de fouet ; ce qui me fit de la peine, parce que je ne puis voir traiter durement un animal auſſi doux & auſſi utile. On ne tarda guére à s'appercevoir que la pauvre bête étoit enclouée, & qu'ainſi il n'y avoit point de ſa faute. Il fallut ſe traîner lentement juſques à la poſte la plus voiſine. Les chevaux frais que l'on nous donna, nous menèrent avec plus de viteſſe ; mais vers le milieu de la route, dans un chemin rabotteux, l'eſſieu de notre voiture vint tout-a coup à ſe rompre. Heureuſement il ne nous en arriva aucun mal. Il n'y avoit pas de maiſon dans le voiſinage ; & nous ne vîmes d'autre parti à prendre que de deſcendre de voiture, & d'aller à pied. Je me ſerois fort aiſément conſolé pour moi-même de cet accident ; mais j'en fus affligé pour notre digne ami, M. Bartlet. Le froid & l'humidité de l'air, ainſi que la fatigue de la marche, me donnèrent des inquiétudes pour ſa ſanté. Le ſoleil étoit déjà près de ſe coucher ; & nous allions lentement, ſuivis de notre domeſtique, Henri. La pluie commença bientôt avec une extrême violence. Enfin, après une demi-heure de marche, nous apperçumes, à notre droite, une petite maiſon peu éloignée du grand chemin. Nous y fumes reçus par un honnête laboureur,

laboureur, courbé ſous le poids du travail & des années, & par ſa femme, qui n'étoit guère plus jeune que lui. Ces braves vieillards & leurs enfans nous accueillirent avec beaucoup de bonté. Les fils aînés coururent auſſi-tôt chercher un charron dans le voiſinage; & ils allerent enſemble vers la voiture, pour aider le poſtillon à la raccommoder de ſon mieux. On n'acheva de la réparer qu'aſſez avant dans la ſoirée. Il étoit trop tard pour nous remettre en route. Il fut donc réſolu que nous paſſerions la nuit dans cette pauvre cabane, qui, dans cette circonſtance, me parut auſſi bonne pour nous qu'un riche palais. Pendant que la jeune fille nous préparoit un ſimple repas: Meſſieurs, nous dit le vieillard, n'ayez aucune inquiétude. Nous vous céderons notre lit, dans lequel vous pourrez goûter le repos qui vous eſt néceſſaire pour continuer votre route. M. Bartlet ne vouloit pas ſe rendre à cette propoſition; mais notre hôte & ſa femme lui firent tant d'inſtances, qu'ils vinrent à bout de le perſuader. On n'avoit mis que deux couverts ſur la table. M. Bartlet s'en apperçut, & leur dit: Eſt-ce que vous avez déjà ſoupé, mes amis?—— Non, pas encore, Monſieur. —— Eh bien, il faut que nous mangions tous enſemble: notre repas en ſera plus joyeux. —— Nous n'aurions pas oſé prendre cette liberté, Monſieur, lui répondit le vieillard, mais puiſque vous l'ordonnez, vous ſerez obéi. Le ruſtique repas fut auſſi-tôt mis ſur la table. Un bon morceau de rôti, un plat de légumes, du beurre, du

fromage, & quelques fruits, ce fut tout : mais, tu peux m'en croire, je n'ai jamais fait un meilleur ſouper de ma vie. J'ai dormi toute cette nuit d'un ſi bon ſommeil, que M. Bartlet a eu de la peine à me réveiller. Je viens de faire un déjeûner excellent ; & je profite, pour t'écrire, d'un moment que M. Bartlet vient de prendre pour aller remercier nos hôtes, & leur témoigner notre reconnoiſſance. Je ſuis obligé de te quitter ; mais après notre premiére viſite à M. le Comte, je m'empreſſerai de te donner de mes nouvelles. Mille reſpects à mon papa & à maman, & mille tendres amitiés à mon frère & à ma ſœur.

Je t'embraſſe, & ſuis à toi pour la vie,

CHARLES GRANDISSON.

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 23 Septembre.

JE vous le diſois bien, ma chere maman, que j'aurois de bonnes nouvelles à vous apprendre de mon ami Charles. Voici la copie de la lettre qu'il vient de m'écrire, & de celle que M. Bartlet écrit à M. Grandiſſon. A peine aurai-je le tems de vous les tranſcrire pour le départ du courier. Je voudrois bien cependant pouvoir vous exprimer toute la joie dont mon cœur eſt plein. Je ne puis que m'écrier : Quel bonheur pour moi de voir mon ami heureux, & de l'écrire à ma chere maman !

Charles

*Charles Grandiſſon à Guillaume D***, ſon ami.*

Londres, le 21 Septembre.

POURROIS-tu jamais deviner, mon cher ami, quel à été l'objet de mon voyage en cette ville ? Oh non, ſans doute, puiſque moi-même je n'oſe encore le croire. Eh bien, c'eſt par l'ordre du Roi, qui vient de me donner le titre de Comte, & m'honorer d'une place diſtinguée auprès de ſes enfans. Je ne ſais qui peut me valoir ces honneurs. On veut me perſuader que j'en ſuis redevable à ma conduite. Mais il me ſemble que je n'ai fait en cela que remplir mon devoir, & que le devoir ſeul ne mérite pas de récompenſe. Ainſi je ne regarde ce qui vient de m'arriver que comme une pure grace du Ciel qui veut payer les vertus de mes dignes parens. C'eſt pour eux, bien plus que pour moi, que je m'en réjouis. M. Bartlet écrit à mon papa. Tu entendras ſans doute lire ſa lettre. A peine ai-je le tems de t'aſſurer que je ſuis pour la vie ton fidele & tendre ami.

CHARLES GRANDISSON.

M. Bartlet à M. Grandiſſon.

MONSIEUR ET CHER AMI.

QUELLE heureuſe nouvelle j'ai à vous annoncer! Et combien le cœur de Mde. Grandiſſon va treſſailler de joie! Votre aimable fils..... Oh, vous méritez bien les faveurs dont le Ciel récompenſe ſa conduite. Je vous l'ai toujours dit, qu'il étoit deſtiné à remplir votre vie des plus douces jouiſſances. Si jeune encore, être l'objet des graces de ſon ſouverain, & voir tous les honnêtes gens y applaudir! Oui, certes, il n'eſt ici perſonne, qui, après l'avoir vu, ne le trouve digne de ſon bonheur. Mais c'eſt trop vous tenir en ſuſpens ſur ſa brillante deſtinée. Apprenez donc que le Roi vient de l'honorer du titre de Comte, & de le placer en qualitée d'Emule auprès de ſes enfans. Le Comte de ***, dont la femme eſt ſœur du Major Arthur, à qui Charles a ſauvé la vie, a repréſenté votre fils à Sa Majeſté ſous des traits ſi avantageux, il lui a rendu un ſi bon témoignage de ſon eſprit, de ſes connoiſſances & de ſes ſentimens, que le Roi a déſiré de le voir; & c'eſt d'après cette premiere entrevue qu'il vient de le combler de ſes faveurs.

Le Comte qui a introduit Charles auprès de Sa Majeſté, & qui eſt reſté à cette audience, déclare qu'il n'a jamais vu accueillir perſonne d'un air ſi gracieux. Le Roi a daigné lui-même le préſenter à ſes enfans, qu'il avoit fait appeller. Votre aimable

fils

fils à répondu à toutes les queſtions qu'on lui a faites, avec un liberté reſpectueuſe, & une nobleſſe d'expreſſion étonnante à ſon âge. Les jeunes Princes auroient voulu qu'il fût reſté dès ce moment auprès d'eux ; mais il leur a repreſenté qu'il avoit beſoin de paſſer encore quelque tems dans la maiſon de ſon père, pour profiter de ſes inſtructions, & ſe rendre plus capable de répondre aux vues que l'on a ſur lui.

Il m'a avoué, en ſortant, qu'il avoit eu une autre raiſon pour demander ce délai : c'eſt que ſon ami Guillaume n'ayant plus que trois mois à paſſer en Angleterre, il auroit eu trop de regret de ſe ſéparer de lui avant ce terme. Ainſi, vous le voyez, jamais ſa préſence d'eſprit ne l'abandonne ; & les ſeductions de la fortune ne lui font point oublier ce qu'il doit à l'amitié.

M. le Comte vient de donner aujourd'hui un grand repas en l'honneur de votre fils. Charles a reçu les complimens de la compagnie avec autant de grace que de nobleſſe. Les louanges qu'il a reçues n'ont pas fait naître en lui le moindre ſentiment d'orgueil ; & il a laiſſé tout le monde dans l'enchantement de ſes qualités aimables. Ne croyez point, Monſieur & cher ami, que mon attachement pour vous & pour votre famille me faſſe parler de votre fils avec trop d'enthouſiaſme ; vous recevrez les mêmes témoignages en ſa faveur dans la lettre que M. le Comte doit vous écrire.

Nous paſſerons encore ici cinq à ſix jours pour remplir quelques devoirs ; & je ramenerai dans vos bras le digne objet de votre tendreſſe.

BARTLET.

P. S. Monſieur le Comte vient de me faire rouvrir ma lettre, pour vous annoncer qu'Edouard a, dès ce moment, une Lieutenance dans le même regiment que le Major Arthur, dont il eſt Colonel.

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 26 Septembre.

J'ETOIS ſi empreſſé, ma chere maman, de vous envoyer l'autre jour une copie de la lettre de Charles & de celle de M. Bartlet, que je n'eus pas le tems de vous faire part des réflections que la fortune de mon ami a fait naître dans mon eſprit. Je ſens que je ne finirois pas aujourd'hui, ſi j'entreprenois de vous dire toutes mes penſées. Il m'eſt plus facile & plus doux de tâcher de vous peindre combien j'ai été ſenſible au ſouvenir qu'il a gardé de notre amitié. Comment ! dans la crainte de ſe ſéparer de moi avant le terme qui m'eſt preſcrit, réſiſter aux déſirs des jeunes Princes, & ſacrifier les agrémens dont il auroit pu jouir dès ce moment à la Cour ! Ah ! il n'a point fait ce ſacrifice à un ingrat ! Vous ſaviez, maman, ſi je

ſi je l'aimois! Vous avez vu dans toutes mes lettres, ſi elles ſont pleines de ma tendreſſe pour lui! Eh bien, il m'eſt encore devenu mille fois plus cher. J'ai trop ſenti, depuis ſon abſence, combien il eſt néceſſaire à mon bonheur. Malgré toutes les careſſes de M. & Mde. Grandiſſon, malgré les amitiés d'Edouard & d'Emilie, je trouve qu'il me manque à tous les momens du jour. Il me ſemble que je n'ai plus que la moitié de ma vie. Je n'ai d'autre reſſources que de m'occuper ſans ceſſe pour lui. Oui, maman; tous les travaux que nous faiſions enſemble, je les fais à préſent tout ſeul, afin que ſon abſence ne s'y faſſe pas ſentir. J'ai remué tout ſon jardin, je l'ai orné de fleurs de la ſaiſon, pour qu'il voye, à ſon retour, les ſoins que j'ai donnés à ce qui l'intéreſſe. J'ai continué la copie qu'il a commencée d'une ſuite de deſſins d'architecture. Ils ne ſeront pas auſſi-bien que s'il les avoit faits; mais ils ſont mieux que ſi je les avois faits pour moi. Je ſuis sûr que ſon amitié excuſera la foibleſſe de mes crayons, & qu'il les verra avec plaiſir dans ſon recueil. J'ai auſſi tranſcrit ſur ſes livres de muſique, des airs nouveaux qui nous ſont venus depuis ſon départ. J'ai rangé ſes livres dans ſa bibliothéque, j'ai nourri ſes oiſeaux, j'ai donné quelque choſe à ſes pauvres; enfin j'ai tâché de faire tout ce qu'il auroit fait lui-même. C'eſt dans ces momens que j'ai ſenti mieux que jamais, ce que vous ne ceſſiez de me dire, combien le travail nous eſt néceſſaire pour nous diſtraire de nos chagrins. Ah,

s'il

s'il m'avoit fallu vivre dans tout cet intervalle ſans occupation, que j'aurois été à plaindre! J'ai tâché de ne me laiſſer aucun inſtant de vuide dans la journée, de peur qu'il ne ſe remplît de ma triſteſſe. Je vous en envoie, pour témoignage, une petite pièce ſur *les Avantages du Travail*, que je viens de traduire.

Adieu, ma chere maman: lorſque mon ami eſt loin de moi, je ſens doublement le regret d'être éloigné de vous. Je n'ai pour toute conſolation, que de ſavoir que vous m'aimez, & de ſentir combien je vous aime.

LES AVANTAGES DU TRAVAIL.

M. DORVILLE, riche fabricant, étoit l'ennemi le plus infatigable de l'oiſiveté. Non-ſeulement il conſacroit la journée entiére au travail; mais encore il avoit ſoin de tenir en exercice tous les gens de ſa maiſon. Bienfaiſant envers ceux à qui des infirmités, ou un grand âge ne laiſſoient plus la force de s'occuper, il étoit ſans pitié pour ces robuſtes fainéans qui venoient mendier à ſa porte. Il leur demandoit pourquoi ils ne travailloient pas; & lorſqu'ils s'en excuſoient ſur ce qu'ils ne trouvoient pas d'ouvrage, il leur en offroit dans ſes manufactures; mais lorſqu'on

lorſqu'on l'avoit une fois refuſé, il ne falloit plus ſe préſenter devant lui.

Il ne laiſſoit ouvrir ni fermer un ballot de marchandiſes, ſans obliger François & Robert, ſes enfans, d'y prêter la main. Il avoit un jardin aſſez vaſte derrière ſa maiſon. Pendant l'été, il y faiſoit travailler ſes fils ſous les yeux du jardinier & pendant l'hiver, il leur donnoit à faire de petits ouvrages en carton ou au tour.

Ses trois filles n'avoient pas plus de tems à donner à l'oiſiveté. Elles étoient chargées de tous les détails du ménage, qui convenoient à leur ſexe.

Pour mieux exciter & ſoutenir leur zéle, M. Dorville payoit à chacun ſon ouvrage; & il avoit ſoin d'accorder une récompenſe particulière à celui qui s'étoit diſtingué par ſon activité. C'étoit avec ces petits profits, que les enfans trouvoient le moyen de fournir aux dépenſes de leurs plaiſirs & de leur entretien.

On n'entendoit jamais parmi eux de mauvais propos & de querelles. Ils jouiſſoient d'une ſanté parfaite; & chaque jour amenoit de nouveaux plaiſirs, en leur faiſant goûter le fruit de leurs travaux.

Si les garçons apportoient à leurs ſœurs un bouquet d'œillets ou d'hyacinthes, cueilli dans leur parterre, ils recevoient, à leur tour, des manchettes brodées, des bourſes, des cordons de canne ou de montre, ouvrages de leurs mains induſtrieuſes. S'ils préſentoient au deſſert des fruits venus ſur de jeunes arbres qu'ils

qu'ils avoient plantés & greffés eux-mêmes, ils avoient la ſatisfaction d'entendre leurs parens en faire l'éloge, en apprenant à leurs amis à qui ils en avoient obligation. Alors chacun prenoit ſon verre ; & les convives en chœur buvoient à la ſanté des petits jardiniers.

Tous les ans on célébroit dans la famille ſept jours de fêtes extraordinaires, ſavoir, le jour de naiſſance de chacun des cinq enfans, & celui de leur père & de leur mère. On y voyoit régner, à l'envi, la tendreſſe & le plaiſir. C'étoit ſur-tout pour la fête de leurs parens, que les enfans animés d'une louable émulation, cherchoient à ſe ſurpaſſer les uns les autres par la richeſſe de leurs hommages. Les jeunes garçons venoient offrir des ouvrages de carton bien verniſſés, ou des bijoux d'ivoire & d'ébéne artiſtement travaillés au tour. Les jeunes demoiſelles préſentoient des ouvrages en broderie, qu'elles avoient travaillés en ſecret. Leur père & leur mère, comme on l'imagine ſans peine, n'oublioient pas de répondre à ces cadeaux. Ils donnoient ordinairement à leurs enfans un joli repas, auquel on invitoit tous leurs petits amis. La fête ſe terminoit toujours par un bal, où cette vive jeuneſſe, excitée par la muſique, ſe trémouſſoit à ravir ; & les parens étoient tranſportés de joie, en voyant leurs graces naturelles & leur folâtre gaieté.

Qui croiroit que ces enfans euſſent jamais pu ſe dégoûter d'un genre de vie auſſi doux ? C'eſt pourtant ce qui arriva. François, un jour, étoit allé faire viſite

ſite à ſes petits couſins. Il revint à la maiſon avec une phyſionomie chagrine. Son père, qui, ſur quelques paroles indirectes, comprit d'abord le ſujet de ſes ſocuis, fit ſemblant de ne pas s'en appercevoir. Cependant comme François avoit encore, le lendemain, le même fond de triſteſſe, M. Dorville l'ayant engagé après le dîner à faire avec lui une viſite à ſes pépiniéres, ils eurent enſemble l'entretien ſuivant.

M. DORVILLE. Qu'as-tu donc, mon cher François? Je ſuis inquiet de l'air de langueur que je vois répandu ſur ta phyſionomie.

FRANÇOIS. *(affectant une mine riante.)* Ce n'eſt rien du tout, mon papa.

M. DORVILLE. Tu as beau vouloir ſourire, tu n'as pas la figure auſſi gaie qu'à l'ordinaire.

FRANÇOIS. Je ne ſaurois en diſconvenir.

M. DORVILLE. Eſt-ce que tu aurois quelque ſujet de triſteſſe?

FRANÇOIS. Oh, ſi j'oſois vous le dire!

M. DORVILLE. Craindrois-tu de m'ouvrir ton cœur? Ne ſuis-je pas ton ami?

FRANÇOIS. C'eſt que vous me gronderiez peut-être.

M. DORVILLE. Moi, te gronder? Tu ſais que ce n'eſt ni dans mes principes, ni dans mon caractère.

FRANÇOIS. Il eſt bien vrai: mais, tenez mon papa, laiſſez-moi mon ſecret.

M. DORVILLE.

M. DORVILLE. Pourquoi donc, puiſqu'il t'affligé?

FRANÇOIS. C'eſt que vous ne voudriez pas remédier à mon chagrin.

M. DORVILLE. Ainſi tu penſes que j'aimerois mieux te voir triſte que content? Je croyois t'avoir fait prendre une autre idée de ma tendreſſe.

FRANÇOIS. O mon papa, que dites-vous? Non, non, je ſais que vous n'avez pas de plus grande joie que de nous voir joyeux.

M. DORVILLE. Je ne vois donc pas ce qui t'empêche de me faire ta confidence. Tiens, arrangeons-nous. Conte-moi ta peine; & moi je te promets de faire tout ce qui ſera en mon pouvoir pour la diſſiper.

FRANÇOIS. Eh bien, mon papa, puiſque vous voulez, il faut que je vous le diſe. Vous nous tenez à la chaîne comme des eſclaves, pour nous faire travailler du matin au ſoir. Voyez mes couſins, comme leur papa leur laiſſe prendre du bon tems. Eſt-ce que nous ne pourrions pas en avoir auſſi bien qu'eux?

M. DORVILLE. Quoi, mon cher fils, c'eſt là tout ce qui te chagrine? Il n'eſt rien de plus facile que de te contenter. A Dieu ne plaiſe que je veuille te faire travailler malgré toi: tu es le maître de prendre du repos, juſqu'à ce que tu viennes me preſſer toi-même, de te rendre à tes occupations.

François fort content de jouir de cette liberté, de l'aveu de ſon père, employa le reſte de la journée à baguenauder çà & là dans le jardin.

M. Dorville

M. Dorville ſe levoit tous les jours de très-bonne heure ; & lorſque la matinée étoit belle, il ſe plaiſoit à faire un tour de promenade dans la campagne avec celui de ſes enfans, qui, la veille, avoit été le plus docile & le plus appliqué à ſon travail.

Le lendemain de cet entretien, l'aurore, en ſe levant, annonça la plus belle matinée. M. Dorville ſe diſpoſoit à ſortir. François l'entendit ; & quoiqu'il ſentit en lui-même qu'il n'avoit guère mérité d'accompagner ſon père, il ſe leva précipitamment, & vint lui demander la permiſſion de ſortir avec lui. M. Dorville y conſentit volontiers. Ils allèrent s'aſſeoir au ſommet d'une colline, d'où l'on découvroit toute la campagne des environs. C'étoit dans les premiers jours du printems. Les prairies, qui, un mois auparavant, étoient encore enſevelies ſous la neige, étaloient la plus riante verdure. Les arbres des bocages ſe couvroient d'un feuillage tendre : ceux des vergers ſe paroient de fleurs blanches & pourprées. L'oreille n'étoit plus déchirée des ſifflemens aigus de l'aquilon : on n'entendoit retentir les airs que du ramage des oiſeaux. On voyoit les brebis & les jeunes chevreaux bondir ſur les gras pâturages. Le laboureur parcouroit ſes ſillons, en faiſant réſonner les échos de ſes chants joyeux. Une foule de voyageurs étoit répandue ſur tous les chemins d'alentour. Les uns conduiſoient d'énormes voitures chargées de bled, de vin, ou de marchandiſes : les autres portoient ſur leur dos des corbeilles pleines d'herbes & de fleurs.

De jeunes payſannes ſembloient marcher en cadence, la tête couronnée de vaſes de lait. Tous s'avançoient à grands pas vers les portes de la ville, qui venoient de s'ouvrir pour les recevoir. François, ému par ce tableau, ſentit ſon cœur treſſaillir d'allégreſſe. Il ſe jetta dans les bras de ſon père en s'écriant : O mon papa, la délicieuſe matinée! Que je vous remercie du plaiſir que je goûte en ce moment!

M. DORVILLE. Si tous nos amis étoient ici pour en jouir avec nous! Je ſuis fâché que nous n'ayons pas pris tes couſins, en paſſant devant leur porte.

FRANÇOIS. Oh, ils ſont encore au lit pour deux ou trois heures, au moins.

M. DORVILLE. Eſt-il poſſible? Ils paſſent donc une partie de la journée à dormir?

FRANÇOIS. Je ſuis allé quelquefois leur faire viſite à neuf heures du matin : à peine avoient-ils les yeux ouverts.

M. DORVILLE. Sans doute, en ce moment, leur ſort te paroît digne d'envie?

FRANÇOIS. Non vraiment, mon papa. Si je dormois comme eux, je ne jouirois pas du plaiſir que je ſens.

M. DORVILLE. Voilà un avantage de l'amour du travail. Il nous réveille d'aſſez bonne heure, pour nous faire goûter le charme d'une belle matinée.

FRANÇOIS. Mais, mon papa, eſt-ce que je ne pourrois pas me lever de bonne heure ſans travailler?

M. DORVILLE. Et que ferois-tu?

FRANÇOIS.

FRANÇOIS. J'irois me promener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Aujourd'hui, je monterois ſur le ſommet de la colline. Demain, je m'enfoncerois dans la forêt. Une autre fois, j'irois m'aſſeoir au bord de la riviere.

M. DORVILLE. C'eſt fort bien, mon ami : mais nous n'avons que 365 jours dans l'année. Si nous en retranchons toutes les matinées froides & humides, à peine en reſtera-t-il ſoixante-cinq qui ſoient auſſi belles que celle d'aujourd'hui. Iras-tu te promener le matin, lorſqu'il fait du brouillard, lorſqu'il tombe de la pluie ou de la neige, ou qu'un vent impétueux ſouffle la gelée & les frimats ?

FRANÇOIS. Oh, non certes. Ce vilain tems me feroit bien vîte paſſer le goût de la promenade.

M. DORVILLE. Que ferois-tu donc les trois cens autres matinées, ſi tu ne travaillois pas ?

FRANÇOIS. Je n'en ſais trop rien.

M. DORVILLE. Et crois-tu franchement que tu ſerois fort heureux, de ne ſavoir jamais ce que tu aurois à faire ?

FRANÇOIS. Non, je l'avoue. Le tems me paroîtroit bien long.

M. DORVILLE. Ne vaudroit-il pas mieux travailler de bon courage, que de te frotter les yeux, d'étendre tes bras, de bâiller, & de te laiſſer tomber ſur une chaiſe, comme tu fais, lorſque tu t'ennuies ?

FRANÇOIS. Mais, mon papa, ſi je ne travaillois pas, je pourrois m'amuſer à quelque jeu.

M. DORVILLE. Tu ſais bien que je ne t'ai jamais empêché de t'amuſer. Mais voyons ſi c'eſt le travail, ou une vaine diſſipation, qui te donne les plus vrais plaiſirs. Je ſuis bien loin de vouloir que mes enfans ne ſoient pas auſſi heureux qu'ils peuvent l'être. Tu ne travailleras jamais, & tu joueras toujours ſi tu me prouves que tes jeux te donnent plus de ſatisfaction que tes travaux.

FRANÇOIS. Prenez-y garde, mon papa, cette preuve ne ſeroit pas difficile.

M. DORVILLE. Eh bien, voyons. Je veux en courir le riſque.

FRANÇOIS. N'avez-vous pas obſervé qu'en jouant, je ſaute, je ris, je danſe, je fais mille carbrioles? Il n'en eſt pas de même, lorſque je ſuis au travail.

M. DORVILLE. Cependant je t'ai vu pluſieurs fois t'amuſer & rire avec ton frère tout en travaillant.

FRANÇOIS. Il eſt vrai; mais c'eſt bien mieux encore, lorſque je joue tout de bon.

M. DORVILLE. Tu ne laiſſes paſſer aucun jour ſans jouer, pourrois-tu me montrer quelque choſe d'agréable qui te ſoit reſté de tes jeux?

FRANÇOIS. Non, mon papa, je n'en ai plus que le ſouvenir.

M. DORVILLE. Et n'as-tu rien qui te ſoit reſté de ton travail?

FRANÇOIS. Je vous demande pardon. Il y a dans mon jardin plus de trois douzaines de jeunes arbres que j'ai plantés & greffés moi-même. Toutes mes couches

couches ſont couvertes de bons légumes, & mes plates-bandes de belles fleurs.

M. DORVILLE. Eſt-ce là tout mon ami?

FRANÇOIS. Non vraiment, mon papa. N'ai-je pas dans ma chambre une grande armoire pleine d'ouvrages en paille & en carton, ainſi que de mille petits bijoux d'ivoire & d'ébene, que j'ai tournés ſur mon tour?

M. DORVILLE. Mais tous ces objets, tu ne les vois ſans doute à préſent qu'avec regret, en ſongeant à toutes les gouttes de ſueur qu'ils t'ont fait répandre? En voilà, dis-tu, qui m'ont coûté une journée entiere de peine.

FRANÇOIS. Et quand ils m'en auroient couté encore plus?

M. DORVILLE. Eh bien?

FRANÇOIS. Tenez, mon papa, lorſque je vois mon armoire parée des fruits de mon travail, lorſque je cueille un bouquet pour mes ſœurs, ou que j'ai de beaux fruits ou de bons légumes à préſenter à maman, je me trouve ſi heureux, que je ne me ſouviens plus de tous les ſoins qu'il m'a fallu prendre.

M. DORVILLE. Et dis-moi, le tems que tu as conſacré à cultiver ton jardin, ou à tourner, voudrois-tu maintenant l'avoir paſſé à te divertir?

FRANÇOIS. Non certainement; car il ne m'en reſteroit plus rien aujourd'hui.

M. DORVILLE. Au moins tu en aurois le ſouvenir. Eſt-ce que tu le comptes pour rien?

FRANÇOIS. Oh, c'eſt bien peu de choſe.

M. DORVILLE. Je crois entendre dans ta réflection que les jeux ne peuvent amuſer que lorſqu'on les goûte ; & tu conviendras qu'ils n'amuſent pas toujours autant qu'on l'avoit eſpéré. Le travail, au contraire, après nous avoir occupé agréablement, nous laiſſe des jouiſſances utiles. Pendant plus de vingt ans, tu trouveras un nouveau plaiſir à cueillir des fruits ſur les arbres que tu as planté de ta propre main, au lieu que tu ne te ſouviendras pas même de tes jeux frivoles. Tu peux maintenant décider ce qui donne les vrais plaiſirs, ſi c'eſt un travail utile, ou de vains amuſemens.

FRANÇOIS. Oh, mon papa, de la manière dont vous me faites enviſager les choſes, il n'y a pas à balancer. C'eſt le travail, ſans contredit, qui me rend plus heureux.

M. DORVILLE. Tu vois ſi j'ai raiſon de te le faire chérir. Si je te diſois : Allons, François, ne travaille plus. Je veux que tu paſſes ton tems à jouer, ne ſeroit-ce pas te rendre malheureux pour le reſte de ta vie ?

FRANÇOIS. Oh oui, je le ſens. Tous les jeux me deviendroient bientôt inſupportables.

M. DORVILLE. Ne te ſemblent-ils pas au contraire plus doux, lorſque tu as travaillé ?

FRANÇOIS Oui, mon papa, j'en conviens.

M. DORVILLE. C'eſt alors que je te preſſe moi-même d'en goûter le plaiſir. Tu ſais que je vais ſouvent

ſouvent engager tes couſins & quelques autres de tes camarades à venir ſe divertir avec toi. As-tu oublié vos combats à la lutte, vos courſes, vos parties de barres ?

FRANÇOIS. Non, mon papa, je m'en ſouviens à merveille. Vous avez la bonté d'y aſſiſter preſque toujours ; & je vous vois ſourire, lorſque j'y ai l'avantage.

M. DORVILLE. En effet, cela t'arrive aſſez ſouvent.

FRANÇOIS. C'eſt que je ſuis plus fort qu'aucun de mes compagnons. Mes pauvres couſins ſur-tout, je ne les craindrois guère, quand ils ſe mettroient tous les deux contre moi.

M. DORVILLE. Ils ne ſont peut-être pas ſi âgés ?

FRANÇOIS. Oh, vous le ſavez bien. Je ſuis plus jeune d'un an que le cadet.

M. DORVILLE. C'eſt donc que tu es mieux nourri ?

FRANÇOIS. Je vous demande pardon, mon papa ; mais ils ſont mieux traités les jours ordinaires, que nous ne le ſommes les jours de fête.

M. DORVILLE. Je ne vois donc pas d'où cet excès de force pourroit te venir, à moins que ce ne ſoit du travail.

FRANÇOIS. Avec votre permiſſion, mon papa, cela n'eſt guère poſſible ; car le travail m'affoiblit quelquefois au point que je ne puis remuer mes membres.

M. DORVILLE.

M. DORVILLE. Mais mon fils, qui ſont ceux qui courent le mieux?

FRANÇOIS. Ce ſont les coureurs.

M. DORVILLE. Et d'où vient cela, je te prie?

FRANÇOIS. C'eſt qu'ils ſont accoutumés à courir.

M. DORVILLE. Cependant la courſe les fatigue quelquefois, comme le travail t'affoiblit.

FRANÇOIS. Sans doute.

M. DORVILLE. Oui, mais le lendemain en ſont-ils moins leſtes, & toi moins frais & moins gaillard?

FRANÇOIS. Il eſt vrai.

M. DORVILLE. Un mot encore. N'as-tu pas vu des gens qui aient des membres plus nerveux que les autres?

FRANÇOIS. Oh oui, notre forgeron, par exemple. Il n'y a qu'à voir ſes bras. Tous ſes muſcles expriment la vigueur.

M. DORVILLE. Et cette vigeur, comment peut-il l'avoir acquiſe?

FRANÇOIS. Que vous dirai-je? Cet homme eſt courbé toute la journée ſur ſon enclume. Il eſt exercé, dès ſa jeuneſſe, à manier un marteau que j'aurois de la peine à ſoulever des deux mains.

M. DORVILLE. Comment, tu le crois plus fort que moi?

FRANÇOIS. O mon papa, je ne voudrois pas vous voir aux priſes avec lui, quand je ſerois là pour vous ſecourir.

M. DORVILLE.

M. DORVILLE. Cela me perſuaderoit encore que le travail fortifie les hommes. Voilà un forgeron qui fait des exercices plus violens que moi, & il eſt auſſi plus robuſte. Tu fais des exercices plus violens que tes couſins, & tu es plus robuſte auſſi. Le travail eſt sûrement pour quelque choſe là dedans.

FRANÇOIS. En effet, je commence à le croire.

M. DORVILLE. Tu me diſois tout à l'heure que tes couſins étoient ſervis fort délicatement à leurs repas.

FRANÇOIS. Et c'eſt bien vrai auſſi.

M. DORVILLE. Il me ſemble cependant que leur eſtomac eſt ſouvent malade.

FRANÇOIS. Oui, preſque toujours.

M. DORVILLE. Et le tien, éprouve-t-il de ces incommodités ?

FRANÇOIS. Jamais, mon papa. Vous ſavez bien que je ſuis toujours de bon appétit.

M. DORVILLE. Oui, mais il y a des jours où tu ſembles manger encore avec un nouveau plaiſir. Je m'en apperçois ſur-tout, lorſque tu viens de remuer ton jardin.

FRANÇOIS. Ah vraiment, je fais une rude guerre à vos proviſions, quand j'ai bien travaillé.

M. DORVILLE. Comment donc ? le travail fortifie tes bras & ton eſtomac ; il aiguiſe ton appétit ; & je m'aviſerois de te l'interdire ? Oh non certes. Je veux que mon fils faſſe honneur à ma table ſans avoir d'indigeſtion comme ſes couſins. Je ne veux pas que

que

ſes camarades ſoient plus forts à la lutte ni à la courſe.

FRANÇOIS. Mais, mon papa, il y a bien des gens qui me diſent que puiſque vous êtes ſi riche, vous ne devriez pas nous faire travailler.

M. DORVILLE. Ces gens-là parlent comme des étourdis ; & tu ſerois un plus grand étourdi de le croire. Si tu reſtes tous les jours au lit juſques à neuf heures, pourrai-je avec tout mon argent te faire jouir du charme d'une ſi belle matinée ?

FRANÇOIS. Non certes.

M. DORVILLE. Pendant bien des années, tu auras à cueillir du fruit ſur les arbres que tu as plantés. Tu peux de tems en tems faire des cadeaux à tes ſœurs & à tes amis, des jolis ouvrages que tu as faits ſur le tour. Voilà ce qui te reſte de ton travail, & la ſource de bien des jouiſſances qui vont ſe renouveller mille fois. Mais avec tout mon argent puis-je faire qu'il te reſte quelque choſe d'auſſi doux de tes jeux lorſqu'ils ſont finis ?

FRANÇOIS. Hélas non, mon papa.

M. DORVILLE. Puis-je enfin avec toutes mes richeſſes, te rendre les membres robuſtes, & préſerver ton eſtomac des indigeſtions ?

FRANÇOIS. Oh encore moins.

M. DORVILLE. Regarde maintenant combien d'avantages tu dois au travail : avantages précieux, que tout l'or du monde n'auroit pu te procurer.

FRANÇOIS. J'en conviens.

M. DORVILLE. Et pourquoi donc ai-je de l'or, moi ?

moi ? Eſt-ce pour que mes enfans ſoient heureux ou malheureux ?

FRANÇOIS. Pour qu'ils ſoient heureux, ſans doute.

M. DORVILLE. Et quel eſt le plus heureux, celui qui paſſe une partie de la matinée à rêvaſſer dans ſon lit, ou celui qui ſe levant avec l'aurore, peut, lorſqu'il fait beau, aller ſe promener dans la campagne, & contempler les beautés raviſſantes de la nature ?

FRANÇOIS. C'eſt le dernier, ſans doute.

M. DORVILLE. Quel eſt encore le plus heureux, celui qui conſume ſa vie en de vains plaiſirs qu'il faut quelquefois attendre, qui ne l'amuſent pas toujours, & dont il ne lui reſte jamais rien ; ou celui qui s'occupe d'un travail agréable, dont il lui reſte mille douces jouiſſances pour le tems qui vient après ?

FRANÇOIS. C'eſt toujours celui-ci.

M. DORVILLE. Je ne te demande pas s'il vaut mieux avoir des bras robuſtes que des membres énervés, de belles couleurs qu'un teint pâle, une ſanté vigoureuſe que des foibleſſes continuelles, & un bon appétit que des indigeſtions.

FRANCOIS. Oh, il n'y a pas à balancer.

M. DORVILLE. Tu viens de convenir que c'eſt le travail qui nous donne tous ces avantages ?

FRANÇOIS. Il eſt vrai.

M. DORVILLE. Ne ſerois-je donc pas bien blâmable, ſi, m'embarraſſant des ſots propos de quelques étourdis, je négligeois de faire chérir le travail à mes enfans, ſous le vain prétexte que je ſuis riche ? Et avec

toutes

toutes mes richeſſes, ne le rendrois-je pas plus malheureux?

FRANÇOIS. Oh oui, je le vois bien. C'eſt moi qui étois un inſenſé de vouloir me dégoûter du travail. Allons, mon papa. Voici la matinée qui s'avance. Je brûle d'aller reprendre mes occupations ordinaires. J'eſpére avoir un joli bouquet à donner à chacune de mes ſœurs, & d'excellentes fraiſes à cueillir ſur mes couches pour votre deſſert.

M. DORVILLE. Allons, mon fils, je ſuis charmé de t'avoir trouvé ſi raiſonnable. Cela m'engage à te conſulter ſur une grande affaire qui t'intéreſſe. Nous en parlerons demain.

Le lendemain, François, un peu fier, & encore plus curieux de répondre à la conſultation que ſon père lui avoit demandée, s'empreſſa d'aller lui offrir le ſecours de ſes lumières.

Il y a long-tems, mon fils, lui dit M. Dorville, que je cherche à placer avantageuſement une certaine ſomme pour mes enfans.

FRANÇOIS. Vous avez bien de la bonté, mon papa.

M. DORVILLE. Ainſi, je ſuis bien aiſe de te conſulter ſur l'emploi le plus avantageux que j'en puiſſe faire.

FRANÇOIS. Mais mon papa, il n'eſt rien de plus ſimple. Vous n'avez qu'à la mettre dans le commerce.

M. DORVILLE. Elle y eſt déjà, mon ami. C'eſt du commerce, au contraire, que je ſonge à la retirer pour

pour vous l'assurer d'avantage. Dans notre état, on est exposé à faire bien des pertes. J'en éprouve tous les jours. S'il m'arrivoit quelque grand malheur, je voudrois avoir placé si solidement une certaine partie de ma fortune, qu'elle pût vous assurer une subsistance assez honnête pour toute votre vie.

FRANÇOIS. Il me semble que vous pourriez en acheter des maisons?

M. DORVILLE. Oui bien, si elles ne couroient pas le risque de brûler.

FRANÇOIS. En ce cas, achetez de terres. Elles ne brûlent pas au moins.

M. DORVILLE. Il est vrai, mais il faut veiller soi-même à leur culture, ou bien-tôt elles tombent en friche, & ne vous rendent plus leur revenu ordinaire, d'après lequel vous aviez établi votre dépense; ensorte que vous vous trouvez pauvre avec vos grandes possessions.

FRANÇOIS. Je ne sais donc plus, mon papa, quel conseil vous donner.

M. DORVILLE. Tiens, mon ami, je ne vois d'autre moyen pour mettre cette somme à l'abri de tous les hazards, que de la dépenser de manière que vous ne puissiez jamais en perdre l'intérêt.

FRANÇOIS. Comment donc, mon papa! la dépenser de peur de la perdre?

M. DORVILLE. Oui, vraiment. Par exemple, si je l'employois à vous donner des talens utiles, pour vous mettre en état de parer aux plus grands revers

de la fortune. Alors, en quelque lieu que vous fuſſiez portés par le ſort, vous ſeriez en état de vous procurer tout ce qui vous ſeroit néceſſaire. Tu commences à ſavoir bien calculer, & tenir les livres de commerce; tu ſais planter & greffer des arbres; tu travailles joliment ſur le tour; ton frère & tes ſœurs ont auſſi leurs talens particuliers: il m'en a couté beaucoup d'argent pour vous donner ces inſtructions; j'en ſacrifierai encore plus pour achever de vous y perfectioner. Enſuite, je vous tiendrai plus riches qu'avec un grand héritage: car on peut perdre ſes biens; mais les connoiſſances utiles reſtent toujours.

FRANÇOIS. Mais, mon papa, vous êtes bien à votre aiſe: vous avez une bonne manufacture. Il me ſemble qu'avec cela nous ne pouvons jamais manquer.

M. DORVILLE. Il y a des gens plus riches que nous, dont la fortune a été renverſée. Il eſt bon de ſe préparer de loin à tous les événemens. Je me ſouviens, à ce ſujet, d'une petite hiſtoire, que tu ne ſeras pas fâché de ſavoir.

FRANÇOIS. Oh, voyons, mon papa, je vous prie. Je ſuis prêt à vous entendre.

M. DORVILLE. Un jeune gentilhomme voulut épouſer une fort aimable demoiſelle. Il fut la demander en mariage à ſon père. Celui-ci lui dit: Je vous donnerai volontiers ma fille; mais avez-vous un bon métier pour être en état de la nourrir, elle & les enfans que vous aurez? Un métier, monſieur, lui répondit

répondit le gentilhomme ? Ignorez-vous que je poſſéde un grand château dans votre voiſinage avec des terres conſidérables ? Ce n'eſt rien que cela, lui repliqua le père de la demoiſelle. Votre château peut brûler ; vos terres peuvent être dévaſtées ; il peut encore vous arriver mille accidens ruineux que je ne prévois pas. En un mot, ſi vous voulez obtenir ma fille, il faut que vous appreniez quelque métier qui me tranquilliſe. C'eſt une condition abſolument eſſentielle que je mets à notre alliance. Le jeune gentilhomme voulut en vain combattre cette propoſition, il ne put en faire revenir le père de ſa maitreſſe. Quel parti prendre ? Il aimoit trop éperdument pour renoncer à ſon bonheur. Il courut ſe mettre en apprentiſſage chez un vanier, parce qu'il jugea ſon métier le plus facile ; & il n'obtint la jeune demoiſelle qu'après avoir fait ſous les yeux de ſon père une corbeille fort propre, & divers petits ouvrages d'oſier & de jonc.

Pendant les premières années de ſon mariage, il rioit intérieurement de la prévoyance de ſon beau-père, & de la condition bizarre qu'il lui avoit impoſée ; mais il ceſſa bientôt de s'en moquer.

La guerre ſe déclara. Les ennemis entrerent dans ſa province. Ils ravagerent ſes moiſſons, abattirent ſes forêts, démolirent ſon château, pillerent ſa caſſette & ſes meubles, & le contraignirent de prendre la fuite avec ſa famille. Notre riche gentilhomme ſe trouva tout-à-coup dans l'indigence. Il paſſa

quelques jours à déplorer triſtement ſon infortune, vivant avec peine du peu d'argent qu'il avoit ſauvé. Cette miſérable reſſource lui manqua bientôt. Il ſe ſouvint alors du métier qu'il avoit appris. Son courage ne tarda pas à renaître ; & il ſe livra au travail avec d'autant plus d'ardeur, qu'il s'étoit réfugié dans une ville, où ſon premier état n'étoit point connu. Sa femme, après avoir apprêté la ſubſiſtance commune, le ſoulageoit dans ſes travaux : ſes enfans alloient vendre ſes paniers & ſes corbeilles. De cette manière il parvint à ſoutenir fort honnêtement, lui & ſa famille, juſqu'au moment heureux où le retour de la paix le fit rentrer dans la poſſeſſion de ſes biens.

Cette hiſtoire fit une vive impreſſion ſur François. Il la raconta le même ſoir à ſon frère & à ſes ſœurs qui en furent également frappés. Elle leur fit faire une foule de réflections ſur les reſſources que l'on a beſoin de ſe ménager contre les coups inattendus de la fortune. Hélas ! ils ne prévoyoient pas qu'ils duſſent ſi-tôt s'en faire l'application à eux-mêmes. Quelque tems après le feu prit, dans la nuit, à l'un des magaſins de M. Dorville ; & tous les bâtimens de ſa manufacture furent conſumés avant qu'on pût avoir des ſecours pour arrêter les fureurs de l'incendie. Un autre ſe ſeroit laiſſé lâchement abattre par ce déſaſtre. Mais il ne fit au contraire que fortifier ſa conſtance & redoubler ſon activité. Tous ſes amis s'empreſſerent de le ſoutenir. Il profita heureuſement de ces moyens & de ſon induſtrie pour chercher à réparer

parer ſes pertes. Elles n'empêcherent point que ſes filles ne fuſſent bientôt recherchées par les hommes les plus riches & les plus ſenſés, parce qu'ils ſavoient qu'ils trouveroient en elles des femmes capables de conduire habilement leur maiſon. Pour ſes deux fils, ils mirent une ardeur ſi infatigable dans leurs travaux, qu'ils parvinrent en peu d'années à rétablir les affaires de leur famille, & à les porter même à un dégré de proſpérité où elles ne s'étoient jamais élevées, avant l'infortune qui ſembloit devoir les renverſer pour toujours.

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 27 Septembre.

O MA chere maman, quel danger mon ami Charles vient de courir! Eh quoi! il a tenu à ſi peu de choſe que je ne l'aie perdu! Je frémis encore d'y ſonger. Que ſerois-je devenu s'il avoit été auſſi brutal que ſon adverſaire, s'il en avoit reçu la mort, ou s'il la lui avoit donnée, & qu'il eût été obligé de fuir ſa patrie? Heureuſement tout s'eſt terminé à ſa gloire; & en ſe conſervant pour ſes parens & pour moi, il nous donne encore un nouveau ſujet de l'aimer & de l'eſtimer. Mais c'eſt trop long-tems tenir votre curioſité dans l'impatience. Liſez, liſez je vous prie, la lettre que M. Grandiſſon vient de recevoir de M.

Bartlet. Je paſſe la ſoirée à la tranſcrire pour vous l'envoyer. O ma chere maman, combien de fois le cœur m'a battu en vous faiſant cette copie ! Mais ce n'eſt plus de moi qu'il s'agit. Oubliez moi quelques inſtans pour ne vous occuper que de mon ami Charles.

M. Bartlet à M. Grandiſſon.

Le 26 Septembre.

MONSIEUR ET CHER AMI.

JE ne puis aſſez vous féliciter du bonheur de poſſéder un fils tel que le vôtre. Je fus hier témoin, ſans qu'il s'en doutât, d'une aventure qui lui fait infiniment d'honneur. Mais pourquoi m'étonner de ſa conduite, lorſque j'y vois l'effet des bons exemples & des ſages leçons qu'il a reçus de vous ?

Il ſe trouvoit hier dans notre ſociété, un jeune homme nommé Stanley, fils de Milord G***. Son caractère eſt d'une violence brutale. Quoiqu'il n'ait encore que dix-huit ans, l'ambition & l'envie dévorent ſon cœur. J'avois déjà obſervé qu'il étoit jaloux du titre que vient d'obtenir votre fils. Il ne tarda guère à le harceler par de malignes plaiſanteries, que Charles laiſſa paſſer en ſilence avec une retenue admirable. Ils étoient à jouer une partie de piquet. Stanley, plat fanfaron, qui voudroit ſe targuer d'un faux courage, crut pouvoir abuſer de la modération

de

de votre fils. Il prit enfin le parti de lui chercher querelle au jeu d'une manière ſi marquée, que Charles ne put s'empêcher de laiſſer paroître dans ſes regards combien il en étoit indigné. Je vais vous rapporter ici mot pour mot tout leur entretien.

CHARLES. Il me ſemble, Monſieur, que vous ne prenez pas beaucoup de plaiſir à notre partie. Ne vaudroit-il pas mieux l'interrompre ?

STANLEY, *(Jettant les cartes ſur la table)* Il eſt vrai. On ne peut guère trouver de plaiſir à jouer avec des perſonnes qui entendent ſi mal le jeu.

CHARLES. Il eſt poſſible que je ne l'entende pas à beaucoup près auſſi bien que vous. Je n'en ai pas une auſſi grande habitude.

STANLEY. Si vous n'en ſavez pas d'avantage ſur tout le reſte, je crains qu'il ne vous ſoit difficile de ſoutenir le titre que vous venez d'obtenir.

CHARLES. Je ne crois pas que la ſcience du jeu ſoit abſolument eſſentielle pour remplir cet objet. Mais parlons, s'il vous plaît, d'autres choſes. Vous avez là une fort belle tabatière.

STANLEY. Elle ne vous conviendroit peut-être pas mal, dans votre nouvelle dignité.

CHARLES. Elle me ſeroit inutile : je ne prends pas de tabac. Je crois qu'il vaut mieux ne pas s'y accoûtumer à mon âge.

STANLEY. C'eſt-à-dire que vous trouvez mauvais que j'en prenne.

CHARLES,

CHARLES. En aucune manière. Il ne m'appartient pas de trouver à redire à ce qui vous convient à vous & à vos parens.

STANLEY. Mes parens n'ont rien à voir dans ces choſes-là. Il ſuffit que cela me plaiſe.

CHARLES. A la bonne heure. Chacun a ſa manière de penſer.

STANLEY. Certes, voilà un enfant bien docile, qui ne voudroit pas prendre de tabac ſans en demander la permiſſion à ſes parens.

CHARLES. Il eſt vrai. Je ne fais rien ſans les conſulter.

STANLEY. J'aurois tort d'en être ſurpris. Vous n'êtes pas auſſi âgé que moi, pour ſavoir penſer & agir d'après vous-même. Il vous faut du tems pour vous former.

CHARLES. J'eſpére en effet valoir un peu mieux, lorſque je ſerai auſſi âgé que vous l'êtes.

STANLEY. Votre deſſein eſt-il de m'inſulter? Pourquoi me dire que vous vaudrez mieux que moi?

CHARLES. Mieux que vous, Monſieur? Je ſuis incapable d'une groſſièreté pareille. Il vous eſt aiſé de comprendre que je n'ai voulu dire autre choſe, ſinon que j'eſpérois, à votre âge, valoir un peu mieux que je ne vaux à préſent.

STANLEY. Vous n'êtes pas mal-adroit; ce me ſemble, a tourner à rebours vos paroles?

CHARLES. Non, Monſieur, je commence d'abord par

par bien penſer à ce que je veux dire ; & mes paroles n'ont point de rebours.

STANLEY. Il ſuffit. Voulez-vous bien venir faire un tour de promenade dans le jardin ?

CHARLES. Très-volontiers, Monſieur. Si cela vous eſt agréable, je ne vois rien qui m'en empêche.

Stanley auſſi-tôt enfonça fièrement ſon chapeau ſur ſa tête, en cherchant de l'œil & de la main ſi ſon épée étoit à ſon côté. Charles poſa la ſienne ſur un fauteuil, & ſuivit Stanley d'un pas ferme. J'attendis qu'il fût hors de la chambre pour me mettre doucement ſur leurs traces, ſachant aſſez, par ce que je venois d'entendre, combien Stanley eſt querelleur. Ils marchoient à quelque diſtance l'un de l'autre, & s'avançoient vers un petit boſquet, qui eſt à l'extrémité du jardin. Je pris un chemin plus court & plus détourné pour m'y rendre ; & m'étant caché à quelques pas derrière une charmille, je fus à portée d'entendre toute la ſuite de leur entretien, que je vais vous rapporter.

STANLEY. Où donc eſt votre épée ? Vous l'aviez tout-à-l'heure ?

CHARLES. Il eſt vrai, Monſieur ; mais je l'ai laiſſée à la maiſon.

STANLEY. Courez la chercher, s'il vous plaît.

CHARLES. Pourquoi donc, je vous prie ? Elle m'eſt inutile pour me promener.

STANLEY. Oui, mais vous en avez beſoin pour réparer l'offenſe que vous m'avez faite.

CHARLES.

CHARLES. Une offenſe, dites-vous ? Il ſeroit bien étrange pour moi de vous avoir offenſé à mon inſû.

STANLEY. Vous l'avez pourtant fait ; & je n'aurois pas tardé ſi long-tems à vous en demander raiſon, ſi nous avions été ſeuls dans la chambre.

CHARLES. Vous auriez pu me la demander là-haut tout auſſi-bien qu'ici. Je n'aurois pas craint les témoins pour vous répondre, comme je le fais, que je n'ai pu vous offenſer, parce qu'il eſt dans mes principes de n'offenſer perſonne.

STANLEY. A quoi ſervent toutes ces vaines paroles ? Allez cherchez votre épée, vous dis-je. Je veux avoir ſatisfaction ſous les armes, à moins que vous ne vous ſoumettiez à me demander pardon.

CHARLES. Vous demander pardon ! Monſieur, Si je vous avois offenſé, je l'aurois fait de moi-même, ſans en attendre la loi de perſonne. Mais comme je ne vous ai point offenſé, cette démarche eſt parfaitement inutile.

STANLEY. Mais pourquoi avez-vous quitté votre épée ? Vous deviez bien voir que j'avois la mienne.

CHARLES. Eh, que m'importe, Monſieur ? Je en connois point de raiſon qui m'oblige de régler mes actions ſur les vôtres.

STANLEY. C'eſt au moins, pour ne rien dire de plus, une fort grande imprudence de votre part.

CHARLES. En quoi donc, s'il vous plaît ? J'aurois gardé mon épée, ſi je vous avois pris pour un aſſaſſin ; & c'eſt

& c'eſt alors véritablement que je vous aurois fait un offenſe cruelle.

STANLEY. Vous me feriez perdre patience. Mon épée eſt encore dans le fourreau ; mais prenez-y garde, je vous en avertis.

CHARLES. Je ſuis tranquille, Monſieur. Je n'ai rien à craindre.

STANLEY. Vous n'avez rien à craindre ? Ne croyez pas que je ſouffre ſans reſſentiment, qu'étant d'une naiſſance inférieure à la mienne, & plus jeune que moi de quatre ans, vous emportiez un titre qui me convenoit, à tous égards, mieux qu'à vous.

CHARLES. Il me ſemble, Monſieur, que vous avez fait une longue marche pour en venir là. Je me doutois que c'étoit ce titre qui vous chagrinoit. Mais vous êtes bien bon de me l'envier, lorſque je ne vous envie pas l'avantage d'une plus haute naiſſance.

STANLEY. Comment donc ? Eſt-ce que vous trouveriez cet avantage ſi mépriſable ?

CHARLES. Non, ſans doute. Mais je penſe que ce ſeroit une folie à moi d'en être jaloux, & ſur-tout de vous le témoigner les armes à la main.

STANLEY. Et pourquoi, je vous prie ?

CHARLES. C'eſt que mon épée ne ſeroit pas plus capable de vous le ravir, que la vôtre ne le ſeroit de me dépouiller du titre dont le roi a bien voulu me revêtir. Après une reflexion auſſi ſimple, croyez-vous encore que ce ſoit ici l'occaſion de nous égorger ?

STANLEY.

STANLEY. Mais on ne ſe tue pas toujours pour éprouver ſon épée.

CHARLES. En ce cas, nous pouvons nous meſurer auſſi-bien avec notre fleuret ; & je vous donne rendez-vous à la premiere ſalle d'armes pour vuider, à toute outrance, cette grande querelle.

STANLEY. Vous moquez vous de moi ?

CHARLES. A Dieu ne plaiſe. Mais je craindrois, je l'avoue, que l'on ne ſe moquât de notre combat, & que l'on ne dit que nous ſommes deux jeunes poltrons, qui nous ſommes fait l'un à l'autre une égratignure, pour faire parade d'un courage que nous n'avions pas. Voulez-vous m'en croire, & accepter une ſatisfaction qui nous convienne également à tous les deux ?

STANLEY. Voyons, quelle eſt-elle ?

CHARLES. C'eſt que je ſuis prêt à vous aſſurer que dans tout ce qui vous élevera véritablement audeſſus de moi, je ne rougirai point de vous regarder comme mon ſupérieur, & que je vous crois dans les mêmes ſentimens à mon égard.

STANLEY, *(Remettant ſon épée dans le fourreau)* Eh bien, c'eſt donc à moi de vous rendre le premier ce juſte hommage. Oui, c'en eſt fait, aimable Grandiſſon, je me rends. Vous me faites trop bien ſentir l'indignité de ma conduite. Oh, ſi vous pouviez me la pardonner auſſi ſincérement que je me la reproche !

CHARLES.

CHARLES. Il ſuffit, Monſieur. Je n'en ai plus aucun reſſentiment.

STANLEY. Que cette ſcéne, je vous en conjure, reſte à jamais enſevelie dans le plus profond ſecret. C'eſt bien aſſez d'en porter le regret dans mon cœur, ſans en trouver le reproche dans les yeux des autres.

CHARLES. Soyez tranquille, Stanley. Voici ma main que je vous en donne pour gage.

STANLEY. Je la reçois avec confiance. Je n'oſe encore vous demander votre amitié ; mais laiſſez-moi l'eſperance de l'obtenir, pour m'aider à m'en rendre digne.

Après s'être embraſſés, les deux jeunes gens revinrent enſemble dans la maiſon. Perſonne ne fait rien de cette aventure. Elle fait autant d'honneur à votre fils qu'elle feroit de honte à ſon adverſaire, s'il ne l'eût un peu réparée par ſon retour. Dans cette circonſtance délicate, Charles a montré du courage ſans emportement, & de la modération ſans foibleſſe. Quoique plus jeune & ſans armes, il n'en a pas moins ſu impoſer à ſon ennemi par la ſeule vigueur de ſes réponſes. En un mot, je ne ſais ce que je dois le plus eſtimer en lui, de ſa prudence ou de ſon intrépidité.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 28 Septembre.

MON ami Charles eſt enfin de retour, ma chere maman. Quelle a été notre joie de le revoir! Le moment de ſon approche fut le ſignal d'une fête. Les jeunes garçons du vilage, ſans en rien dire à M. Grandiſſon, avoient élevé un arc de triomphe en verdure, à la première barrière de l'avenue. De jeunes filles, vêtues de blanc, l'attendoient avec des corbeilles pleines de fleurs qu'elles répandirent ſur ſon paſſage. Ce fut par mille cris de Vive Charles Grandiſſon! que nous apprîmes de loin ſon arrivée. Nous courûmes auſſi-tôt à ſa rencontre, en laiſſant marcher ſa maman devant nous. Il s'élança de la voiture dans les bras de ſes parens. Mde. Grandiſſon le preſſoit contre ſon cœur, & le baignoit de larmes de tendreſſe. M. Grandiſſon, en l'embraſſant, tâchoit en vain de retenir les ſiennes. Pour Emilie, elle ne pouvoit ſe détacher de ſon cou. Edouard avoit auſſi l'air très joyeux. Quoiqu'il ſoit l'ainé, il ſembloit ne regarder ſon frère qu'avec une ſorte de reſpect. Et moi, maman, je ne pourrai jamais vous dire tout ce que j'ai ſenti. Je pleurois, je ſoupirois, comme ſi j'avois eu du chagrin; & cependant mon cœur étoit rempli de la joie la plus vive. Oh, quand mon tour eſt venu de l'embraſſer, comme je l'ai ſerré étroitement

ment dans mes bras ! Je penſois en même-tems à vous. Ah, me diſois-je à moi-même, ſi je pouvois, en cet inſtant, porter mon ami juſques ſous les yeux de maman ! Les domeſtiques alloient & venoient autour de lui, en pouſſant des cris de joie. Ils auroient donné tout au monde pour pouvoir le prendre dans leurs ſein & le baiſer à leur aiſe. Jamais perſonne n'a été aimé comme lui ; & jamais auſſi perſonne n'a été plus digne de l'être.

Tous les payſans vinrent danſer hier au ſoir ſous les fenêtres du château ; & il y a eu cette nuit une illumination générale dans le village.

Charles a reçu ce matin les compliments de toute la nobleſſe des environs. Quel honneur à ſon âge ! Mais cela ne le rend point orgueilleux : au contraire, il eſt plus modeſte qu'auparavant. N'eſt-ce pas la meilleure preuve qu'il eſt bien digne de ſon bonheur ?

Au moment où nous allions nous mettre à table, nous avons vu arriver le vieux jardinier Matthews. C'eſt le père nourriſſier de Mde. Grandiſſon. Il vit, à trois milles d'ici, d'une penſion que M. Grandiſſon lui paie pour l'aider, à paſſer une vielleſſe heureuſe. Il venoit lentement ſur ſes béquilles, pour faire ſon compliment. Du plus loin que Charles l'a vu dans l'avenue, il a couru au devant de ſes pas. Il l'a pris par la main & l'a conduit à ſa mère. Il a voulu qu'il s'aſsît à table auprès de lui. Vous voyez, maman, que les honneurs n'ont point changé mon ami. Un jeune comte, faire aſſeoir un vieux jardinier à ſon

côté, & prendre ſoin de le ſervir! Ce n'eſt pas que cela ne me paroiſſe tout ſimple. Mais Edouard s'en étonnoit, ſans faire pourtant mine de le blâmer. Je ne ſais, a-t-il dit à ſon frère, après le dîner; mais il me ſemble que la viſite de Matthews t'a fait plus de plaiſir que toutes les autres. Il eſt vrai, lui a répondu Charles. Les paroles de ce brave homme ne ſont pas de vains complimens: elles partent du fond de ſon cœur. A ſon âge, il n'auroit pas fait plus de trois milles à pied ſur ſes béquilles, pour me féliciter, s'il n'eût été ſincérement touché de mon bonheur. Et puis, ne dois-je pas bien l'aimer, lui qui a nourri ma chere maman? Ah! je ſuis bien sûr qu'il l'aime comme ſa propre fille. Charles avoit bien raiſon, maman. Pendant tout le repas, j'avois eu le regards attachés ſur ce bon vieillard; & quoiqu'il fût en pointe de gaîté, je voyois ſouvent de groſſes larmes ſuſpendues à ſa paupière, lorſqu'il regardoit Mde. Grandiſſon. Le brave Matthews vouloit s'en retourner de bonne heure, afin d'arriver chez lui avant la nuit, mais Charles, pour le garder plus longtems, a obtenu, ſans peine, de M. Grandiſſon, qu'on le ramèneroit ce ſoir dans la voiture.

Vous imaginez bien, ma chere maman, que je n'ai pu être témoin de toutes les ſcênes que je viens de vous décrire, ſans me peindre auſſi l'heureux jour où je retournerai auprès de vous. Hélas! je n'aurai point à vous apporter l'hommage d'un nouveau titre dont je ſois décoré; mais au moins j'aurai fait tout

ce

ce qui eſt en mon pouvoir pour vous offrir un cœur moins indigne de votre tendreſſe. Il n'y aura point d'illumination pour célébrer mon retour; mais je verrai vos yeux & ceux de ma petite ſœur, briller, à travers de douces larmes, de tous les rayons de la joie. Je ne recevrai point de complimens flateurs ſur l'avancement de ma fortune; mais je recevrai de votre bouche des paroles d'amour, je recevrai vos baiſers & vos careſſes. Je n'envie point à mon ami les faveurs qu'il reçoit de la bonté céleſte: je ſens qu'il les mérite mieux que moi. Mais lorſque je le vois dans les bras de ſa mère, je me demande pourquoi je ne ſuis pas auſſi dans les bras de ma chere maman. Je n'ai plus que vous à aimer ſur la terre, & j'en ſuis éloigné. Vous êtes toute ma richeſſe, & je ne vous poſſede pas. O maman, ma chere maman, il faut que je m'arrête. Je ne veux point me livrer à ces cruelles penſées. J'aurois peut-être la force de les ſupporter pour moi ſeul, mais non pas pour vous. Ce n'eſt pas ma douleur que je crains, c'eſt la vôtre. Je ne tremblerois pas tant d'être triſte, ſi je n'avois peur de vous affliger.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 6 Octobre.

LA fortune de mon ami Charles, ma chere maman, a fait une impreſſion ſi vive ſur Edouard, qu'il ſemble, depuis quelques jours, n'être plus le même. L'étude ne lui fait plus tant de peur ; il n'eſt plus ſi ſauvage dans ſes manières ; & il cherche avec une ardeur incroyable à ſe faire aimer de ſes parens, & à ſe concilier l'eſtime des gens de la maiſon, & des amis de ſon père. Si ces bonnes diſpoſitions ſe ſoutiennent, comme je ne doute pas, il ne peut manquer de devenir bientôt un jeune homme accompli. Je vais vous rapporter un entretien qui m'a donné bien de la joie. M. Grandiſſon étoit avec ſes deux fils dans ſa bibliothéque ; & moi j'étois dans un petit cabinet voiſin, d'où je pouvois tout entendre. Ne croyez pas, ma cher maman, que je m'y fuſſe mis en cachette pour écouter leur converſation. Oh non, je vous aſſure. Vous m'avez trop bien appris combien il eſt indigne d'être à l'affût des ſecrets des autres ; & je n'oublierai jamais cette leçon. Ils ſavoient fort bien que j'étois ſi près d'eux ; & je faiſois de tems en tems un peu de bruit pour me faire remarquer. M. Grandiſſon, après avoir fait ſentir à Charles toute la grandeur des bontés du roi, & de quelle importance il étoit pour lui de les juſtifier aux yeux de la nation, ſe tourna vers Edouard, & lui dit : Et toi, mon fils,

ſonge

ſonge à profiter de cet heureux évenément. Tu te deſtines au ſervice militaire : ſois perſuadé que tu n'as pas d'avancement plus sûr à attendre que par la voie de la vertu. La manière de vivre de quelques officiers a pu te faire croire que dans cet état, on n'avoit pas de régles à ſe preſcrire pour ſa conduite. Préſerve-toi, mon fils, d'une erreur ſi funeſte. Le ſervice militaire eſt un ſervice d'honneur ; & l'on ne peut y bien remplir ſes devoirs, ſans être doué de qualités nobles & généreuſes. Ce n'eſt point par des airs dédaigneux, & par des manières turbulentes, qu'un officier doit chercher à ſe faire diſtinguer : il doit au contraire ſe montrer modeſte, humain & ſenſible. Il doit penſer toujours que ſon ſang ne lui appartient plus ; mais qu'il appartient uniquement à ſa patrie, qui en a reçu l'hommage. C'eſt une mère tendre qu'il lui faut reſpecter & chérir. Mais comment ſaura-t-il lui rendre ces devoirs ſacrés, s'il les a méconnus envers les auteurs de ſa vie ?

EDOUARD, *(Se précipitant aux genoux de ſon père.)* O mon papa, je ſens combien je mérite vos reproches ! Ah ! je vous en conjure, daignez me pardonner mes fautes paſſées. L'exemple de mon frère a touché mon cœur. Je vois que c'eſt à ſa bonne conduite qu'il eſt redevable des diſtinctions flateuſes qu'il a reçues. Quoique plus âgé que lui, je ne rougis point d'avouer ſa ſupériorité ſur moi. Je m'efforcerai du moins de marcher ſur ſes traces. Vous & ma chere maman, vous nous aimez tous les deux :

je

je ſens néanmoins qu'il mérite d'être l'objet de vos préférences. Mais à l'avenir, je veux, comme lui, me diſtinguer par mes ſentimens & par ma conduite. Vous en viendrez alors à aimer Edouard autant que Charles. Oui, mon papa, croyez-en l'aſſurance que je vous donne. Laiſſez-moi rentrer dans vos bonnes graces ; & vous ne recevrez de moi que des ſujets de ſatisfaction.

M. GRANDISSON. Releve-toi, mon fils. Ce jour eſt bien heureux pour mon cœur. Rien ne peut donner plus de joie à un père, que cette douce promeſſe d'un fils qu'il aime tendrement. Embraſſez-vous, mes bien-aimés & venez tous les deux, que je vous preſſe contre mon ſein : vous ferez le bonheur de ma vie.

EDOUARD. O mon papa, comment ſerois-je inſenſible à tant de bonté ! Quoi, vous voulez bien me pardonner toutes les peines que je vous ai cauſées ?

M. GRANDISSON. Oui, mon cher fils, & c'eſt du fond de mon cœur. Je me repoſe ſur ta parole ; elle ne peut me tromper. Pour te donner la preuve la plus sûre de ma confiance, je vais te faire un cadeau, que je ne t'aurois jamais fait, ſi je n'euſſe compté ſur ta réſolution. Voici le brevet d'une lieutenance dans le régiment du Major Arthur, à qui ton frère a ſauvé la vie. Je ne puis te le préſenter dans un moment plus favorable. Tu dois ce premier grade à la vertu de ton frère ; mais ſonge que c'eſt à toi de mériter un plus grand avancement par tes propres vertus.

EDOUARD.

EDOUARD. O quelle joie, mon papa! Je pourrai donc, à mon tour, vous prouver que je ne ſuis peut-être pas indigne d'être votre fils. Donnez-moi votre bénédiction pour achever ma grace. Je vais me jetter aux pieds de maman. J'implorerai auſſi ſon pardon, & je commencerai une vie nouvelle, qui vous fera oublier tous les ſujets de plainte que vous avez reçus de moi.

M. Grandiſſon, ému juſqu'aux larmes, donna ſa bénédiction à ſon fils, qui courut auſſi-tôt chercher celle de ſa maman. Charles ſeul reſta ſeul avec ſon père. Leur entretien roula d'abord ſur l'audience que mon ami avoit eue de ſa majeſté, puis ſur ſon ſéjour chez M. le Comte. Charles répondit à tout avec ſa ſageſſe ordinaire. M. Grandiſſon ne pouvoit ſe laſſer de l'entendre. Mais voyant qu'il étoit une circonſtance dont ſon fils évitoit de l'inſtruire: Tu ne me parles point, lui dit-il, de la querelle que tu as eue avec le jeune Stanley.

CHARLES. (*Avec ſurpriſe*) Quoi, vous la ſavez, mon papa?

M. GRANDISSON. Eſt-ce que tu voulois m'en faire un myſtére?

CHARLES. Oui, je l'avoue. Cette affaire n'eſt pas à la gloire de Stanley. Il m'avoit fait promettre de la tenir ſecrete; & j'ai fait moi-même tout ce qui étoit en mon pouvoir pour l'oublier.

M. GRANDISSON. Si cela eſt ainſi, je ne puis te ſavoir mauvais gré de ta réſerve.

CHARLES.

CHARLES. Mais, mon cher papa, ne pourois-je ſavoir comment cette aventure vous eſt parvenue ?

M. GRANDISSON. M. Bartlet, à ton inſû, en avoit été témoin. Je ſais juſqu'au moindre détail de ce qui s'eſt paſſé entre Stanley & toi. C'eſt lui qui t'a cherché querelle ; & tu lui as répondu avec la force & la prudence que j'aurois deſiré mettre moi-même dans une pareille affaire.

CHARLES. O mon papa, que je ſuis heureux de vous voir approuver ma conduite !

M. GRANDISSON. Mais avois-tu penſé, lorſque tu deſcendis avec lui dans le jardin, que ſon deſſein étoit de te voir ſous les armes ?

CHARLES. Oui, vraiment, mon papa. Il me regardoit avec un air de menace & de fureur ; & je lui avois vu porter la main ſur la garde de ſon épée.

M. GRANDISSON. Pourquoi donc avois-tu quitté la tienne avant de le ſuivre ?

CHARLES. Je voulois lui montrer que je ne m'effrayois pas de ſes rodomontades, & que je me ſentois aſſez de fermeté pour lui en impoſer.

M. GRANDISSON. Mais enfin, dans la fureur dont il étoit tranſporté, ne pouvoit-il pas fondre ſur toi, quoique tu fuſſes ſans armes ?

CHARLES. Ce n'étoit pas à moi de craindre cette lâcheté d'un gentilhomme.

M. GRANDISSON. Et s'il eût attendu une autre occaſion où tu aurois eu ton épée ?

CHARLES.

CHARLES. Alors, comme ma vie auroit été en danger, j'aurois uſé du droit de la défendre. Je me ſerois tenu en garde, & j'aurois ſoutenu ſes attaques avec tout le ſang froid dont j'étois capable. J'eſpére que ma modération m'auroit donné un grand avantage ſur ſon emportement, & que dans cet état, j'aurois trouvé le moyen non-ſeulement de me garantir de ſes atteintes, mais encore de le déſarmer, & de lui donner la vie.

M. GRANDISSON. Embraſſe-moi, mon fils. Que je me félicite de te voir ces nobles ſentimens! Les tranſports d'une colére brutale, nous rabaiſſent au deſſous des bêtes féroces; mais c'eſt preſque s'élever au deſſus de l'humanité, que de garder toujours l'empire de ſon âme, & de ne lui permettre que des mouvemens généreux. Sois bien perſuadé que la plûpart de ceux qui vont ainſi cherchant des querelles, pour faire parade d'un vain courage, n'ont aucune véritable qualité qui puiſſe les diſtinguer au yeux des hommes, & que c'eſt le plus ſouvent s'avilir que de deſcendre juſqu'à eux pour réprimer leurs vaines bravades.

CHARLES. Mais, mon papa, il eſt bien fâcheux d'avoir à les ſouffrir.

M. GRANDISSON. Il ne dépend que de toi de les éviter, par le choix des bonnes compagnies que tu fréquenteras. Te ſouviens-tu d'avoir jamais entendu dans ma maiſon quelque propos dont perſonne ait eu ſujet de s'offenſer? Crois que les honnêtes gens ne reçoivent

reçoivent chez eux que des perſonnes sûres, avec qui leurs amis puiſſent s'entretenir avec confiance & sûreté. Cependant ſi tu avois le malheur de te trouver dans le monde en préſence de quelques uns de ces méchans eſprits, qui croyent ne pouvoir briller qu'en offenſant les autres, conduis-toi à leur égard, avec la plus grande réſerve. Les plaiſans de profeſſion ne prennent jamais pour objet de leurs ſarcaſmes, que des perſonnes qu'ils jugent auſſi mépriſables qu'eux-mêmes. Ainſi donc, ſi tu ſais t'élever à leurs yeux par un maintien décent & des diſcours raiſonnables, ne crains point qu'ils t'adreſſent leurs traits. C'eſt toi-même qui leur feras connoître la crainte. Evite, autant que tu le pourras, d'entrer avec eux en aucune diſcuſſion. On peut combattre les idées d'un homme de ſens, lorſqu'elles ne s'accordent pas pour cette fois avec les nôtres; mais chercher à faire revenir un ſot de ſes erreurs, c'eſt une entrepriſe auſſi vaine que ridicule: on ne fait qu'importuner ceux qui nous écoutent, en leur donnant à ſupporter la déraiſon & l'opiniatreté de ſon adverſaire. Ne dis jamais rien dont tu n'ayes bien peſé le ſens & le valeur. Un mot échappé de nos lévres ne ſe rappelle plus; & l'on ſe repent d'une indiſcretion ſans pouvoir la réparer. Evite ſur-tout de prendre un ton railleur & cauſtique. D'une plaiſanterie innocente naît ſouvent une querelle ſérieuſe. Il faut beaucoup d'eſprit & d'uſage du monde pour ſavoir badiner

avec

avec une juſte meſure. Celui qui plaiſante toujours, peut amuſer quelque fois ; mais il réuſſit rarement ſe faire aimer. Ne cherche jamais à faire briller ton eſprit & tes connoiſſances aux dépens des autres. Sans flatter baſſement leur amour propre, garde-toi bien de l'humilier. Sur-tout, que tes expreſſions ſoient toujours pures & décentes devant les femmes. Voilà, mon fils, les plus sûrs moyens d'éviter toute ſorte de déſagrémens dans le monde, & de t'y faire eſtimer & chérir.

CHARLES. O mon papa, que je vous remercie de ces ſages inſtructions !

M. GRANDISSON. Je te les donne avec d'autant plus de plaiſir que tu as toujours ſu profiter de celles que tu as reçues. Conſerve dans tous les tems, mon cher fils, cette nobles modération que tu as fait paroître dans ta conduite envers Stanley. Reſpecte tes ſemblables autant que toi-même. Songe que tu ne peux hazarder tes jours ni ceux d'un autre, ſans offenſer l'Etre tout-puiſſant, qui ne nous a donné la vie que pour la conſacrer à ſon ſervice.

CHARLES. O mon papa, je le jure entre vos mains, mon épée ne ſortira jamais du fourreau que dans la plus grande néceſſité, ſoit pour me defendre moi-même, ſoit pour ſecourir mon ſemblable.

M. GRANDISSON. Oui, mon cher fils, c'eſt alors que l'on peut montrer toute l'étendue de ſon courage. Voila les ſeules occaſions où nous ſoyons libres de met-

tre notre vie en danger, puiſque nous ne la hazardons uniquement que pour nous ſauver nous, ou l'un de nos frères, d'un plus grand malheur.

O ma chere maman, quelles bonnes leçons ! & que je ſuis heureux de les avoir entendues ! J'eſpére qu'elles ne me ſeront pas moins utiles qu'à mon ami.

Cette lettre eſt devenue bien longue ; mais je ne crains point qu'elle vous ait ennuyé. Elle renferme les inſtructions les plus ſages ſur un point auſſi délicat que celui du véritable honneur. Vous ne ſerez ſûrement pas fâchée que votre fils vous ait fait part des principes qu'il vient de recueillir, pour les ſuivre toute ſa vie. Oui, ma chere maman, je mettrai tous mes ſoins à ne m'en écarter jamais ; & je vois d'ici que vous me ſavez bon gré de cette réſolution.

Nous devons partir pour Londres vers la fin de la ſemaine. Mais je ne quitterai point ces lieux, où je me ſuis tant occupé de votre doux ſouvenir, ſans vous offrir encore un nouvel hommage de mon reſpect & de ma tendreſſe. Quoique ce ne ſoit me rapprocher que bien peu de vous, je recevrai un jour plutôt de vos nouvelles ; vous recevrez un jour plutôt des miennes. C'eſt toujours quelque choſe, lorſque l'on s'aime bien.

Adieu, ma chere maman, embraſſez pour moi, je vous prie, ma petite ſœur, & dites-lui ſans ceſſe avec quelle tendreſſe je la chéris, afin de penſer toujours à mon amour pour vous-même.

Guillaume.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 12 Octobre.

PUISQUE vous avez été contente, ma chere maman, de la petite piéce que je vous envoyai derniérement ſur les avantages du travail, en voici une ſur un ſujet qui n'eſt pas moins inſtructif, & dont je déſire bien que vous ſoyez auſſi ſatisfaite. Nous parlions l'autre jour des dangers auxquels on eſt expoſé, malgré les meilleures diſpoſitions, par la ſeule foibleſſe de caractère. M. Grandiſſon nous dit qu'il venoit de paroître à Londres un petit livre où ces malheurs étoient préſentés dans l'hiſtoire d'un enfant de notre âge. Je lui demandai la permiſſion de le lire; & voici comment j'ai arrangé ce conte, pour vous l'offrir.

Les Suites dangereuſes de la foibleſſe de Caractère.

WILLIAM SEDLEY ſe promenoit un jour dans l'avenue du château de ſon père. Il vit venir de loin un petit garçon tout en guenilles, & dont le viſage étoit couvert de ſuie. Que viens-tu faire ici, lui demanda-t-il, lorſqu'ils furent à portée de s'entendre? Hélas, mon cher Monſieur, lui répondit le petit malheureux, en s'approchant d'un air craintif, je viens voir s'il y a quelque cheminée à ramonner au château

Je voudrois bien qu'il y en eût, car l'ouvrage ne va guère ; & mon maître eſt de ſi mauvaiſe humeur qu'il n'y a pas moyen d'y tenir.

——Et comment t'appelles-tu ?

Tom Climbwell, à vous ſervir, ſi j'en ſuis capable.

——Viens-tu de loin ?

——Non, Monſieur, je ne viens que de ce village que vous voyez là-bas, un peu après la colline. C'eſt-là que demeure mon maître. Oh, ſi vous ſaviez combien il eſt méchant !

——Il eſt méchant, dis-tu ?

——Vous ne pourriez jamais le croire. Tenez, encore hier il me roua de coups.

——Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

——Je vais vous le dire. Il y a un de mes camarades qui vient d'entrer chez lui en apprentiſſage. Le pauvre petit n'a encore que ſept ans ; & le maître voudroit qu'il sût ramonner comme un habile homme. Hier, on le mit en beſogne pour l'eſſayer. Parce qu'il ne ſavoit par bien grimper encore & parce qu'il pleuroit au lieu de chanter, lorſqu'il fut ſur le haut de la cheminée, le maître le battit rudement, en diſant qu'il ne ſeroit jamais qu'un vaurien ; & comme je voulois demander ſa grace, il me battit à mon tour, juſques à me rompre les côtes.

——D'ou vient que tu ne le quittes pas pour retourner chez ton père ?

——C'eſt que mon père eſt mort, & ma mère auſſi. Il n'y a perſonne dans le monde qui prenne ſoin de moi,

moi, ſi ce n'eſt ma pauvre maîtreſſe. Oh, voilà ce qui s'appelle une bonne femme. Il n'y en a pas de meilleure ſur la terre. Elle me donneroit plus ſouvent à manger, ſi elle le pouvoit ; mais elle ne l'oſe pas. Son mari eſt ſi dur, qu'il la battroit ſans miſéricorde. Il nous fait travailler rudement, & nous laiſſe mourir de faim par-deſſus le marché.

——Mais ton maître eſt obligé de te nourrir comme il faut. Pourquoi ne le fait-il pas ? Si j'étoit à ta place, j'irois me plaindre.

——Ah, mon cher monſieur, ou voit bien que vous n'entendez rien à ces choſes-là. A qui voulez-vous que j'aille me plaindre ? Le maître ne feroit que me traiter plus durement, s'il le ſavoit. Ah, je ſuis bien malheureux !

Comme il diſoit ces derniers mots, ils entendirent tout-à-coup un caroſſe qui venoit de leur côté. William n'eut beſoin que de jetter un coup-d'œil dans la voiture, pour y reconnoître M. Greaves ſon grand père. Il pouſſa un cri de joie : le cocher arrêta ſes chevaux ; un domeſtique deſcendit pour ouvrir la portière ; & William, ſans prendre congé du petit ramonneur, ſe précipita dans les bras de ſon grand-papa, qui alla deſcendre avec lui dans la cour du château.

M. Greaves étoit un de ces beaux vieillards, dont les traits, animés encore par la bienveillance & la gaîté, ſavent faire oublier leur âge, même aux yeux dédaigneux de la jeuneſſe. Quoiqu'il eût déjà paſſé

quatre-vingt ans, on le voyoit s'intéreſſer aux amuſemens enfantins de ſes petits-fils ; & tandis que ſa ſageſſe leur impoſoit le reſpect, ſa douceur, ſon enjouement & ſa complaiſance lui concilioient leurs plus tendres affections.

Son arivée étoit une fête pour ſa petite famille. C'étoit à qui lui feroit le plus d'amitiés. William lui prenoit les mains dans les ſiennes. Fanny appuyoit la tête ſur ſon épaule, & le petit Robert, après avoir danſé autour de lui, étoît venu s'aſſeoir ſur ſes genoux, & lui paſſoit ſes petites mains careſſantes ſur les joues.

On ſe mit bientôt à table ; & le repas fut égayé par les ſantés joyeuſes qu'on portoit au brave vieillard, & par les chanſons du bon vieux tems, qu'il chantoit encore d'une voix tremblotante.

Après le dîner, il alla faire ſa méridienne dans un large fauteuil qu'on avoit mis exprès dans un coin de la chambre. Puis, lorſqu'il eût repoſé une demi-heure, il ſe réveilla, frotta ſes yeux, ſecoua ſes habits, rajuſta ſa péruque, enfonça ſon chapeau, & demanda à William s'il étoit diſpoſé à faire avec lui un petit tour de promenade.

William ne demandoit pas mieux. M. Greaves prit ſon bâton d'une main, & s'appuyant de l'autre ſur l'épaule de ſon jeune compagnon, ils ſe mirent en marche vers les champs.

Après avoir parlé de pluſieurs choſes intéreſſantes pour ſon petit-fils, M. Greaves lui demanda ce qu'il avoit

avoit eu à démêler avec le petit ramonneur, qu'il avoit vu lui parler ſi vivement le matin, lorſqu'il paſſoit dans l'avenue. William rapporta toute la ſuite de leur converſation. M. Greaves en fut attendri. Hélas, dit-il, qu'il y a de gens à plaindre dans le monde! En voilà un qui commence de bonne heure à ſouffrir. Je ſuis bien aiſe que tu aies quelquefois occaſion de recevoir les plaintes de malheureux, pour t'accoûtumer à ouvrir ton cœur à leur misère. J'eſpère que tu n'auras pas laiſſé celui-ci ſans ſoulager ſes beſoins.

Malgré ſa diſſipation & ſon étourderie, William avoit un cœur naturellement généreux & ſenſible.

Le pauvre enfant! s'écria-t-il. Votre arrivée & le plaiſir de vous voir me l'ont fait bruſquement quitter. Patience! Je ſaurai où il demeure, & je tâcherai de le dédommager de ce que mon oubli lui a fait perdre.... Mais faiſons une choſe, mon grand-papa. Nous voici à la vue de ſon village. Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire pour y arriver. Venez, venez, je vous en prie, avec moi. Non, mon ami, lui répondit M. Greaves. Ce n'eſt pas tout que de deſcendre cette côte, il faudroit la remonter; & la pente en eſt trop rude pour que je puiſſe le faire ſans fatigue. Va tout ſeul. En attendant, je me repoſerai ſous cet arbre, & je jouirai de la perſpective du beau payſage qui s'étend autour de cette colline.

William

William partit auſſitôt avec une légéreté qui promettoit un prompt retour. Au pied du côteau il rencontra un Juif chargé d'une petite boutique de ciſeaux, d'aiguilles, de boîtes, de chaînes de montres, d'étuis, & de toute eſpéce de joujoux. Celui-ci s'empreſſa d'offrir ſes marchandiſes à William, qui lui répondit qu'il n'en vouloit point acheter. Cependant, comme le colporteur lui dit que la vue ne lui en coûteroit-rien, il conſentit à les parcourir d'un coup-d'œil. A force de promener ſes regards ſur ces divers objets, il fut tenté de demander le prix d'un bilboquet garni en ivoire, qu'on lui dit un ſhelling. En voulant le prendre, ſa main ſe porta ſur une lorgnette qui étoit tout à côté. Une lorgnette, vraiment! C'étoit un bijou dont il avoit eu toujours envie. Comme elle étoit du même prix, il balança quelques minutes avant de pouvoir ſe décider ſur la préférence. Tantôt il jouoit avec le bilboquet, tantôt il regardoit dans la lorgnette. Il les prenoit & les poſoit tour-à-tour, juſqu'à ce que le marchand, qui s'apperçut que l'un & l'autre de ces joujoux captivoient également ſa fantaſie, fit ſi bien par ſes belles paroles qu'il lui perſuada de les acheter tous les deux.

Il s'en alloit joyeux avec ſa double emplette. Il vit bientôt venir à lui un jeune garçon, tenant dans ſa main un nid de merles, dans lequel il y avoit quatre petits qui commençoient à prendre leurs plumes. William les trouva ſi jolis, qu'il demanda au jeune garçon

garoçon s'ils etoient à vendre. Non vraiment, mon cher Monſieur, lui répondit celui-ci ; cependant s'ils vous font plaiſir, je vous les donnerai pour un ſhelling. Je crains que ce ne ſoit trop cher pour mes finances, répartit William ; mais attends un peu, je vais voir. Il tira ſa bourſe, & il vit qu'il n'avoit plus que neuf à dix ſols, avec un demi-guinée qu'on lui avoit donnée pour emporter à l'école, & que pour cette raiſon il ne ne vouloit pas changer. Tiens, dit-il au jeune garçon, en lui offrant ſa petite monnoye, voilà tout ce que je puis te donner pour tes oiſeaux. Vois ſi tu veux me les céder à ce prix. Ce n'eſt pas trop payé, répondit l'autre ; mais puiſque vous le voulez, à la bonne heure. Le marché ſe trouva ainſi conclu ; & la petite famille emplumée fut remiſe entre les mains de William.

Il reprit alors ſa marche, & parvint au village où demeuroit Tony. On lui indiqua de loin ſa maiſon. Il le vit bientôt lui-même devant la porte, avec un petit enfant qu'il tenoit par la liſière pour lui apprendre à marcher. Ils renouvellerent connoiſſance ; & William commençoit à lui dire le deſſein qui l'avoit amené, lorſqu'il ſe rappella tout-à-coup, en rougiſſant, la ſituation de ſa bourſe, à laquelle il n'avoit pas ſongé en faiſant ſes emplettes. Il ne vouloit point avouer ſon embarras ; & il ne ſavoit quel moyen employer pour en ſortir. Sa généroſité le portoit à donner quelque choſe à Tony ; mais il s'étoit rempli de l'idée d'avoir dans ſa poche une demi-guinée, qu'il

pût

pût appeller ſon or. Sa ſenſibilité lui repréſentoit la misère du malheureux orphelin; mais l'orgueil d'avoir une piéce d'or entière en ſa poſſeſſion, l'emporta ſur-tout ſentiment de pitié. Tony, lui dit-il enfin, ſi tu veux venir l'un de ces jours à la maiſon, je te ferai donner du pain & de la viande, pour faire le meilleur repas de ta vie. Mais adieu. Je ne puis reſter plus long-tems: & il le quitta avec la triſte conſcience de n'avoir pas fait ce qu'il auroit dû faire.

Comme il s'en retournoit vers l'endroit où l'attendoit ſon grand-papa, il rencontra au détour d'un chemin Jeffery Squander & ſa jeune ſœur. Ils s'étoient arrêtés pour acheter des gâteaux d'un vieux invalide à jambe de bois, qui gagnoit ſa vie à les vendre dans la campagne. Jeffery & William étoient voiſins & compagnons d'école. Après les premiers complimens, Jeffery engagea ſon camarade à ſe régaler de ces gâteaux dont il lui vanta l'excellence. William s'en excuſa vaguement, ſans vouloir faire connoître la cauſe de ſon refus. Cependant la jeune Miſs s'étant jointe aux ſollicitations de ſon frère, il dit qu'il n'avoit ſur lui que de l'or, & qu'il ſuppoſoit que le pauvre Jonathan ne ſeroit pas en état de le lui changer, qu'autrement il auroit été fort aiſe de manger de ces gâteaux qu'on lui diſoit ſi bons. Jonathan à ces mots, plongea ſa main dans une bourſe de cuir qu'il portoit à la ceinture, & qui étoit partagée en deux, moitié pour les ſhellings, & moitié pour les ſols & les demi-ſols. Il la retira toute pleine, & d'un

ton goguenard : Oh, s'il ne tient qu'à cela, dit-il, voici votre affaire. J'ai assez de monnoie pour vous rendre le reste de votre or, quand vous en auriez encore d'avantage. William ne s'attendoit pas à cette réponse. Comme il ne pouvoit pas faire d'autres objections, il donna sa demi-guinée à changer avec regret, & mangea trois gâteaux qu'il trouva les plus mauvais qu'il eût goûtés de sa vie.

Dans cet intervalle, M. Greaves étoit descendu au-devant de son petit fils, dont la longue absence commençoit à lui donner de l'inquiétude. Il le trouva justement comme il achevoit son dernier morceau. Après l'avoir blâmé avec douceur de s'être fait si long-tems attendre, il invita ses compagnons à venir passer la soirée chez M. Sedley, ce qu'ils auroient bien voulu, s'ils n'eussent été engagés à aller prendre le thé chez un de leurs oncles.

Après qu'ils eurent pris congé les uns des autres, M. Greaves s'informa de William de ce qui s'étoit passé dans sa visite. Tu m'a fait un peu impatienter, lui dit-il ; mais je te le pardonne. Tu n'es sans doute resté si long tems que pour faire plus de bien. Voyons, qu'as-tu fait pour Tony ? Avois-tu tout l'argent qu'il te falloit pour soulager un peu sa misère ? J'ai oublié de te le demander, car tu es parti si brusquement. William déconcerté par toutes ces questions, baissa la tête, ralentit sa marche, & resta derrière son grand-père dans un silence confus. M. Greaves se retourna, & prenant la main de son petit-

fils : Qu'as-tu donc, lui dit-il ? On te croiroit coupable de quelque faute. Mais non, je te fais injure. Cet embarras ne vient que de ta modeſtie, qui ſouffre en entendant louer ta généroſité. Tu fais déjà la conſolation de mes vieux jours. Viens, mon cher enfant, que je te preſſe tendrement contre mon ſein. Oh, non, non, mon cher grand-papa, répondit William, ne m'accablez point de vos carreſſes. Je ſuis loin d'en être auſſi digne que vous le croyez. Il eſt bien vrai que, lorſque je ſuis parti, j'étois plein du deſir d'aller ſecourir le petit malheureux. Mais j'ai rencontré ſur le chemin un colporteur : & j'ai été aſſez foible pour dépenſer deux ſhellings à acheter cette lorgnette & ce bilboquet. Il me reſtoit encore quelques ſols de mounoie : & cela auroit été quelque choſe pour un pauvre ramonneur, ſi je n'avois eu fantaiſie de ce nid de merles que j'ai acheté d'un jeune garçon pour les élever.

Mais tu avois encore de l'argent, repliqua M. Greaves ? N'as-tu pas payé les gâteaux que je t'ai vu manger ?

—— Oui, mon grand-papa.

—— Comment donc n'avois-tu rien pour donner à Tony ?

—— C'eſt que je ne voulois pas changer ma demi-guinée.

—— Tu l'as pourtant changée pour les gâteaux ?

—— Il eſt vrai ; mais je ne l'ai fait qu'a regret, parce que Squander avoit l'air de ſe moquer de moi.

Je

je craignois qu'il ne fit des railleries de mon avarice lorſque nous ſerions retournés à l'école.

—— Ecoute, William, je ne veux point te gronder. Mais puiſque tu ne voulois pas changer ta demi-guinée, n'auroit-il pas mieux valu garder les deux ſhellings & la petite monnoie pour Tony, que de les employer comme tu as fait?

—— Oh oui, je l'avoue, & j'en ſuis bien honteux.

—— Ce n'eſt rien encore. Tu ſentois qu'il étoit de ton devoir de faire quelque choſe pour Tony, cependant plutôt que de changer ta demi-guinée, tu l'as laiſſé ſans ſecours, tandis que la crainte frivole de quelques mauvaiſes plaiſanteries a eu plus d'effet ſur toi que la pitié que tu devois à ton ſemblable, à un enfant preſſé de mille beſoins. Ah, mon cher William, que je crains pour toi cette foibleſſe de caractère, qui te fait perdre le fruit de toutes tes bonnes réſolutions!

William prit la main de ſon grand-père, l'arroſa de ſes larmes, & lui promit de réparer ſa faute dès le jour ſuivant.

Il ſe leva en effet le lendemain, avec le projet de retourner au village de Tony. Auſſitôt après le déjeûner, il ſe diſpoſoit à ſe mettre en marche, lorſqu'il reçut une invitation à diner pour le même jour, de la part du Capitaine Beaufort, qui vouloit lui faire renouveller connoiſſance avec Henri l'aîné de ſes enfans, retiré depuis peu de l'école.

Cette invitation & le conſentement de M. Sedley comblerent de joie William. Oh, ſe dit-il à lui-même, quel plaiſir de revoir mon ancien camarade! Comme nous allons nous divertir!.... Mais cependant n'avois-je pas réſolu d'aller aujourd'hui voir Tony? Il eſt bien vrai; mais je puis le faire tout auſſi bien demain. La différence d'un jour n'eſt pas grand, choſe; & le fils d'un capitaine doit avoir le pas ſur un ramonneur, Allons, allons. Il s'achemina auſſitôt vers la maiſon de M. Beaufort. Elle n'étoit qu'à la diſtance d'un mille; & il trouva à moitié chemin le jeune Henri qui venoit à ſa rencontre.

Comme ce jeune homme va jouer un rôle aſſez conſiderable dans les affaires de William, je ne puis me diſpenſer de vous en dire ici deux mots.

Henri avoit une figure pleine de graces & d'eſprit. Ses manières étoient engageantes, ſon maintien décent. La douceur étoit peinte dans ſes regards; & ſa voix prenoit un ſon tendre & affectueux, qui portoit juſques au fond des cœurs les ſentimens dont il les vouloit pénétrer. Quel dommage, hélas, que tous ces avantages ne fuſſent employés qu'à voiler une profonde hypocriſie!

Je paſſerai ſur les circonſtances de leur entrevue & de l'arrivée de quelques autres de leurs camarades, pour en venir tout de ſuite à l'iſſue de leur dîner.

Henri propoſa à ſes amis de faire un tour de promenade dans la campagne. Son père lui défendit d'aller

d'aller à un village voiſin où ſe tenoit une foire, parce qu'il ne vouloit point que ſon fils ſe mêlât parmi la mauvaiſe compagnie qui ſe rend ordinairement en ces lieux. Henri promit d'obſerver cette défenſe; & après avoir embraſſé ſon père, il prit avec ſes camarades le chemin oppoſé.

Ils étoient à peine ſortis de l'avenue, lorſque Henri ſe retourna bruſquement, & prenant William par la main: Allons, lui dit-il, on n'a plus les yeux ſur nous: il n'y a qu'à traverſer ce champ, & nous irons voir ce qui ſe paſſe là-bas. En diſant ces mots, il lui montroit du doigt le village où ſon père lui avoit défendu d'aller.

Tu n'entends pas sûrement aller à la foire? lui répondit William avec ſurpriſe. Tu as promis à ton père que tu n'irois pas.

Bon, répliqua Henri! Qu'importe à mon papa que nous allions d'un côté ou d'un autre? C'eſt à nous de voir où nous eſpérons le plus de plaiſir. Pourquoi veux-tu que je ſouffre de ſes fantaiſies? Je ſens bien qu'il ne faut pas le contredire en face; mais je n'en fais pas moins toujours comme il me plaît.

Le cœur honnête de William fut bleſſé de l'idée d'une ſi lâche tromperie. Il dégagea ſa main de celle de Henri, & lui proteſta qu'il ne le ſuivroit point.

A la bonne heure, lui répondit Henri. Puiſque tu ne veux pas venir, tu en es bien le maître. Mais ſi je conſens à prendre une faute auſſi grave ſur mon compte,

& à courir le riſque du châtiment, qu'eſt-ce que cela te fait ? C'eſt moi qui ai promis & non pas toi.

Il eſt bien vrai, repliqua William, que je n'ai rien promis ; mais je ſens bien que mes parens ſeroient fâchés, ſi j'allois en quelque endroit ſans leur permiſſion, ſur-tout lorſque ton père a exigé de toi poſitivement que tu n'irois pas.

Il n'y a que Henri qui doive en répondre, s'écria l'un des jeunes gens. Ce ne ſont point nos affaires. Mais ſi ce poltron de William a peur d'être battu, c'eſt une autre choſe.

Je n'ai point de ſemblable frayeur, répondit William avec indignation. Mes parens n'ont jamais employé de mauvais traitemens à mon égard ; mais je ne veux pas les tromper. Ils ſe repoſent ſur moi du ſoin de ma conduite ; & ce ſeroit une indignité d'abuſer de leur confiance.

Henri & les autres jeunes gens leverent les épaules à cette déclaration. Ce fut à qui lâcheroit les plaiſanteries les plus malignes ſur ce qu'ils appelloient la puſillanimité du pauvre William. Sa conſcience lui diſoit qu'il étoit mal de céder ; mais bientôt l'exemple de ſes camarades, leurs inſtances & leurs railleries l'emporterent ſur ſa reſolution ; & malgré les reproches de ſon cœur, il ſe laiſſa entraîner ſur leurs pas.

Ils arriverent à la foire. En marchant le long des boutiques, ils s'amuſoient à regarder les jolies bagatelles qu'on y avoit étalées. Peu-à-peu, ſéduits par

par les invitations des marchands, ils commencerent à demander le prix de ce qui tentoit le plus vivement leur fantaiſie. William voulut d'abord acheter une trompette pour ſon petit frère. Il prit enſuite un joli porte-feuille dont on lui demanda ſix ſhellings. Comme il le trouvoit trop cher, il le remit ſur la tablette; mais en ſe retournant pour aller plus loin, le pan de ſon habit fit tomber le porte-feuille à terre. Arnold, l'un de ſes camarades voyant que perſonne n'avoit les yeux ſur lui, le ramaſſa preſtement, & le mit dans ſon ſein. Le marchand ne tarda guere à s'appercevoir que le porte-feuille lui manquoit. Il courut auſſitôt à William, & l'accuſa de le lui avoir dérobé. William répondit fièrement à ce reproche; mais le marchand perſiſtant à haute voix dans ſon accuſation, il ſe raſſembla auſſitôt une foule nombreuſe autour de William, & il fut décidé qu'on le fouilleroit lui & ſes camarades.

Arnold, qui n'avoit pris le porte-feuille que pour badiner, imagina, dans la même intention, de le gliſſer, à la faveur du tumulte, dans la poche de William. Celui-ci, qui ſe tenoit sûr de ſon innocence, indigné de la menace que lui faiſoit le marchand, refuſa abſolument de ſe laiſſer fouiller. Cette réſiſtance ne fit que fortifier les ſoupçons de la populace, qui ſe jetta de tous côtés ſur lui. Il eut beau tenir les mains ſur ſes poches, & ſe laiſſer couler à terre pour mieux réſiſter à leurs entrepriſes, toute ſa défenſe fut inutile. Mais que l'on juge de ſon étonnement,

lorſque, vaincu par la force, il vit tirer de ſa poche droite le malheureux porte-feuille! Ce fut en vain qu'il proteſta de ſon innocence. Le moyen de l'en croire, lorſque le fait même parloit ſi hautement contre lui! Plus d'interêt en ſa faveur. On n'entendit plus tomber ſur ſa tête que les noms de filou, d'eſcroc & de voleur. Ils partirent de toutes les bouches. Quelques uns propoſoient de le plonger dans la fontaine publique, d'autres, de l'attacher à la queue d'un âne & de le fuſtiger ; & tous prophetiſoient à grands cris qu'il finiroit ſes jours au gibet.

Arnold, dont l'indigne badinage avoit eu des ſuites ſi cruelles, commençoit à s'en repentir ; mais il n'eut pas la force d'en faire l'aveu, craignant d'attirer ſur lui la condamnation, qu'il voyoit prête à tomber ſur ſon camarade. Il laiſſa le pauvre William ſe tirer de cette aventure comme il pourroit, & reſta muet ſpectateur de la ſcêne. La colère du marchand s'étoit de plus en plus en flammée. Il déclara qu'il vouloit trainer ſon voleur devant le Juge de paix. Epouvanté de cette menace, & conſterné de l'idée d'aller en priſon pour un crime dont il n'étoit pas coupable, William fut réduit à demander grace à genoux, en offrant tout ce qu'il avoit ſur lui pour dédommagement. Le marchand conſentit à le relâcher moyennant une guinée. Il ne reſtoit à William que neuf ſhellings ; toutes les contributions offertes par ſes camarades ne pouvoit completer la ſomme ; & l'inexorable

l'inexorable marchand ne vouloit rien rabattre de ce qu'il avoit démandé.

Dans cette affreuſe ſituation, William ſe ſouvint d'une médaille d'argent que ſon grand-père lui avoit donnée le matin du même jour, en lui recommandant de la garder toute ſa vie pour ſe ſouvenir de lui. Il la tira lentement de ſa poche ; mais à peine y eut-il attaché ſes regards : Non, non s'écria-t-il, je ne te céderois pas, même pour me ſauver de la priſon. Comme il diſoit ces mots, on entendit une voix d'enfant enroué, qui crioit : Attendez, attendez, j'ai un ſhelling pour lui. Tout le monde tourna la tête. On vit un petit ramonneur, qui jettant à terre ſa longue corde & ſon balai, ſe mit à fouiller précipitamment dans ſa poche, & en tira un ſhelling craſſeux, qui brilloit encore dans ſes mains noircies. C'étoit le brave Tony qui venoit d'arriver à la foire. Voyant une foule raſſemblée, il s'y étoit gliſſé à travers mille rebuffades ; & reconnoiſſant auſſitôt les traits de William, ſans ſavoir encore pourquoi on lui demandoit de l'argent : Tenez, Monſieur, lui dit-il, je n'ai qu'un ſhelling, encore appartient-il à mon maître ; mais quoiqu'il m'en puiſſe arriver, je vous le donne pour vous tirer de peine. La conſcience de William s'émut à ce trait. Ah, ſe dit-il à lui-même, je ne voulois pas hier changer pour toi ma demi-guinée, Tony ; & toi, tu viens aujourd'hui..... Un torrent de larmes qu'il avoit retenues juſqu'alors, s'échappa de ſes yeux.

Le

Le marchand prit le ſhelling ; mais il n'en inſiſta que plus vivement pour avoir la médaille, en déclarant qu'à ce prix il ſe déſiſteroit de toute pourſuite. William n'y pouvoit conſentir. Mais enfin voyant que le peuple alloit l'entraîner chez le Juge ; & ſes compagnons proteſtant qu'ils ne pouvoient reſter un moment de plus à cauſe des approches de la nuit, il racheta ſa liberté au prix de ſa médaille ; & d'un pas triſte & ſilencieux, il ſe mit en marche avec ſes camarades vers la maiſon du Capitaine Beaufort.

Comme ils ne vouloient pas avoir l'air de revenir directement du côté du village, ils furent obligés de prendre un grand détour, enſorte qu'il étoit nuit cloſe lorſqu'ils arriverent. Henri fit un conte plauſible à ſon père pour excuſer leur retour William frémiſſoit de crainte & de honte à chaque mot. Il prit bientôt congé du Capitaine, & retourna vers ſes parens.

Lorſqu'il fut arrivé près de la porte, le cœur lui battit avec violence. Au lieu du plaiſir qu'il éprouvoit ordinairement en rentrant dans la maiſon paternelle, au lieu de l'empreſſement qu'il avoit de voler dans les bras de ſa maman, il ſentit de groſſes larmes s'échapper de ſes yeux ; & il ſe gliſſa triſtement à la dérobée le long des murs de la cour. Il reſta quelque tems dans la première ſalle, livré tout entier à ſes cruelles réflections. Mais il en ſortit bientôt avec effroi pour prêter l'oreille à la voix de ſon grand-père qu'il entendoit dans le ſalon. M. Greaves parloit

au

au petit Robert. Oui, lui disoit-il, j'ai donné à ton frère & à ta sœur une médaille exactement pareille à la tienne. Je veux voir lequel de vous la conservera plus long-tems pour l'amour de moi. Il seroit impossible d'exprimer ce que le pauvre William ressentit en entendant ces paroles. Il se hâta de monter dans sa chambre, & se jettant le visage contre son lit: O Ciel, s'écria-t-il, que vais-je faire? & que pourrai-je dire? Après avoir long-tems pleuré, comme il sentoit réellement une violente douleur de tête, il résolut de s'en faire une excuse pour avoir la permission de s'aller coucher. Lorsqu'il eut composé son maintien, pour le mettre aussi bien d'accord qu'il étoit possible avec le personnage qu'il vouloit jouer, il descendit dans le salon. Son petit frère courut au devant de lui, & lui présentant le cadeau qu'il avoit reçu de son grand-papa: Tiens, lui dit-il, en sautant de joie, regarde, n'est-ce pas un jolie médaille? Fais-moi voir la tienne, je t'en prie, pour voir si elles sont les mêmes. Le front de William se couvrit de rougeur; & comme son frère lui faisoit encore les mêmes instances, laisse-moi tranquille, lui répondit-il un peu brusquement. Je ne l'ai pas sur moi. Il se plaignit ensuite du mal de tête qu'il ressentoit; & après avoir souhaité le bon soir à tout le monde, il se retira pour aller se mettre au lit. Les tendres inquiétudes que ses parens avoient témoignées sur son indisposition, ajoutoient encore à ses peines. Combien peu je mérite leur tendresse, s'écrioit-il! Ah s'il savoient de quelle manière

nière je me ſuis conduit cet après midi, comme ils me mépriſeroient ! Comment pourront-ils deſormais ſe repoſer ſur moi, lorſque je ne puis y compter moi-même ! Je ſavois que je faiſois mal d'aller avec Henri, & cependant j'y ſuis allé. Tout ce qui m'eſt arrivée de honteux, n'eſt que la ſuite de cette première faute. Oh, j'eſpére à l'avenir ne me laiſſer jamais perſuader de faire ce que je ne croirai pas bien en toute rigeur. Telles étoient toujours ſes réſolutions généreuſes ; mais au moment de la tentation, il manquoit de force pour les exécuter. Foibleſſe fatale qui peut nous entraîner dans tous les vices ! Après une ſuite de réflections plus amères les unes que les autres, il s'endormit enfin ; mais ſon ſommeil fut triſte & pénible ; & les premiers mouvemens qu'il ſentit à ſon réveil furent encore les agitations d'une conſcience coupable.

Qui pourroit croire qu'après les humiliations qu'il avoit endurées, & la violence de ſes remords, il fût prêt à tomber auſſitôt dans une autre faute plus grande ! Il venoit de ſortir de ſa chambre, le cœur ſerré de triſteſſe, & il traverſoit le ſalon pour aller faire un tour de jardin, lorſqu'il vit entrer par la porte oppoſée l'auteur de tous ſes maux, le jeune Henri Beaufort. Comment donc, William ! lui dit Henri, tu as une figure encore plus piteuſe qu'hier au ſoir. Je ſuis venu ſavoir comment tu te trouves. Il faut que tes parens t'ayent battu, je le vois. Battu, répondit William, d'un air offenſé ? Mes parens ne m'ont

m'ont battu de leur vie. Je ne reçus hier de leur part que des careſſes trop tendres. Ils ſont bien loin d'imaginer combien je ſuis coupable ; & voilà ce qui me donne le plus de chagrin. Oh pour cela, reprit ſon compagnon, je ne t'aurois jamais cru ſi enfant. Mon père uſe familièrement avec moi de ſon fouet à cheval ; & lorſqu'il s'apperçoit que je lui ai déſobéi, il me fait ſentir juſqu'au ſang ce qu'il appelle la diſcipline militaire ; mais je ne ſerois sûrement pas auſſi abattu que tu parois l'être, ſi je n'avois à craindre que les ſermons grondeurs d'un vieux grand-papa. Fi donc Henri, répliqua William, qui aimoit ſon grand-père avec un extrême tendreſſe, parle avec plus de reſpect d'un homme vénérable. Si tu ſavois combien il me chérit ! Mais, hélas ! peut-être va-t-il me retirer ſon amour. Je l'aurois bien mérité ! Cette médaille qu'il m'avoit dit de conſerver avec ſoin pour me ſouvenir toujours de lui, s'il vient jamais à ſavoir comment je l'ai perdue ! Je ne puis ſupporter cette affreuſe penſée.

Henri employa vainement toute ſorte de moyens pour raffermir le cœur de ſon camarade. La douleur de William devenoit plus forte, à meſure que l'heure du déjeûner approchoit. Comment oſer paroître aux yeux de ſes parens ! comment oſer recevoir leurs careſſes, lorſqu'il ſe ſentoit ſi criminel ! On vint enfin l'appeller. Déjà il marchoit à pas lents pour ſe rendre au ſalon. Henri l'arrêta tout-à-coup, & lui montrant au bord d'une allée la médaille du petit Robert,

que/

que celui-ci avoit ſans doute laiſſé tomber étourdiment de ſa poche en tirant ſon mouchoir. Tiens, lui dit-il les yeux étincelans de plaiſir, j'eſpére maintenant que tu vas ſécher tes larmes, & que tu n'auras plus de crainte d'être découvert. William tendit la main avec un tranſport de joie. Mais au même inſtant ſe recueillant en lui-même, ce n'eſt pas la mienne, s'écria-t-il. Oh ſi c'étoit elle! C'eſt ſûrement mon petit frère qui l'aura perdue. Eh, qu'importe, lui répondit Henri étonné? Eſt-ce que tu ne la prendras pas? Quel étrange ſcrupule t'arrête? Si ton frère l'a perdue, c'eſt de ſon âge. On ne lui en fera pas de vifs reproches, & il ne ſera taxé que d'un peu d'étourderie. Mais toi, ſonge de quelle importance il eſt de n'être pas découvert. Cette heureuſe rencontre peut te mettre à l'abri de tout. Perſonne n'a beſoin de ſavoir que nous avons trouvé cette médaille; & comme elle eſt exactement ſemblable à la tienne, je défie qui que ce ſoit de pénétrer le miſtère. William s'arrêta. Tous les reproches qu'il redoutoit ſe préſenterent ſous d'affreuſes images à ſon eſprit. Les paroles de Henri augmentoit d'un côté ſes frayeurs, & de l'autre, lui préſentoient le moyen de s'en delivrer. Le moment étoit critique pour ſa vertu. L'honneur lui défendoit de commettre une action ſi baſſe; mais la crainte d'aliéner de lui ſes parens, le portoit à s'expoſer aux reproches ſecrets de ſa conſcience, plutôt que d'encourir l indignation déclarée de ſa famille. Les combats de ſon cœur furent violens;

mais

mais ils ſe terminerent pour ce moment à ſa gloire. Non, dit-il avec fermeté, je n'ai déjà que trop ſouffert d'une première faute. Je ne ſerai pas aſſez méchant pour faire de la peine à mon frère, & tromper mes parens. J'aime mieux m'abandonner à la bonté de mon grand-papa. Je veux lui dire honnêtement toute la vérité. Si j'en ai du chagrin, tant mieux: il expiera du moins en partie le mal que j'ai commis. Par pitié, lui répondit Henri, ne ſois pas ſi intraitable. Si tu n'as point d'égards pour toi-même, aye du moins quelque conſidération pour moi. Tu es convenu hier d'être de notre partie, & maintenant tu veux me rendre victime de ta foibleſſe. Si tu vas révéler la choſe à ton grand-père, il en rejettera la faute ſur moi ſeul. Il dira que je t'ai ſéduit, & il nous empêchera de nous voir d'avantage. Je ſais combien il eſt rigide en fait d'obéiſſance. Il ne manquera point de faire ſavoir à mon père que j'ai contrevenu à ſes ordres; & mon père eſt ſi ſévére dans ſes châtimens, que la ſeule penſée m'en fait frémir. Cruel William! Je ſuis venu te donner des conſolations; & pour ſeule récompenſe, tu veux me faire punir. Je puis t'avoir innocemment entraîné dans cette peine; mais je ſuis bien sûr que ſi j'étois à ta place, je ne voudrois pas en agir comme tu veux le faire envers moi.

Cet argument étoit habilement porté à la généroſité naturelle de William. Henri ſavoit trop bien qu'il étoit incapable de vouloir cauſer de la peine à

un autre. Précipiter ſon ami dans l'embarras pour en ſortir, ce procédé étoit aux yeux de William ſi lâche & ſi bas, que l'intérêt de la vérité même lui ſembloit devoir céder à cette puiſſante conſidération. Leçon frappante pour les jeunes gens les mieux nés, du danger qu'ils courent à fréquenter de mauvaiſes compagnies, puiſque par imprudence & par foibleſſe, un cœur généreux peut être induit à commettre le mal, en croyant faire le bien! C'eſt ainſi que William, en conſidérant les choſes ſous un faux point de vue, crut prendre le parti le plus ſage & le plus honnête en cédant aux perſuations de Henri. Il mit enfin la médaille dans ſa poche, en diſant: Je veux la garder comme un ſouvenir de la faute que j'ai commiſe en me laiſſant engager, contre les mouvemens de ma conſcience, à te ſuivre à la foire. C'eſt la première cauſe de l'embarras où je me ſuis plongé. Le mal n'a fait que s'accroître par des dégrés rapides; & qui ſait où il s'arrêtera? J'en ſuis déjà puni, quoiqu'il ne ſoit pas decouvert. Je ſens que la déſobéiſſance porte avec elle ſon plus terrible châtiment.

Comme l'on vint encore les appeller pour le déjeûner, ils ſe hâterent de s'y rendre. Henri préſenta ſes civilités à la compagnie avec cette aiſance naturelle qui diſtinguoit ſes manières; & il alla s'aſſeoir, ſans la moindre apparence d'embarras, auprès de M. Sedley. Il n'en fut pas de même de William. Il ſe plaça triſtement dans l'embraſure d'une fenêtre; & à peine

peine avoit-il la force de répondre aux queſtions affectueuſes qu'on lui faiſoit ſur ſa ſanté. Il avoit perdu la ſécurité d'une âme innocente ; & ſon eſprit étoit livré au trouble, à la honte & à la confuſion. Le déjeûner ne fut pas plutôt fini, que Henri prit congé de la compagnie ; & M. Greaves invita ſon petit-fils à faire avec lui une promenade dans les champs. William auroit bien voulu en être diſpenſé ; mais n'ayant aucun motif raiſonnable pour s'en défendre, il ſe diſpoſoit à ſuivre ſon grand-papa, lorſque le petit Robert, qui étoit ſorti avec ſa ſœur pendant le déjeûner, accourut du jardin, en criant avec triſteſſe qu'il avoit perdu ſa médaille, & qu'il ne ſavoit plus où la trouver. A ces paroles, William ſentit ſon front ſe couvrir d'une vive rougeur. Il ſe détourna promptement ; & ſans pouvoir rien dire, il pencha la tête vers la terre, comme s'il eût voulu chercher la médaille égarée. O mon frère, lui dit Robert, tu as bien de la bonté de me la chercher ; mais ce n'eſt pas ici que je crois l'avoir perdue. Je l'avois encore ce matin avant le déjeûner. Tu ne l'as pas gardée long-tems pour l'amour de moi, lui dit ſon grand-père. Je ſuis bien sûr que William & Fanny ont été plus ſoigneux. Fanny tira auſſitôt la ſienne de ſa poche. William alloit en faire autant, mais ſa conſcience ne lui permit pas de retirer ſa main. Il tenoit la médaille entre ſes doigts, ſans oſer la faire paroître au jour. Robert ſoupiroit & verſoit des larmes. Ne pleure pas, mon ami, lui dit

M. Greaves. Je t'excuſe ſans peine. Tu es un petit enfant, & tu n'es pas accoutûmé à tenir de l'argent dans tes mains. Je te donnerai une autre médaille, & ton frère en prendra ſoin. Il m'aime ſi tendrement ! J'oſe répondre qu'il conſervera long-tems la ſienne après m'avoir perdu. William ne put rien dire ; mais un torrent de larmes s'échappa de ſes yeux. Son grand-père lui tendit les bras, & lui dit de ne pas ſe mettre en peine. Je ſuis bien vieux, mon cher fils, ajouta-t-il, mais ne t'afflige pas. Quoique la médaille que je t'ai donné ſoit peu de choſe, qu'elle te rappelle ſans ceſſe, lorſque tu la regarderas, combien je t'aimois, & combien je déſirois ton bonheur. Souviens-toi bien mon ami, que tu ne peux être heureux ſans une bonne conſcience ; & que chaque témoignage d'affection que tu recevras de tes parens, ſoit un nouvel encouragement pour affermir ton âme dans l'honneur, la droiture & la généroſité.

Les ſanglots de William redoublerent à ces dernières paroles. Les careſſes de ſon grand-papa le tourmentoient plus cruellement que ne l'auroient fait ſes plus vifs reproches. Vingt fois il fut prêt à tout avouer. Mais la crainte d'entraîner Henri dans ſa diſgrace, lui impoſa ſilence. Ils ſe trouverent en ce moment à la porte du jardin, où ils laiſſerent Fanny & le petit Robert, pour s'avancer dans la campagne. William marchoit d'un air rêveur, & d'un pas irréſolu. En vain M. Greaves, ſans ſoupçonner la cauſe de ſon abattement, tâchoit de l'égayer par ſes propos.

William

William ſentoit ſon cœur trop digne de blâme pour pouvoir s'entretenir avec ſa liberté d'eſprit ordinaire. Enfin, comme ils montoient une colline, d'où l'on découvroit une perſpective très-étendue, M. Greaves montrant du doigt à William le village où celui-ci étoit allé, il y avoit deux jours, à la recherche de Tony, il lui demanda s'il l'avoit vu depuis, & s'il avoit rempli l'intention qu'il avoit de lui faire un petit préſent. Cette queſtion étoit trop importante pour recevoir de la part de William une réponſe immédiate. S'il diſoit qu'il l'avoit vu, on pouvoit lui demander où il l'avoit rencontré ; & le dire, cela entraînoit l'aveu de tout ce qu'il avoit pris tant de peine à cacher. Il héſita pendant quelque tems, juſqu'à ce que ſon grand-père, obſervant ſa confuſion, le prit par la main, & avec un ton plus tendre encore que ſérieux, lui adreſſa ainſi la parole : J'ai déjà vu avec peine, mon cher enfant, que tu as quelque ſecret qui peſe ſur ton cœur. Cependant je ne déſire point ta confidence, ſi tu ne veux la donner librement à mon affection. Dis-moi ce qui t'embarraſſe : peut-être ſerai-je en état de te ſecourir de mes avis. Qu'une méfiance déplacée ne t'empêche pas de m'ouvrir ton âme, de l'épancher dans mon ſein. —— O Monſieur, s'écria Sedley d'une voix tremblante, je ne mérite pas que vous me traitiez avec cette bonté. Je ne ſuis pas le maître de vous dire mon ſecret : un autre y eſt trop intéreſſé. Ah ! ſi ce n'étoit cela qui m'arrête, quelque coupable que je ſois, je vous con-

feſſerois tout en ce moment. —— C'eſt à toi, mon ami, repliqua M. Greaves, de ſavoir ſi tu as fait quelque promeſſe que l'honneur t'oblige de garder. Mais prends garde auſſi que tu peux être entraîné dans le vice par une mauvaiſe honte, & par un attachement trop opiniâtre à un faux point d'honneur. Sois sûr que ce n'eſt pas un véritable ami qui voudroit t'engager à cacher à tes parens une choſe dont tu penſes toi-même qu'ils devroient être informés. Vivement frappé de ces réflections, William, après s'être quelque tems débattu en ſilence avec ſon ſecret, alloit enfin le laiſſer échapper, lorſqu'il vint à paſſer dans le même endroit deux perſonnes qu'ils reconnurent auſſitôt, l'une pour un Gentilhomme de leur voiſinage, & l'autre pour Jenny ſa fille, qu'il avoit fait ſortir de ſa penſion, depuis deux jours, pour lui faire voir la foire du village. La petite Miſs étoit liée d'amitié avec la ſœur de William, & ſon père la conduiſoit en ce moment chez ſon amie. William ſe réjouit beaucoup de cette rencontre, qui venoit heureuſement ſuſpendre une converſation dont il étoit ſi fort embarraſſé. Ils s'acheminerent tous les quatre enſemble vers la maiſon. On devine aiſément quelle fut la joie de Fanny lorſqu'elle revit ſa compagne. Pour le pauvre petit Robert, il étoit aſſis triſtement dans un coin, mordant le bout de ſon mouchoir, & rêvant à la perte qu'il avoit faite. William ſentit ſon cœur déchiré de la triſteſſe de ſon frère, & ne put en ſoutenir le ſpectacle. Il ſortit précipitamment

ment du ſallon pour aller faire un tour dans le jardin. Son cœur fut encore plus vivement ému, lorſqu'il paſſa dans l'endroit où il avoit trouvé la médaille. Il la tira de ſa poche ; & la regardant avec un ſentiment d'honneur : Non, tu n'es pas à moi, dit-il, & je vais te rendre à ton maître. Je ne veux pas que mon frère ſouffre plus long-tems de ma faute. Quoi qu'il puiſſe m'en arriver, je ne ſerai pas aſſez lâche pour agir toujours contre la conſcience & l'honneur. Animé par cette noble réſolution, il rentra dans la ſalle, & courant vers ſon frère : Tiens, lui dit-il, ne t'afflige plus, voici ta médaille, je l'ai trouvée. Robert s'élança auſſi-tôt pour la recevoir ; & jettant ſes bras autour du cou de ſon frère, il fit éclater ſa reconnoiſſance & ſa joie par mille careſſes naïves.

La ſatisfaction de William fut un peu affoiblie par la voix intérieure qui lui reprochoit de mériter ſi peu ces tendres remercîmens. Une mauvaiſe conſcience empoiſonne les ſources de joie les plus pures, & ne laiſſe jouir d'aucun plaiſir parfait. Il fut obligé de dire où il avoit trouvé la médaille ; mais il ſe garda bien de faire connoître le tems qu'elle avoit paſſé dans ſa poche, laiſſant imaginer à tout le monde qu'il ne faiſoit que de la trouver. Agité de mille mouvemens confus, qui ſe combattoient au fond de ſon cœur, il ne put ſupporter plus long-tems ce trouble aux yeux de tous ceux qui l'environnoient, & il monta dans ſa chambre pour y calmer ſes eſprits dans le repos de la ſolitude. Pendant cet intervalle,

valle, le petit Robert, après avoir ſauté & gambadé autour de la chambre avec l'aimable gaité de l'enfance, vint enfin s'arrêter devant l'amie de ſa ſœur, & lui montrant ſa chere médaille, la pria de voir combien elle étoit belle, & proteſta bien qu'il la garderoit plus ſoigneuſement à l'avenir. La petite Miſs la conſidéra quelque tems avec attention, & dit qu'elle en avoit une exactement ſemblable, qu'un ami de ſon papa venoit de lui donner.

M. Greaves demanda avec empreſſement à la voir, parce que celles qu'il avoit données à ſes petits enfans, étoient fort anciennes, quoique très-bien conſervées; & qu'il les croyoit extrêmement rares. Après l'avoir poſée un moment ſur la table pour chercher ſes lunettes, il la reprit, s'avança vers la fenêtre, la regarda très-attentivement; & ſe tournant vers la petite Miſs, il la pria de lui dire ſi elle ſavoit comment l'ami de ſon oncle ſe l'étoit procurée. Elle lui répondit qu'il l'avoit achetée la veille à la foire, & que le marchand lui avoit appris qu'il la tenoit en ce moment même d'un petit garçon qu'il avoit ſurpris à dérober un porte-feuille dans ſa boutique, & que c'étoit tout ce qu'elle en ſavoit. M. Greaves l'ayant prié de la lui confier pour un moment, ſortit auſſi-tôt de la ſalle, & montant à la chambre de ſon petit-fils, il le trouva qui écrivoit à ſon bureau. Mon cher William, lui dit-il, je ne viens pas t'interrompre; mais prête-moi, je te prie, ta médaille, j'ai beſoin de la comparer avec celle-ci. A cette demande inopinée

les

les joues de William ſe couvrirent de la rougeur de la pourpre. Il étoit trop honnête pour ſe défendre par une fauſſeté ; & la confuſion tenoit ſa langue enchaînée. Je, je, je ne l'ai pas, dit-il enfin en balbutiant ; & tout-à-coup il fondit en larmes. Mon fils, lui répartit gravement ſon grand-père, avoue-moi la vérité. William ne put d'abord répondre que par ſes ſanglots. Mais bientôt preſſé par une nouvelle injonction, il prit la main de M. Greaves, & avec le ton de la conſternation la plus profonde : O mon grand-papa, s'écria-t-il, je ne veux point vous tromper. Je ſuis bien digne de blâme, & une première faute m'en a fait commettre une longue ſuite de nouvelles. Mais ſi vous avez la bonté de me pardonner, j'oſe vous promettre que je ne me rendrai plus coupable de ma vie. Alors il lui raconta ce qui c'étoit paſſé ſur le chemin entre Beaufort, ſes camarades & lui, puis enfin l'aventure de la foire, en proteſtant toujours qu'il n'avoit point dérobé le porte-fuille, comme on l'en accuſoit.

M. Greaves le voyant aſſez humilié par cet aveu, ne voulut point achever de le confondre. Cependant, lui dit-il, ce matin, lorſque vous avez cherché la médaille dans votre poche, vous ſaviez qu'elle n'y étoit pas, & qu'elle ne pouvoit même pas y être. Pourquoi donc m'avez-vous laiſſé croire le contraire ? Pourquoi avez-vous reçu mes éloges, tandis que vous laiſſiez recevoir mes reproches à votre petit frère ? —— Vous m'avez dit ſouvent, mon cher grand-papa, qu'un aveu prompt & ſincère eſt la pre-

mière

mière réparation d'une faute : auſſi vous l'aurois-je fait dès ce matin avant le déjeûner, ſi Beaufort ne m'eût perſuadé de tenir la choſe ſecrette, afin de lui épargner le châtiment qu'il auroit reçu de ſon père. Je ne cherche point à rejetter ſur lui le blâme pour me faire paroître moins criminel ; mais ſes mauvais conſeils m'ont fait prendre la médaille de mon frère ; que nous avons trouvée dans le jardin. Je l'ai gardée juſqu'au moment où vous me l'avez vu rendre, n'ayant pu prendre ſur moi de la retenir plus longtems. Si vous daignez vous en repoſer ſur mes promeſſes pour l'avenir, ſoyez bien sûr que je ne me comporterai plus d'une manière ſi indigne de votre affection. Oh, que ne pouvez vous ſavoir tout ce que j'ai ſouffert pour ma faute ! Cela vous engageroit ſans doute à prendre pitié de moi & à me pardonner. Il finit à ces mots, & baiſſa la tête, ſans avoir le courage de regarder ſon grand-papa.

Attendri par ces touchantes prières, M. Greaves prit ſon petit-fils par la main, & d'un ton plein de douceur, il lui dit : Mon cher ami, puiſque je te vois ſi vivement pénétré, je crois pouvoir m'en fier à ton repentir. Si ton cœur eſt réellement généreux, un pardon abſolu de ta faute te la fera plus déteſter que des reproches & des châtimens. Mais ce que je dois te dire, c'eſt que tu ne ſaurois veiller avec trop de ſoin ſur toi-même. Tu vois qu'il ne ſuffit pas d'avoir des principes de droiture & d'honnêteté pour te préſerver d'une erreur. Quant au caractère de Henri,

tu

tu peux juger toi-même s'il eſt digne de te ſervir de modele, & s'il ne faut pas être bien corrompu pour ſe jour des défenſes de ſes parens, & pour engager les autres à ſe mal conduire. Ses conſeils n'étoient fondés que ſur des motifs perſonnels, ſur la baſſeſſe & ſur la tromperie. C'eſt ainſi, mon cher enfant, que d'une premiere faute tu as été conduit précipitamment, & ſans pouvoir t'arrêter, dans une foule d'autres, j'uſqu'à ce que tu ayes perdu cette douce paix qui n'appartient qu'à l'innocence, & que ton cœur ait été déchiré par mille ſentimens douloureux. Si tu avois ajouté le menſonge à ta faute, je l'aurois eu bientôt découvert, parce que le marchand, à qui tu as été forcé de céder ta médaille, l'a vendue à une perſonne qui en a fait préſent à Jenny, en lui racontant de quelle maniere elle étoit tombée entre ſes mains. Elle eſt à préſent dans les miennes. La voici, regarde-la. Vois-tu ce W? J'y avois moi-même gravé cette lettre avant de te la donner; comme j'ai auſſi gravé les lettres initiales du nom de ton frère & de ta ſœur ſur les médailles que je leur ai données, afin qu'elles ne fuſſent jamais confondues enſemble, & que ſi l'une d'elles venoit à ſe perdre, je puſſe ſavoir à qui elle appartenoit. Il ne me reſte plus qu'à te montrer l'inſtruction que tu peux tirer de cette aventure. Dans quelque profond ſecret qu'une mauvaiſe action ſemble avoir été commiſe, il y a toujours quelque circonſtance imprévue qui ſert à la faire découvrir. Tu ne croyois certainement pas ce matin rencontrer la petite Miſs

qui

qui eſt en bas. Tu croyois encore moins, lorſque nous l'avons rencontrée, & que tu te félicitois de ce qu'elle venoit ſi à propos pour te tirer d'embarras, que ce ſeroit elle-même qui ſerviroit à te confondre, en me rapportant ta médaille. Apprends par là, mon ami, que ſi tu fais le mal, tu cours ſans ceſſe le riſque d'être découvert par les moyens les plus inattendus, & que par conſéquent tu es continuellement expoſé à la plus affreuſe diſgrace. La ſécurité fut toujours la douce compagne de la vertu. Un cœur honnête n'a jamais de ſecret honteux à cacher. Libre de ces cruelles inquiétudes, dont tu as été tourmenté ce matin, il n'a beſoin d'aucun ſubterfuge : il frémiroit de la ſeule penſée de deſcendre à un moyen ſi honteux. Cultive donc avec ſoin cette franchiſe de caractère ſi pure & ſi aimable, en évitant tout ce que ta conſcience pourroit te reprocher. Cette voix intérieure ſera toujours ton guide le plus sûr. Si tu ſens ton cœur embarraſſé, & que tu penſes agir d'une manière qui ſeroit condamnée par tes parens, rentre auſſitôt en toi-même, & n'en ſois point détourné par la crainte du ridicule. Tu peux éprouver, pendant quelques inſtans, qu'il eſt déſagréable d'être en bute aux railleries de gens corrompus ; mais ces traits ſeront bientôt émouſſés par ta fermeté : tu jouiras enſuite de l'approbation de tes amis, ainſi que de la ſatisfaction de ton cœur ; & voila, mon enfant, une noble récompenſe. Quant à la crainte du châtiment, ou à l'eſpérance de l'éviter, que nul de ces indignes motifs n'influe

n'influe jamais ſur ta conduite. Un enfant, qui n'eſt effrayé d'une mauvaiſe action que par la ſeule idée d'en être puni, doit avoir déjà perdu tout principe d'honneur. Si tes parens n'ont jamais employé envers toi de corrections violentes, c'eſt que juſqu'à ce jour tu as été ſage & ſoumis. Ne crois point qu'ils vouluſſent laiſſer tes fautes dans l'impunité, ſi tu venois à changer de conduite. Ne te vante donc point de n'avoir pas de châtimens à craindre, mais forme la noble réſolution de ne les pas encourir. Cet objet ne doit te cauſer aucune terreur, que par l'aſſurance où tu peux être de ne jamais rien faire qui puiſſe armer contre toi. Je ſais que ton cœur eſt généreux; mais eſt facile à ſurprendre. C'eſt de ſa foibleſſe que tu dois travailler à le guérir, ſi tu ne veux errer pendant ta vie entière au milieu des précipices. La fermeté de principes, mon cher enfant, eſt abſolument néceſſaire pour former un honnête homme. Tu aimes tendrement ton frère, cependant égaré par de lâches ſéductions, tu as conſenti à le tromper, à le dépouiller, à le plonger dans le chagrin. Que ne devois-tu pas ſouffrir, lorſque, dans ſa crédule innocence, il t'a prié de chercher ſa médaille, & t'a remercié de la peine que tu feignois de prendre pour lui? Tu as cependant étouffé dans ce moment tout ſentiment d'honneur & de tendreſſe. C'eſt ainſi qu'une mauvaiſe action, de quelque genre qu'elle ſoit, endurcit le cœur & l'avilit. Je me flate que cet exemple, pris en toi-même, te ſervira d'éternelle leçon. Veuilles en croire ma longue

 experience;

expérience; il eſt impoſſible de fixer des bornes au mal, & de dire: J'irai juſques là dans mon égarement & je m'arrêterai. Si tu conſens une fois à deſcendre d'un ſeul dégré de ton innocence, tes yeux ſeront bientôt obſcurcis; & tu ne ſauras plus à quelle profondeur tu t'enfonceras dans le crime.

Ce diſcours fit une impreſſion profonde ſur William. Il promit, les larmes aux yeux, de ſe défier à l'avenir de ſa foibleſſe. M. Greaves, touché de ſon repentir, lui accorda le pardon qu'il imploroit, & après avoir ſcellé ſa grace par les embraſſemens les plus tendres, il le quitta pour lui donner le tems de ſe remettre de ſon agitation. William, un peu ſoulagé du peſant fardeau qui avoit oppreſſé ſon cœur, reprit bientôt aſſez de calme pour être en état de deſcendre auprès de ſes parens, quoique le ſentiment pénible qu'il avoit conſervé de ſes fautes eût abattu ſa vivacité, & le rendît diſtrait & ſilencieux.

Toutes ſes penſées & tous ſes ſentimens avoient été concentrés ſur lui-même pendant la matinée. Mais après le dîner il ſe rappella qu'il devoit à Tony le ſhelling, que celui-ci lui avoit ſi généreuſement prêté dans ſa détreſſe. Cependant il n'avoit plus d'argent; & en demander à ſon grand-père, c'étoit lui rappeller des ſouvenirs qu'il auroit voulu effacer de ſa propre mémoire. Dans cet embarras, il réſolut de s'adreſſer à ſa ſœur, qu'il ſavoit être toujours diſpoſée à l'obliger, qui ſe trouva par bonheur avoir trois ſhellings à ſon ſervice.

C'eſt

C'eſt avec cette petite ſomme qu'il partit à grands pas pour ſe rendre au village de Tony. Il étoit près d'y entrer, lorſqu'il entendit des cris perçans qui partoient du milieu d'une épaiſſe bruyère à la droite du chemin. Il courut auſſitôt de ce côté pour ſecourir le malheureux qui pouſſoit ces plaintes. Mais à meſure qu'il approchoit, elles devenoient plus foibles & plus étouffées ; & avant qu'il fût arrivé, elles avoient déjà ceſſé de ſe faire entendre. Un homme qui ſe releva tout-à-coup du milieu de la bruyère, & qui s'enfuit en le voyant, lui fit connoître l'endroit où il devoit chercher le triſte objet de ſa pitié. C'étoit un enfant couvert de haillons, & couché par terre ſans mouvement. Il s'avança pour le ſecourir. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il crut reconnoître Tony ! C'étoit lui en effet, que ſon maître cruel avoit attaché avec une corde à une ſouche d'arbre, & qu'il venoit de déchirer en le frappant d'une ſangle de cuir. Il avoit fini par lui donner ſur la tête un rude coup de bâton qui l'avoit étourdi, & privé de l'uſage de ſes ſens. Peut-être même auroit-il pouſſé plus loin la barbarie, ſi l'approche d'un témoin qui auroit pu dépoſer contre lui, ne l'eût obligé de prendre la fuite.

William ſe précipita ſur le corps de Tony. Il rompit ſes liens & s'efforça de le faire revenir à lui-même. Hélas ! le petit malheureux ne pouvoit encore ſortir de ſon évanouiſſement. William tourna les yeux de tous côtés, pour voir s'il ne découviroit perſonne qui pût le ſeconder. Il apperçut à travers

la bruyére un jeune enfant, qui lui rappella tout-à-coup l'idée du petit apprentif, dont Tony lui avoit parlé à leur première entrevue. Après l'avoir inutilement appellé, il courut vers lui & lui demanda pourquoi il ne venoit pas au ſecours de ſon camarade. O mon cher Monſieur, lui répondit le petit garçon tout tremblant, j'ai peur que le maître ne revienne & qu'il ne me batte auſſi.

—— Et pourquoi donc Tony a-t-il été ſi cruellement traîté ?

—— C'eſt qu'il n'a pas porté à la maiſon le ſhelling qu'il eut hier du Chevalier Digby, pour avoir ramonné ſes cheminées. Il dit, en rentrant, au maître qu'il lui donneroit le ſhelling aujourd'hui. Le maître a bien voulu attendre toute la matinée ; mais voyant que le ſhelling ne venoit pas, il s'eſt mis ſi fort en colère qu'il a pris Tony, l'a mené dans cette bruyère, & lui a dit qu'il alloit le tuer. Hélas ! je crains bien que la choſe ne ſoit faite, car je ne vois point remuer Tony ; & sûrement s'il n'étoit pas mort, il ne manqueroit pas de ſe relever & de s'enfuir, pour n'être pas encore roué de coups.

O Ciel ! s'écria William. Quoi, c'eſt donc moi, mon pauvre Tony, qui ſuis la cauſe des mauvais traitemens que tu viens d'eſſuyer ! Oh comment pourras-tu me le pardonner ! Comment pourrai-je me le pardonner moi-même ! Que pourrai-je faire pour te dédommager de tes ſouffrances ? En achevant ces mots, il retourna vers lui, & ſe mit à lui prodiguer

les

les ſoins les plus tendres. Ils ne furent pas long-tems inutiles. Après un profond ſoupir, Tony entr'ouvrit un peu les yeux. Juſte Ciel ! il reſpire encore, s'écria William ! Regarde, mon cher enfant, regarde : c'eſt moi qui viens te ſecourir. La voix de la pitié étoit ſi étrangere à Tony, qu'il pouvoit à peine en diſtinguer les accens. Il conſideroit William ſans le reconnoître, & ſe croyoit encore plongé dans ſon évanouiſſement. Peu-à-peu cependant il revint entiérement à lui-même. Oh, c'eſt vous, mon petit Monſieur, dit-il à William, en le fixant d'un air ébahi. Je viens d'être rudement battu pour votre compte ; mais ne vous en affligez pas. Dieu merci, je ſuis fait à ſouffrir. Le mal eſt paſſé, & je n'y ai point de regret.

William, ſans pouvoir lui répondre, l'aida triſtement à ſe relever. Il le conduiſit à la barrière d'un champ voiſin que Tony eut beaucoup de peine à franchir ; & là, ils s'aſſirent à l'ombre d'une haie qui les déroboit à tous les regards. William garda quelque tems le ſilence, puis eſſuyant des larmes qui baignoient ſes yeux, il pria Tony de lui pardonner d'avoir été la cauſe de ſes tourmens, faute d'avoir plutôt acquitté une dette auſſi ſacrée que la ſienne. Mais, ajouta-t-il, pourquoi n'es-tu pas venu me trouver ? Tu pouvois être bien sûr que je t'aurois payé tout de ſuite. Oh, mon cher Monſieur, repondit Tony, je penſoit bien que c'étoit votre envie. Auſſi ai-je couru ce matin chez vous, là bas à ce château, vous

ſavez bien; par cette avenue où je vous vis la première fois, lorſque vous me quittates pour monter dans un beau caroſſe, qui paſſoit au grand trot. J'ai demandé le petit Monſieur, car je ne ſavois pas autrement votre nom. Et le cocher, j'imagine au moins que c'étoit lui, m'a dit que j'étois vraiment un joli garçon pour avoir des affaires avec ſon jeune maître, & que d'ailleurs vous n'étiez pas en ce moment au château. Alors, comme j'étois preſſé, je lui ai dit que vous me deviez un ſhelling, & je l'ai prié de me le payer pour vous, en l'aſſurant que vous n'auriez pas de plus grand plaiſir que de le lui rendre. Là deſſus, il m'a dit que tout petit que je paroiſſois j'étois un grand coquin. Il m'a envoyé, je n'oſe pas trop vous dire où, mais c'étoit à tous les Diables. Et après m'avoir donné deux ou trois coups d'un fouet à cheval qu'il avoit à la main, il m'a chaſſé ſans pitié de la cour. O mon pauvre ami, que j'en ſuis fâché, s'écria William! Il faut que tu ſois venu lorſque j'étois à la promenade avec mon grand-papa. Je puis te payer tout de ſuite, ajouta-t-il, en lui donnant les trois ſhellings qu'il avoit apportés. Je n'ai pas d'avantage pour le moment; mais le premier argent qui me viendra, je le réſerverai pour toi, je te le promets. Je ne vous ai prêté qu'un ſhelling, lui répondit Tony, ainſi vous m'en donnez deux de trop. Oh garde-les, garde-les tous, répliqua William. Je voudrois ſeulement en avoir dix fois plus à te donner.

En ce moment, le petit apprenti, que la peur de ſon

ſon maître avoit empêché de ſuivre William auprès de ſon camarade, accourut à toutes jambes vers Tony, pour lui dire qu'il pouvoit retourner à la maiſon, parce que le maître venoit d'aller au cabaret, où il paſſeroit sûrement, ſuivant ſa coûtume, le reſte de la journée. Tony ſe leva auſſi-tôt, & dit à William qu'il vouloit profiter de l'abſence de ſon perſécuteur, pour s'en retourner chez lui, parce que ſa maîtreſſe, qui étoit la meilleure femme du monde, étoit sûrement en peine ſur ſon compte, & qu'il brûloit de la tirer d'inquiétude. William lui répondit qu'il ne le quitteroit pas ; & ils s'acheminairent tous les trois vers le chaumière. Ils ne tarderent pas à y arriver, quoique Tony ne ſe traînât qu'avec peine ; mais William & ſon petit camarade le ſoutenoient ſous les bras, pour lui rendre la marche moins douloureuſe. William, en entrant, vit la pauvre femme qui tenoit une main ſur l'un de ſes yeux. De l'autre main, elle ſoutenoit un enfant à qui elle donnoit à têter. L'innocente créature quittoit de tems en tems la mamelle, & regardoit ſa mère avec un ſourire, tandis qu'en ſe penchant pour lui ſourire à ſon tour, elle laiſſoit tomber des larmes ſur ſes petites joues vermeilles. Une petite fille, d'environ deux ans, étoit de bout auprès des genoux de ſa mère, & pleuroit pour qu'elle la prît ſur ſon ſein, & qu'elle lui donnât à manger. Un autre enfant, auprès d'une table écloppée, tâchoit d'atteindre à un morceau de pain bis, plus noir encore de ſuie que de ſa propre couleur. Telle étoit la ſcéne

qui

qui frappa les regards du jeune Sedley, à ſon entrée dans la chaumière, & qui lui préſenta un contraſte bien frappant avec la richeſſe à laquelle il étoit accoûtumé. Tony le ſuivoit, & oubliant ſes meurtriſſures, il ſe précipita dans la chaumière en s'écriant: Me voici, maîtreſſe; ne pleurez pas d'avantage, me voici. Elle ne s'étoit pas apperçue de l'arrivée de William. Au ſon de la voix de Tony, elle releva ſoudain la tête, en eſſuyant ſes yeux qui étoient ſi enflés qu'elle pouvoit à peine le voir. Quoi, c'eſt toi, mon pauvre enfant, lui répondit-elle? Comment te trouves-tu? Je craignois que tu n'euſſes été aſſommé, tant mon mari étoit en fureur. C'eſt pour avoir voulu lui demander ta grace, qu'il m'a donné ce coup terrible à la tête. Hélas! en le recevant, j'ai bien cru qu'il finiroit à la fois toutes mes peines. Mais n'eſt-ce pas là ce petit Monſieur dont tu m'as parlé? Oh oui, c'eſt moi, répondit William. C'eſt à moi que Tony a prêté le ſhelling qui vous a cauſé à tous tant de ſouffrances, tandis que je devois être ſeul à ſouffrir.

Les enfans qui avoient ſuſpendu pour un moment leurs criailleries, les recommencerent alors avec plus de force. La mère leur dit de prendre patience, qu'il ne lui reſtoit pas un ſol pour leur donner du pain. Tony auſſi tôt s'empreſſa de lui montrer l'argent qu'il avoit reçu & il promit aux enfans que s'ils étoient ſages, il leur donneroit de quoi manger. En effet, il dépêcha tout de ſuite le petit apprenti pour

aller

aller acheter une galette, dont l'arrivée fit naître la joie dans toute la maiſon. L'avidité avec la qu'elle les enfans dévoroient ce pain lourd & à demi-cuit, cauſa à Sedley le plus grand étonnement. Toute la petite famille le remercia de ſa généroſité, lorſqu'elle apprit que c'étoit à lui qu'elle avoit l'obligation de ce bon repas. William jouiſſoit avec tranſport de la reconnoiſſance univerſelle. Mais comme la nuit s'approchoit, il ſe vit obligé de quitter la chaumière pour retourner au château. En marchant, il fit de profondes réflexions ſur tous les évenemens qui avoient rempli cette journée & la précédente. Il vit combien la foibleſſe qu'il avoit eue de céder, contre ſa conſcience, aux mauvais conſeils de Beaufort, lui avoit attiré d'humiliations & de chagrins. C'étoit peu des affronts qu'il avoit reçus à la foire, des angoiſſes qu'il avoit ſenties au retour, enfin de la honteuſe découverte de ſa diſſimulation & de ſes menſonges, il avoit encore tenu plongé dans la douleur ſon petit frère qu'il chériſſoit tendrement; il étoit cauſe que ſon généreux bienfaiteur avoit été déchiré de coups, & qu'une malheureuſe femme avoit failli perdre la vie. Tous ces tableaux retracés vivement à ſon eſprit, le firent frémir d'horreur. Il ſentit combien il étoit néceſſaire de vaincre ſa foibleſſe, & de ne ſuivre que les inſpirations de l'honneur & de la vertu. Ces principes ſe fortifierent de plus en plus dans ſon ame. Il les ſuivit fidellement depuis ce jour; & ceux que cette petite hiſtoire a pu intéreſſer en faveur du brave

Tony,

Tony, ſeront bien aiſes d'apprendre que William eut la joie de lui procurer bientôt un ſort plus heureux.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Londres, le 24 Octobre.

NOUS voici revenus depuis hier dans cette grande ville, ma chere maman. Mais, hélas! ce voyage a été marqué par un événement bien fâcheux.

M. Bartlet, Charles & moi, nous allions devant dans une berline légére. M. & Mde. Grandiſſon nous ſuivoient avec Emilie & Edouard. Nous étions convenus de les attendre à une grande auberge pour dîner enſemble, & laiſſer repoſer nos chevaux. Lorſque nous arrêtâmes, le brave Henri, en voulant deſcendre précipitamment pour nous ouvrir la portière, eut le malheur de tomber, & de ſe caſſer la jambe. Vous devez penſer quel fut notre chagrin à cet accident. Nous fîmes auſſi-tôt tranſporter le pauvre malheureux dans la meilleure chambre de l'auberge, & Charles envoya chercher le chirurgien du village. Malgré ſa profonde douleur, il eut le courage d'aſſiſter à l'opération, & de prêter tous les ſecours qui furent en ſon pouvoir. La ſeconde voiture étant arrivée, mon ami ſupplia ſon père, après le dîner, de nous laiſſer dans l'auberge auprès du malheureux, juſques

juſques au lendemain. M. Grandiſſon y conſentit, & continua ſa route. Que ne puis-je vous peindre les ſoins tendres & empreſſés que Charles rendit au pauvre Henri pendant toute la journée ! Il ne voulut point quitter le chevet de ſon lit ; & il lui donnoit les plus douces conſolations. Vers les dix heures du ſoir, il fit monter le cocher, à qui il ordonna de paſſer la nuit auprès de Henri, & de venir nous appeller, ſi notre preſence étoit néceſſaire.

Nous nous levâmes le lendemain de bonne heure ; & nous eûmes le plaiſir de voir que notre malade ſe trouvoit aſſez bien pour ſon état. Cependant Charles ne voulut point ſe remettre en route avant l'arrivée d'une femme, que M. Gradiſſon nous avoit promis d'envoyer de Londres, pour reſter auprès de Henri. Ce ne fut donc que le ſoir que nous repîmes notre voyage, après que mon ami eût recommandé le malade & la garde aux ſoins du maître de l'auberge, avec la promeſſe d'une bonne récompenſe.

Voyez, ma chere maman, s'il eſt poſſible d'avoir plus de prudence & d'humanité que mon ami. On a beau le croire doué de toutes les perfections, chaque jour on en découvre en lui de nouvelles. Il en eſt de même de mon amitié. Je crois ne pouvoir pas l'aimer d'avantage, & cependant je l'aime tous les jours de plus en plus. Oh ce n'eſt pas pour lui ſeul que mes ſentimens prennent une plus vive tendreſſe. O ma chere maman, ma chere petite

ſœur,

ſœur, c'eſt vous qui aurez toujours la meilleure part dans mes affections.

P. S. J'oubliois de vous dire qu'Edourd vient de partir pour aller ſe faire recevoir à ſon regiment.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Londres, le 27 Novembre.

LA ſanté du brave Henri eſt entiérement rétablie, ma chere maman; mais il ne marche encore que ſur des béquilles. Sa jambe caſſée eſt beaucoup plus courte que l'autre. Ainſi le voilà ſans retour eſtropié pour le reſte de ſa vie. Son malheur affecte vivement M. & Mde. Grandiſſon, parce que c'étoit un domeſtique intelligent, fidele & rempli d'attachement pour ſes maîtres. Charles & ſa ſœur ont eu ce matin, à ſon ſujet, un entretien avec leurs parens, que je m'empreſſe de vous rapporter.

CHARLES. Que je ſuis affligé, mon papa, de l'accident du pauvre Henri! Il étoit ſi leſte & ſi bien fait!

M. GRANDISSON. Je n'y ſuis pas moins ſenſible que toi, mon cher fils. Tu vois comme l'on n'eſt jamais sûr un inſtant de ſoi-même. On ſe leve frais & diſpos; & un ſeul malheur, que toute la prévoyance

voyance imaginable ne peut nous laiſſer entrevoir, nous prive, en un moment, ou de notre ſanté, ou de l'un de nos membres les plus utiles, & ſouvent même de la vie. La ſemaine dernière, un homme de ma connoiſſance invite toute ſa famille pour célébrer ſa fête, & lui donner un grand repas. Il ſe voit au milieu de ſes enfans & de ſes neveux. Il reçoit leurs tendres careſſes, & ſe réjouit de vivre pour être aimé. Après le dîner, il veut deſcendre. Son pied porte à faux ſur une marche de l'eſcalier; ſa tête ſe briſe, & le voilà mort. De pareils accidens arrivent tous les jours.

CHARLES. L'infortune du pauvre Henri ne lui eſt arrivée que pour avoir mis trop d'ardeur à remplir nos ordres. Que fera-t-il maintenant? Il n'eſt plus en état de ſervir.

EMILIE. Hélas! non. Qui voudroit prendre un domeſtique boiteux? Par bonheur mon papa & maman ſont ſi bons! Oui, j'oſe le croire, je ne crains pas que jamais. . . . . .

Mde. GRANDISSON. Eh bien, Emilie, pourſuis. Que voulois-tu dire?

EMILIE. Ah, ma chere maman! que vous dirai-je? Vous ſavez bien mieux que moi ce que vous pouvez faire pour lui.

M. GRANDISSON. Parle librement, ma chere fille, quel parti penſes-tu que nous devions prendre en cette occaſion?

EMILIE. Puiſque vous me l'ordonnez, mon papa, je vais vous obéir. Vous avez la bonté de faire une

penſion à votre ancien jardinier, parce que vous avez toujours été content de ſon ſervice?

M. GRANDISSON. Il eſt vrai; mais c'eſt un homme infirme, qui a ſervi dans la maiſon pendant plus de quarante ans. Il a éprouvé des malheurs conſidérables; & il ne peut rien faire aujourd'hui pour gagner ſon pain, au lieu que Henri peut encore travailler.

EMILIE. Oh, il ne ſera jamais en état de faire ce qu'il faiſoit auparavant. Daignez écouter ma prière, mon cher papa. Tenez, je ſerai plus ménagère à l'avenir pour mes habits & pour tous mes autres beſoins; & ſi vous voulez le permettre, le pauvre Henri profitera de ces économies.

M. GRANDISSON. J'approuve, ma chere fille, cette manière de penſer. Elle te fait plus d'honneur que ne le feroit la plus riche parure. Mais je veux avoir auſſi le ſentiment de Charles ſur cette affaire.

CHARLES. O mon papa, que me dites-vous? Ce n'eſt pas à moi de vous donner des conſeils.

Mde. GRANDISSON. C'eſt fort bien, mon fils; mais puiſque ton père te demande ta penſée, tu peux nous la dire.

CHARLES. Eh bien, je l'avouerai, j'aime beaucoup Henri, & je voudrois qu'il fût heureux.

M. GRANDISSON. Sais-tu quelque moyen de faire ſon bonheur?

CHARLES. Oui, mon papa, je crois en avoir trouvé un.

Mde.

Mde. GRANDISSON. C'eſt ſans doute le même que celui de ta ſœur ?

CHARLES. Non pas tout-à-fait. Il y a quelque légère différence.

M. GRANDISSON. Voyons donc, je te prie.

CHARLES. Son père étoit un fort honnête tiſſerand, qui auroit pu vivre à ſon aiſe de ſon travail, s'il n'avoit pas eu un ſi grand nombre d'enfans à nourrir. Henri, dans ſa jeuneſſe, a commencé par apprendre le même métier. Il ne l'a quitté que par le penchant qu'il avoit à s'attacher à votre ſervice. Son père eſt mort, il y a plus de ſix ans ; & tout ce qu'il poſſédoit a été vendu pour payer ſes dettes. Je ſuis sûr que Henri reprendroit volontiers ſon ancienne profeſſion, s'il en avoit les moyens. Mais comme il s'eſt chargé du ſoin d'entretenir ſa mère, il n'a pu rien épargner de ſes gages. C'eſt une choſe que vous ſavez.

M. GRANDISSON. Il eſt vrai.

CHARLES. Eh bien, mon papa, ſi vous aviez la bonté de lui avancer l'argent dont il a beſoin pour acheter un métier, pour ſe procurer des outils, du fil, de la laine, & monter un peu ſon ménage, je le connois, il eſt honnête & laborieux, il ſauroit aiſément ſe tirer d'affaire. Il pourroit prendre ſa pauvre mère avec lui pour en avoir ſoin : il ſe mettroit en état d'amaſſer quelque choſe pour ſes vieux jours ; & bientôt peut-être, il vous rendroit l'argent que vous auriez eu la bonté de lui prêter.

Mde. GRANDISSON. Oui, mais les intérêts qu'il

nous devroit de cette ſomme, le gêneroient ſans doute?

CHARLES. *(Se jettant au cou de ſa mère.)* O ma chere maman, permettez que je vous embraſſe. Je vois que vous voulez faire pour lui plus que je n'oſois deſirer.

M. GRANDISSON. Oui, mon cher fils, & je ſuis ravi que tes penſées s'accordent ſi bien avec les nôtres. Emilie ne pouvoit pas tout prévoir. Une penſion que nous aurions faite au pauvre Henri, n'auroit ſervi peut être qu'à lui donner le goût de l'oiſiveté, & a lui en faire contracter les vices. Au lieu qu'en reprenant ſon premier état, il ne dépendra que de lui de ſe voir dans l'aiſance par ſon induſtrie & ſon activité.

EMILIE. Oh oui, mon papa, vous avez raiſon, je le ſens à merveille.

M. GRANDISSON. Puiſque nous voilà tous d'accord, il ne te reſte plus, Charles, que d'aller en inſtruire Henri, & de voir avec lui de quelle ſomme il peut avoir beſoin. Tu peux lui dire que nous la lui donnerons avec une joie extrême, pour récompenſe de ſa fidélité, & pour conſolation de ſon malheur.

Mde. GRANDISSON. Oui, mon ami, & nous te laiſſons le plaiſir d'arranger toi-même toute cette affaire.

CHARLES. O mon digne papa, ma chere maman, que je vous remercie au nom du pauvre malheureux! Permettez

Permettez que j'aille tout de ſuite lui en porter la nouvelle.

EMILIE. Attens, mon frère, je veux être avec toi. J'aime tant à voir les braves gens ſe réjouir !

O ma chere maman, quel bonheur d'avoir le moyen d'exercer la bienfaiſance ! Je voulus auſſi aſſiſter à cette ſcene. Le brave Henri verſa d'abord des larmes de joie, lorſque Charles lui dit ce que ſes parens vouloient faire en ſa faveur. Ses larmes devinrent enſuite de triſteſſe, lorſqu'il ſongea qu'il alloit quitter de ſi bons maîtres. Mais non, s'écria-t-il, je ne les quitterai point. Je les aurai toujours devant les yeux au bout de mon métier.

Je ne puis aller plus loin. Mes larmes m'empêchent de voir ce que j'écris. Adieu, ma chere maman. Je ſerai donc dans deux mois auprès de vous & de ma petite ſœur ! Nous pourrons nous voir à toutes les heures du jour ! Toutes nos promenades, tous nos repas ſe feront enſemble ! Je vous verrai ſourire à mes ſoins, & m'en payer par vos careſſes ! Je pourrai vous ouvrir mon cœur, vous expoſer tous mes ſentimens & toutes mes penſées ! Je pourrai recevoir vos tendres avis, & vous en faire auſſi-tôt recuillir le fruit dans ma conduite ! Je vous entendrai peut-être remercier le Ciel de nous avoir donné le jour ! Oh, avec quelle joie je vous embraſſe dans cette eſpérance !

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Londres, le 26 Novembre.

EDOUARD eſt revenu cet après-midi à la maiſon, ma chere maman. Son habit d'officier lui ſied à merveille. Il eſt auſſi bien de taille & de figure que Charles. Ne ſeroit-ce pas dommage que ſon cœur ne fût pas auſſi bon? Il paroît par les lettres qu'il a portées du Major Arthur & du Comte de ***, qu'il s'eſt fort bien conduit à ſon régiment. Il a été chargé par le Major de préſenter une ſuperbe tabatière à mon ami Charles. Elle eſt ornée de ſon portrait entouré de diamans. Le Major a pris une tournure bien noble pour la lui faire accepter. Il lui dit que ne pouvant le remercier aſſez ſouvent de lui avoir ſauvé la vie, il a chargé ſon portrait de lui en témoigner tous les jours ſa reconnoiſſance.

Il vient d'arriver en ce pays une funeſte aventure, qui montre de quelle imprudence il eſt toujours de parler mal des autres. Voici, ma chere maman, un entretien que nous avons eu à ce ſujet, & dans lequel vous pourrez mieux en apprendre toute l'hiſtoire.

EDOUARD. Avez-vous entendu parler, mon papa, de la ſcene qui vient de ſe paſſer à Tunbridge?

M. GRANDISSON. Non, mon fils, qu'eſt-ce donc?

EDOUARD. Vous connoiſſez le Colonel Brown, ce brave Officier?

M. GRAN-

M. GRANDISSON. Oui, ſans doute.

EDOUARD. Eh bien, ce digne homme a été tué la ſemaine derniere par le Capitaine Fierly.

M. GRANDISSON. Tué, dis-tu ? Et comment ?

EDOUARD. D'un coup d'épée, en duel.

M. GRANDISSON. Sais-tu le ſujet de leur querelle ?

EDOUARD. C'eſt que le fils du Colonel, au milieu d'une grande compagnie, avoit mal parlé du Capitaine, & que celui-ci s'en eſt tenu offenſé.

EMILIE. O Ciel ! Eſt-il poſſible ?

EDOUARD. On dit que ce Capitaine eſt un mauvais ſujet, qui n'eſt eſtimé de perſonne.

M. GRANDISSON. Cela peut être ; mais il n'appartenoit pas à un jeune homme d'en dire du mal, ſurtout dans une grande aſſemblée.

GUILLAUME. Et comment cela eſt-il revenu aux oreilles du Capitaine Fierly ?

EDOUARD. Quelqu'un de la compagnie s'eſt empreſſé de l'en inſtruire.

EMILIE. C'étoit une grande imprudence, n'eſt-il pas vrai, mon papa ?

M. GRANDISSON. Sans doute, ma fille.

CHARLES. Il me ſemble qu'il falloit ſe borner à prendre ſon parti, s'il y avoit quelque moyen de le juſtifier des reproches qu'on lui faiſoit ; mais les lui rapporter, c'eſt une choſe tout-à-fait indigne.

M. GRANDISSON. Tu as raiſon, mon fils ; & cela nous montre, par un double exemple, combien il

eſt

eſt imprudent de s'abandonner à l'indiſcrétion de ſa langue.

GUILLAUME. Mais le Colonel, comment avoit-il à répondre des mauvais propos de ſon fils? Eſt-ce qu'il les a ſoutenus?

EDOUARD. Non; au contraire, il les a déſavoués.

GUILLAUME. Eh bien donc, mon ami, d'où vient qu'il ſe trouve dans la querelle?

EDOUARD. Le Capitaine eſt l'homme de la terre le plus brutal. Il vouloit avoir ſatisfaction; & comme il ne pouvoit la demander à un jeune homme de quatorze ans, il a cru pouvoir s'adreſſer à ſon père. Le Colonel s'eſt engagé à punir lui-même ſon fils; mais le Capitaine a répondu que ce n'étoit pas aſſez pour ſa vengeance, & qu'un père devoit expier les fautes de ſes enfans. Le Colonel, pouſſé à bout, s'eſt vu dans la néceſſité de ſe défendre. Il a perdu la vie; & le Capitaine a pris la fuite.

M. GRANDISSON. Le barbare! Quel fruit a-t-il retiré de ſa férocité? Il a teint ſes mains d'un ſang innocent; & il faut qu'il abandonne ſa patrie, pourſuivi par la honte & par les remords.

EMILIE. Et le jeune Brown, combien il eſt à plaindre!

CHARLES. Comment vivra-t-il avec le reproche horrible d'avoir coûté la vie à ſon père?

EDOUARD. Le malheureux eſt au déſeſpoir. Il paſſe la nuit & le jour à déplorer ſa funeſte imprudence. On veille ſur lui, pour l'empêcher d'attenter

ſur

ſur lui-même. On l'a ſurpris hier prêt à ſe précipiter de la plus haute fenêtre de ſa maiſon.

CHARLES. La mort ſeroit certainement préférable pour lui à l'exiſtence. Il ne doit plus avoir un jour de repos.

M. GRANDISSON. O mes enfans ! vous voyez quels malheurs affreux la médiſance peut entraîner à ſa ſuite.

EDOUARD. Il y a des perſonnes qui excuſent un peu ſa faute. On prétend qu'il n'a dit que la vérité ſur le compte d'un homme juſtement dévoué au plus profond mépris.

M. GRANDISSON. Qu'importe, mon cher fils ? Il n'eſt permis de dire la vérité que lorſqu'elle n'offence perſonne. On eſt libre de garder le ſilence. Il eſt toujours plus beau de voiler les mauvaiſes actions de ſes frères, que de les découvrir au grand jour. Quel eſt l'homme ſur la terre abſolument exempt de défauts ? Nous trouverions certainement fort mauvais que l'on publiât les moindres fautes que nous commettons. Pourquoi donc nous permettre envers les autres, ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît à nous-mêmes ? Et qu'y a-t-il de plus dangereux que la médiſance ? Celui qui ſe permet une fois de mal parler de ſes ſemblables en prend bientôt l'habitude, au point de publier ſur leur compte le menſonge comme la vérité. Et alors de quel attentat on devient coupable ! Un calomniateur eſt mille fois plus à craindre qu'un voleur. Car le bien dont on nous dépouille,

nous

nous pouvons le regagner par notre induſtrie ; mais lorſque l'honneur eſt une fois perdu, c'eſt le plus ſouvent pour toujours.

EMILIE. Mais, mon papa, quel plaiſir peut-on avoir à dire le mal, faux ou vrai, de qui que ce ſoit au monde ?

M. GRANDISSON. Ces indiſcrétions viennent toujours d'une fauſſe vanité. On croit paroître plus inſtruit, ou faire penſer que l'on eſt ſoi-même à l'abri des reproches que l'on adreſſe aux autres. Mais on ne fait que s'attirer le mépris & la haine. Ceux même qui s'amuſent un moment des traits de la médiſance, craignent d'en être, à leur tour, les victimes, & déteſtent celui qui fonde ſa ſatisfaction ſur la jouiſſance du mal qu'il fait à ſes ſemblables. Mais ſi l'on eſt inſenſible au plaiſir de n'inſpirer jamais contre ſoi de ſi triſtes ſentimens, comment ne pas frémir des maux qui peuvent réſulter d'une parole indiſcrette! Combien de ruptures, de vengeances & de meurtres un ſeul mot peut produire ! Et quel repos attendre de ſa conſcience, lorſqu'on y trouve le reproche d'avoir cauſé des malheurs que l'on ne peut réparer ?

EDOUARD. Mais, mon papa, quel parti dois-je prendre, s'il eſt queſtion, devant moi, d'un mal-honnête homme ?

M. GRANDISSON. Garder le ſilence ſur ſon compte, comme ſur une perſonne indigne de ton attention. Ce n'eſt pas à toi de redreſſer ſa conduite, puiſque tu n'as aucun droit ſur lui. Et ſi tu parles toujours

toujours avec tranſport d'un homme de bien, ton ſilence condamne aſſez le méchant.

CHARLES. Oui, mon papa, je ne dois que le plaindre, & déſirer pour lui qu'il apprenne à connoître la vertu.

O ma chére maman, que ce ſentiment eſt noble & généreux ! Si le jeune Brown avoit eu la manière de penſer de mon ami, il n'auroit pas enfoncé l'épée d'un furieux dans le ſein de ſon père. Hélas ! à la fleur de la jeuneſſe, que le monde doit être horrible pour lui ! Donner la mort à celui de qui l'on tient la vie ; cette ſeule penſée me glace d'horreur. C'eſt une leçon qui ne s'effacera jamais de mon eſprit ; & l'on ne m'entendra parler d'aucun de mes ſemblables, que lorſque j'aurai du bien à dire de ſa conduite & de ſes ſentimens.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 6 Décembre.

J'AI vu par votre lettre, ma chere maman, que mon dernier conte a fait quelque plaiſir à ma petite ſœur. Cela me faiſoit penſer hier à vous en envoyer un autre, lorſqu'Emilie me dit qu'elle vouloit s'en charger. Elle monta auſſi-tôt dans ſa chambre ; & après avoir travaillé toute la journée, voici le conte qu'elle m'a remis ce matin. Elle vous prie, vous & ma

ma petite ſœur, de le lire avec beaucoup d'indulgence, parce que c'eſt ſon premier ouvrage, & qu'elle ne l'a entrepris que par le déſir de vous plaire. J'eſpére que cet eſſai donnera de l'émulation à ma petite ſœur; & je m'attends bien-tôt à trouver dans vos lettres quelque jolie hiſtoire de ſa façon.

LE NID DE MERLES.

MARCEL & CYPRIEN étoient les deux plus jolis enfans du monde. Ils avoient pris l'un pour l'autre une ſi grande amitié, que ſi Marcel avoit des fruits ou des gâteaux, il couroit en offrir à Cyprien; & lorſque Cyprien en avoit à ſon tour, il n'y touchoit point qu'il n'eût partagé avec Marcel. Tous leurs joujoux ſembloient appartenir également à chacun. En un mot, on les eût pris pour deux frères, bien plus que pour deux ſimples camarades.

Leurs parens étoient fort ſatisfaits de voir s'établir entre leurs enfans cette douce union, parce qu'ils étoient eux-mêmes étroitement liés enſemble. Cyprien ne manquoit jamais, en allant à l'école, d'aller prendre Marcel; & Marcel n'en revenoit jamais ſans attendre que Cyprien eût fini de jouer pour s'en retourner avec lui. Ils apprenoient enſemble leurs leçons; & toutes leurs diſputes étoient à qui ſe montreroit le meilleur écolier.

Les

Les jours de congé, ils alloient faire tous deux un tour de promenade dans les champs. Ils s'amuſoient à cueillir des fleurs ſauvages, & à faire des bouquets pour leurs ſœurs. Quelquefois ils s'aſſeyoient ſur l'herbe, & ſe racontoient de petites hiſtories, ou répétoient quelque jolie chanſon qu'ils avoient appriſe de leurs mamans.

Marcel étant un jour allé rendre une viſite avec ſon père, Cyprien, ſe voyant privé de la compagnie de ſon ami, alla, pour ſe déſennuyer, ſe promener tout ſeul dans la campagne. En marchant le long d'une haie, il découvrit dans l'épaiſſeur des buiſſons un nid de merles. Il n'étoit pas de ces enfans qui ſe font une maligne joie de ravir à un pauvre oiſeau ſes chers petits. Il réſolut d'attendre qu'ils n'euſſent plus beſoin des ſecours de leur mère, & que leur mère n'eût plus beſoin de les aimer. Il ne manqua pas cependant, le lendemain, de faire part de ſa bonne fortune à Marcel. Il lui dit qu'il vouloit lui montrer le nid, qu'ils iroient chaque jour faire une viſite aux oiſeaux juſqu'à ce que leurs aîles fuſſent venues, & qu'alors ils partageroient enſemble la nichée.

Marcel attendit avec impatience que l'école fut fini. Alors Cyprien l'amena devant le nid ; & ils y allerent enſemble pluſieurs jours de ſuite pour voir comment ſe portoit la petite famille.

Du premier moment que Marcel avoit vu le nid, il avoit conçu le projet de s'en emparer. Il eſt difficile de concevoir ce qui avoit pu lui inſpirer cette vilaine

penſée, puiſque ſon ami lui avoit offert volontairement de partager avec lui. Le mal ſe gliſſe avec tant de facilité dans le cœur des hommes, que l'on devroit bien ſe tenir toujours ſur ſes gardes pour l'empêcher d'y pénétrer. Les enfans devroient encore y veiller avec plus de ſoin, puiſque leur cœur eſt plus foible. Cette vigilance leur eſt d'autant plus facile qu'ils ont toujours leurs parens ou leurs inſtituteurs pour les aider de leurs ſages conſeils. Ils ne ſavent pas aſſez qu'une faute légère peut bientôt faire naître un vice odieux, qui ne tarde pas à corrompre leur âme, & quelquefois pour le reſte de leur vie.

Marcel étant ſorti un jour avant l'heure où Cyprien venoit ordinairement le chercher, il ſe rendit ſeul à l'endroit où étoit le nid. Il trouva les petits bons à prendre ; & oubliant, tout à la fois, les doux nœuds qui l'uniſſoient à ſon camarade, & la généroſité qu'il lui avoit montrée, il ſaiſit ſa proie, & l'emporta le cœur tout palpitant.

Lorſqu'il eût fait la moitié du chemin, il s'aſſit ſous un arbre pour regarder les petits oiſeaux & les entendre gazouiller. Ce fut alors, pour la première fois, qu'il ſentit des remords de l'indigne action qu'il venoit de commettre. Son eſprit étoit dans un grand embarras. S'il portoit en cachette le nid à ſa maiſon, il ne pouvoit manquer d'être bientôt découvert ; & ſon père le puniroit ſévérement pour avoir trompé ſon camarade, qui ne manqueroit pas auſſi de lui retirer ſon amitié ; s'il rapportoit le nid pour le remettre

remittre à ſa place, il craignoit de rencontrer Cyprien en y allant. Il lui vint enſuite la penſée d'aller jetter le nid dans un étang voiſin, & de le faire couler à fond en le chargeant de pierres. Pendant qu'il flottoit entre ces divers partis, il vint à paſſer un enfant d'un autre village, qui, ayant vu le nid entre ſes mains, lui offrit en échange une douzaine de boules de marbre, renfermées dans un ſac. Cette propoſition venoit fort à propos, à ce qu'il lui ſembla, pour le tirer de peine. Il ſe hâta d'y ſouſcrire, & ſe rendit à l'école, où il affecta de prendre un air auſſi tranquille que s'il n'avoit eu aucun reproche à ſe faire.

Il fallut trouver une mauvaiſe excuſe auprès de ſon ami, pour ne l'avoir pas attendu le matin comme à l'ordinaire. Cyprien qui n'avoit aucun ſoupçon, ſe contenta de tout ce que Marcel voulut lui dire. Il dit à ſon tour que l'on avoit congé l'après midi, & qu'ils pourroient en profiter pour aller chercher les oiſeaux, & s'en amuſer le reſte de la journée.

Ils partirent en effet immédiatement après leur dîner. Cyprien faiſoit déjà ſes arrangemens au ſujet de la petite famille. Quel fut ſon chagrin, lorſqu'en arrivant devant le buiſſon, il la trouva dénichée! Marcel fit ſemblant d'en être auſſi ſurpris & auſſi affligé que lui. Après s'être livrés quelque tems à de vaines lamentations, ils s'en retournerent d'un air confus. Quoiqu'il en ſoit, Marcel, pour détourner Cyprien de penſer plus long-tems à ſa méſaventure, lui montra ſes boules de marbre, en lui diſant qu'il

les avoit trouvées le matin dans un ſac, en allant à l'école, & qu'ils n'avoient qu'à jouer enſemble.

Je vous prie, mes chers amis, de conſidérer un moment, avec moi combien les crimes de Marcel s'étoient multipliés dans le cours d'une journée. Le matin, il avoit volé ſon ami, en prenant ſeul le nid que celui-ci lui avoit montré pour le partager enſemble. Enſuite, il avoit eu la penſée de faire périr d'une mort cruelle les pauvres petites créatures. Puis, il avoit fait l'hypocrite pour détourner les ſoupçons. Enfin, il venoit de faire un menſonge, en diſant qu'il avoit trouvé les boules de marbre, tandis qu'ils les avoit reçues en échange des oiſeaux. Telle eſt la rapidité des progrès du vice! Et ne vous y trompez pas. Vous aurez beau les couvrir pendant quelque tems; la juſtice du Ciel ſaura bien à la fin les dévoiler. Il y aura toujours quelque accident qui mettra vos fautes en lumière. Vous-mêmes, vous ſervirez les premiers à les faire éclater; car votre imagination n'enfantera pas autant de menſonges, que vous ſeriez obligés d'en dire pour les couvrir les uns les autres. Le premier défaut de mémoire vous jettera dans une confuſion qui doit conduire néceſſairement à la découverte. Alors viendront la diſgrace & la honte, avec les châtimens que vous méritez.

Mais, revenons à notre hiſtoire. Cyprien, qui ne s'étoit fait une ſi grande joie de ſa découverte, que parce qu'il en devoit partager le fruit avec ſon ami, ne le vit pas plutôt ſe conſoler, qu'il ſe conſola lui-même;

&

& ils ſe mirent à jouer enſemble avec leurs boules. La partie alla fort bien pendant quelque tems; mais d'autres enfans qui paſſoient, s'étant arrêtés pour les voir jouer, l'un d'eux, après avoir attentivement examiné les boules, les réclama, comme lui appartenant, & dit qu'il les avoit perdues le matin même, avec un ſac où elles étoient renfermées. Marcel ſe moqua de ſa prétention, & ſoutint effrontément qu'il avoit acheté les boules. Mais Cyprien qui venoit de lui entendre dire qu'il les avoit trouvées, lui dit que c'étoit mal de mentir, & qu'il falloit les rendre à leur maître. Marcel refuſa de le faire, en diſant que s'il les avoit trouvées, elles étoient à lui, & qu'il les garderoit. Il fut cependant trompé dans ſon attente; car l'autre petit garçon ſe jetta bruſquement ſur lui, lui donna un coup de poing dans le nez, lui prit les boules, & s'en alla, le laiſſant réfléchir triſtement ſur les premières ſuites de ſa vilaine action.

Il eſt maintenant néceſſaire de vous apprendre que le petit garçon qui réclamoit les boules, les avoit effectivement perdues, comme il le diſoit, & que celui qui les avoit données à Marcel pour les oiſeaux, les avoit trouvées. Mais comme il penſoit pouvoir tirer un plus grand parti des oiſeaux que des boules, il avoit fait le troc dont nous avons parlé ci-deſſus.

Ce petit garçon étoit né de parens honnêtes, mais fort pauvres. On l'appelloit Lubin; & il étoit bien connu à pluſieurs milles à la ronde, parce qu'il alloit vendre dans tout le pays des fagots qu'il faiſoit lui-

même, du bois mort qu'on lui laiſſoit prendre dans la forêt. Il en portoit auſſi-tôt l'argent à ſa mère, pour l'aider à faire vivre toute ſa famille. Comme ſes parens n'étoient pas en état de l'envoyer à l'école, il avoit du tems de reſte pour ſon petit commerce, qu'il faiſoit avec beaucoup d'induſtrie & d'activité.

Ce petit Lubin, étant devenu maître du nid, examina les oiſeaux, & les trouvant déjà forts, il courut vers le village où demeuroient Marcel & Cyprien, pour tâcher d'y vendre la nichée dans la maiſon de quelque gentilhomme. Le hazard voulut que la première perſonne à laquelle il s'adreſſa, fut le père même de Marcel qui le connoiſſoit de réputation, & qui, ſachant qu'il étoit pauvre & honnête, lui donna un petit écu pour le nid. Lubin, qui ne s'étoit jamais vu tant d'argent à la fois, ſe hâta de le porter à ſa mère, qui le reçut comme un préſent du Ciel.

Marcel ne tarda guère à rentrer chez lui, tenant dans ſon mouchoir ſon nez encore tout enſanglanté. Lorſqu'on l'interrogea ſur ſa meurtriſſure, il répondit que c'étoit un grand garçon qui lui avoit jetté une pierre, pour avoir voulu l'empêcher de battre un enfant ; ce qui étoit, comme vous le voyez, un nouveau menſonge. Son père, pour le conſoler de ſon malheur, ſe hâta de lui montrer le nid de merles qu'il venoit d'acheter. Jamais étonnement ne fut égal à celui de Marcel, lorſqu'il vit que c'étoit le même nid qu'il avoit ſi vilainement dérobé à ſon ami Cyprien, & qu'il avoit donné pour les boules que l'on venoit de lui

ravir,

ravir, en le battant encore par deſſus le marché. On conviendra ſans peine que la juſtice de la providence ſe déclare bien évidemment dans toute la ſuite de cette aventure, & qu'elle choiſit la voie la plus directe pour punir le coupable. Marcel ſentit alors que c'étoit ſon premier manque de foi envers ſon ami, qui avoit amené toutes les circonſtances fâcheuſes où il alloit ſe trouver embaraſſé, & qu'il n'avoit dit un ſi grand nombre de menſonges, que pour ſervir à le tourmenter plus cruellement. La vue du nid lui fit verſer plus de larmes que n'avoit fait ſon mal. Son père ne ſavoit comment s'y prendre pour le calmer. Allons, mon cher fils, lui dit-il, ce n'eſt rien qu'un nez poché. Tu n'eſt pas bleſſé autrement; & je vais te dire une choſe qui te fera sûrement plaiſir. Tu m'as dit que ton ami Cyprien t'a promis de partager avec toi le nid qu'il a découvert? Tu ne ſeras pas en reſte avec lui. Demain, avant d'aller à l'école, tu lui porteras deux de ces oiſeaux que je viens d'acheter d'un pauvre enfant; & il ſera bien aiſe de te voir auſſi généreux envers lui qu'il vouloit l'être envers toi.

Ce diſcours fut un nouveau coup de foudre pour Marcel. Il voyoit que c'étoit le plus sûr moyen de faire éclater ſon indignité. Son eſprit étoit douloureuſement accablé de cette penſée. Il ſe livroit au déſeſpoir; il ne pouvoit parler; & à chaque inſtant, il étoit prêt à s'évanouir. Son père, le voyant dans cet état, imagina qu'il étoit bleſſé plus griévement qu'il ne paroiſſoit l'être. Il le fit mettre au lit, &

lui

lui fit prendre des potions reſtaurantes. Marcel étoit malade en effet. Il ne put dormir de toute la nuit. Une fiévre brulante conſumoit ſon ſang. Son père & ſa mère commencerent à craindre pour lui. Ils l'interrogeoient à chaque inſtant ſur ſon mal, mais il étoit opiniâtrément réſolu de n'en jamais découvrir la véritable cauſe, quand il devroit lui en coûter la vie.

Le lendemain, Cyprien étant venu, ſelon ſa coutume, chercher Marcel pour aller enſemble à l'école, on lui dit que ſon ami étoit retenu au lit par une groſſe fiévre. Cette nouvelle remplit ſon petit cœur de triſteſſe. Il demanda la permiſſion de monter auprès du malade, ce qui lui fut accordé. Marcel, en le voyant, fut ſaiſi d'un cruel ſerrement de cœur, parce qu'il imaginoit que Cyprien avoit déjà vu le nid, & qu'il venoit l'accabler de reproches. Voyez ce que c'eſt qu'une conſcience criminelle. Quel eſt l'inſenſé qui voudroit ſe rendre coupable d'une faute, en penſant aux chagrins amers qu'elle doit entraîner à ſa ſuite ? Qui oſeroit hazarder un menſonge, en voyant que tôt ou tard la vérité ſe découvre pour accabler l'impoſteur ? Je ne vous demande que de réfléchir un moment ſur la honte & le déſeſpoir de Marcel ; & je ſuis bien sûr que vous ne ferez jamais rien dont vous ayez à rougir.

Cyprien, après avoir paſſé quelque tems à conſoler ſon ami, le quitta pour aller à l'école. En deſcendant, il trouva dans le ſallon le père de Marcel, qui lui montra les oiſeaux, & lui dit qu'il ſe faiſoit un grand

grand plaiſir de lui en donner deux, les plus jolis, à ſon choix. Cyprien reconnut le nid d'un ſeul coup d'œil ; & ſon premier mouvement fut de s'écrier : Oh que c'eſt indigne à Marcel d'avoir enlevé mon nid, & de m'avoir ſoutenu ſi vilainement qu'il ne ſavoit ce qu'il étoit devenu ! Fi donc, Cyprien, répondit le père de Marcel ! Comment oſes-tu accuſer mon fils d'une ſi mauvaiſe action ? Il n'en eſt pas capable, je t'aſſure. J'achetai hier moi-même ce nid d'un petit garçon nommé Lubin. Ce fut une grande joie pour Cyprien, de s'entendre dire que Marcel étoit innocent. C'étoit bien ſon nid à la vérité : il n'étoit pas difficile à reconnoître ; mais un autre avoit bien pu le prendre. Il s'excuſa de ſa précipitation, & dit qu'il avoit tort d'avoir jugé ſi légérement ſon ami. Le père de Marcel lui demanda alors s'il s'étoit trouvé avec ſon fils, lorſqu'il avoit reçu un coup ſi violent dans le nez ?

—— Oui, Monſieur, nous étions enſemble.

—— Eh, qu'avoit-il fait pour s'attirer ce traitement ?

Cyprien garda le ſilence. Il ne vouloit pas dire un menſonge ; mais il craignoit auſſi, par un récit fidelle, de compromettre ſon ami, qu'il ſavoit certainement être coupable ſur ce point.

Le père de Marcel, ſurpris de l'embarras de Cyprien, n'en inſiſta que plus vivement pour avoir une réponſe préciſe à ſa queſtion.

Cyprien, voyant qu'il ne pouvoit plus reculer, prit

prit le parti de raconter tout ce qu'il ſavoit au ſujet des boules de marbre & des coups de poing dans le nez que le petit garçon avoit donnés à Marcel.

Comment, s'écria le père à ce récit, mon fils a été capable de me tromper! Il m'a dit que c'étoit un grand garçon qui lui avoit jetté une pierre, pour avoir voulu l'empêcher de battre un enfant. Viens avec moi, Cyprien, je veux....

Comme il diſoit ces mots, il entendit frapper à la porte. Il ouvrit. C'étoit Lubin, qui, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance du petit écu qu'il lui avoit donné la veille, venoit lui préſenter un joli bouquet de fleurs des champs. Ah, c'eſt toi, mon ami, s'écria le père de Marcel! Je ſuis bien aiſe que tu ſois venu ſi à propos. Tiens, dit-il à Cyprien, en le lui préſentant, voila le petit garçon à qui j'achetai hier le nid.

Oui, c'eſt moi, ſans doute, dit Lubin.

Quand eſt-ce donc que tu es allé le prendre, lui demanda Cyprien?

Je ne l'ai pas pris, répondit l'autre. Je l'ai eu en troc d'un petit Monſieur, en habit rouge, pour une douzaine de boules de marbre, que j'avois trouvées dans un ſac. Cette réponſe fut un coup de lumière pour Cyprien. Elle ſervit auſſi à convaincre le père de Marcel de l'indignité de ſon fils. Il pria les deux enfans de monter avec lui dans la chambre du malade.

Marcel ne les vit pas plutôt entrer tous les trois enſemble, qu'il comprit que tout le myſtère de ſa conduite

duite étoit découvert. Il s'élança précipitamment de ſon lit, ſe mit à genoux devant ſon père, lui raconta toute l'hiſtoire, & lui demanda grace en ſanglottant. Il proteſta que ſa maladie n'étoit venue que de la violence des remords qu'il ſentoit de ſes fautes, & qu'il n'y avoit qu'un généreux pardon qui pût le guérir.

Son père indigné gardoit le ſilence. Cyprien vivement ému de la douleur de celui qu'il avoit tant chéri, ſe jetta dans ſes bras & lui dit : Va mon ami, je te pardonne. Je vois que tu es aſſez puni par tous les chagrins que tu as ſouffert. Ah, s'écria Marcel, je ne voudrois pas les ſouffrir une ſeconde fois pour l'univers entier. Cyprien ſe joignit auſſi-tôt à lui, pour obtenir ſa grace de ſon père, qui ne put la refuſer à leurs vives inſtances. Il ſe contenta de donner à ſon fils de ſages inſtructions pour réparer ſes fautes, & pour ſe garantir d'en commettre de pareilles dans la ſuite. Elles eurent tout l'effet qu'il s'en étoit promis. Marcel, après cette mémorable leçon, ne ſe diſtingua plus que par des ſentimens nobles & généreux, dignes de l'amitié que Cyprien eut pour lui toute ſa vie.

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 16 Décembre.

PARDONNEZ-MOI, ma chere maman, d'avoir été ſi long-tems ſans vous écrire. Hélas! qu'aurois-je pu vous apprendre? Je n'avois que des nouvelles bien fâcheuſes à vous donner. Il regne ici la plus profonde triſteſſe. Mon cher bienfaiteur, le digne M. Grandiſſon eſt dangereuſement malade. Tous les plaiſirs, tous les amuſemens, ſont bannis de cette maiſon. On n'y entend que des pleurs & des ſoupirs. La crainte regne dans tous les cœurs; & les médecins même ont perdu l'eſpérance. On n'attend plus à chaque inſtant que le coup fatal. Ah, faut-il que je ſois ici pour voir les derniers jours d'un homme que j'aime tant, & à qui j'ai de ſi grandes obligations! Je ne puis m'accoûtumer à cette affreuſe penſée. Non, non, j'eſpére que le Ciel détournera ce malheur de deſſus nos têtes. Mde Grandiſſon eſt inconſolable. La tendre Emilie ne fait que pleurer, & prier à genoux, aux pieds du lit de ſon père. Oh, je le crains, elle ne pourra pas réſiſter plus long-tems à ſa douleur. Edouard eſt abîmé dans le déſeſpoir. Mais que vous dirai-je de Charles? Je ne ſais ce que je dois le plus admirer en lui, de ſon amour filial, ou de ſa patience & de ſa fermeté dans le malheur? Il ne quitte preſque pas le chevet du lit de ſon père. Il demeure

nuit

nuit & jour dans ſon appartement pour le ſervir. C'eſt de ſa main que M. Grandiſſon reçoit toutes les potions & tous les rafraichiſſemens. Lorſqu'il commence à s'aſſoupir, Charles ſemble retenir ſon haleine dans la crainte de le réveiller. Il croiſe ſes bras & reſte immobile. Il a la force de cacher ſes larmes & d'étouffer ſes ſoupirs, ſur-tout devant ſa maman qu'il ſait conſoler & ſoutenir un peu par ſes tendres careſſes. Quelle force d'eſprit & de caractère! Ah! je le ſens, il ne me ſeroit pas poſſible de ſurmonter ainſi mon chagrin. Depuis ſix jours, il n'a pas dormi une heure de ſuite, & il n'en paroît point abattu. Son courage ſupplée à ſes forces. O, ma chere maman, que je ſuis loin de tant de vertus! Mais je ne puis y tenir plus long-tems. Je vais voir ſi ma préſence eſt néceſſaire à mon ami, je vous écrirai encore demain.

*Guillaume D***. à ſa Mère*

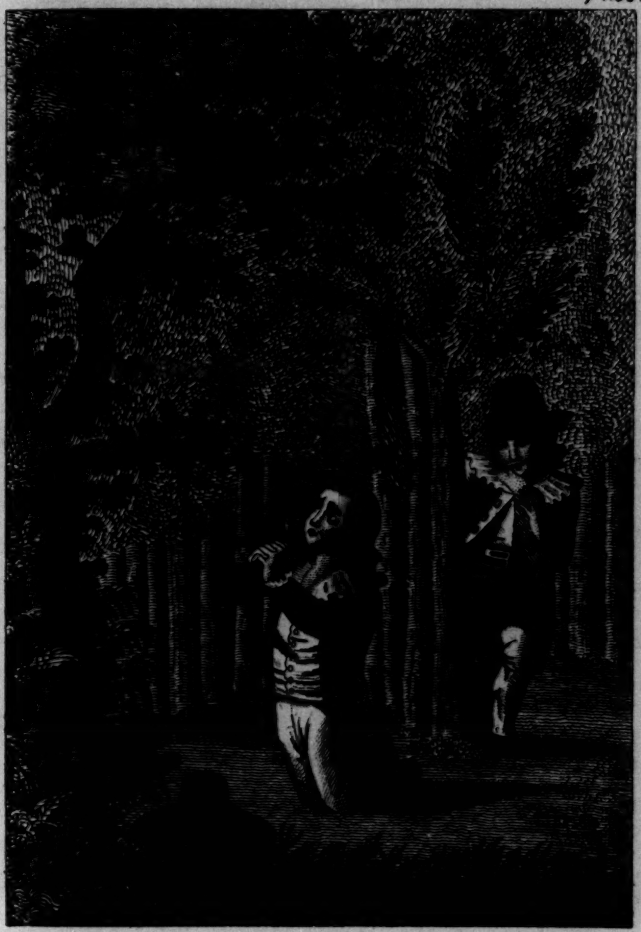
Le 17 Décembre.

O, MA chere maman, quelles vives émotions je reſſentis hier au ſoir! Au moment où je finis ſi bruſquement ma lettre, j'allai, comme je vous le diſois, dans la chambre du malade, pour tenir compagnie à mon ami. J'ouvris doucement la porte; mais au lieu de Charles, je ne vis que Mde. Grandiſſon & ſa

fille, aſſiſes en ſilence au pied du lit. Je ne voulus point les troubler. Je ſortis & j'allai voir ſi Charles pouvoit avoir beſoin de moi. Je ne le trouvai dans aucun endroit de la maiſon. Perſonne ne ſavoit où il étoit allé. M. Bartlet, Edouard, & quelques autres perſonnes, ſe promenoient dans le ſallon, mais je n'oſai pas leur demander des nouvelles de mon ami. Je courus le chercher dans le jardin. C'eſt là que je l'apperçus de loin ſous le berceau. Je m'approchai doucement de lui, ſans qu'il m'entendit. O, ma chere maman, combien je fus attendri! Il étoit à genoux. Son chapeau étoit à terre à ſon côté. Les larmes rouloient dans ſes yeux. Ses mains étoient élevées & ſon viſage tourné vers le Ciel. Il prioit. Ah, ſi j'avois pu entendre toute ſa prière! mais j'arrivai trop tard; je n'en entendis que la fin, que je me rappellerai toute ma vie. Voici quelles étoient ſes paroles:

O mon Dieu, je t'en ſupplie, daigne ſauver mon père, & prends mes jours pour les ſiens. Il fait le bonheur de maman, de ma ſœur & de mon frère: ſa vie eſt eſſentiele pour eux tous, & la mienne ne l'eſt pas. Pardonne-moi, ô mon Dieu, ces vœux de mon amour, & daigne les exaucer. Mais ſi tu en ordonnes autrement, donne-moi la force de me ſoumettre à tes ſaintes volontés.

Il ſe leva auſſitôt, & laiſſa échapper un torrent de larmes. Je ne pus reſter plus long-tems en ſilence. Je volai vers lui en lui tendant les bras. Il fut étonné



O mon Dieu! Je t'en supplie daigne sauver mon Père, et prends mes jours pour les siens.

BRITISH
12N090
MUSEUM

de me voir. O mon ami, lui dis-je d'une voix étouffée, le Ciel te conſervera ton père. La prière d'un fils tel que toi, ne peut manquer d'attirer la bénédiction céleſte. J'eſpére dans le Dieu de bonté, me répondit-il. Mais faiſons un tour dans le jardin pour ſécher mes larmes. Je ne veux pas que maman voye que j'ai pleuré; elle en ſeroit trop affligée.

Notre promenade, comme vous le ſentez bien, fut triſte & ſilentieuſe. Je lui faiſois plus d'amitiés que je ne pouvois lui dire de paroles. Je voulois l'entraîner un moment dans la campagne, pour lui faire reſpirer un air pur. Non, me dit-il, je n'ai déjà été que trop long-tems ſéparé de mon papa. Permets que je retourne auprès de lui. Il faut que je lui rende tous les ſecours qui ſont en mon pouvoir, pour adoucir ſes ſouffrances. J'ai beſoin de conſoler maman, mon frère & ma ſœur.

Nous rentrâmes auſſi-tôt dans la maiſon. Quoique M. Grandiſſon n'eût dormi qu'une heure, il ſe trouvoit beaucoup mieux. Dès qu'il entendit entrer Charles, il l'appella d'une voix foible & touchante. Mon ami s'approcha de ſon lit, & ſe jetta à genoux. Il prit la main de ſon père qu'il baiſa pluſieurs fois. Les larmes couloient le long de ſes joues, & il ſanglottoit à me fendre le cœur. Je ne ſaurois vous peindre, ma chere maman, l'expreſſion qui animoit ſa phiſionomie. Il ſembloit être un habitant des cieux deſcendu ſur la terre. Que voulez vous de moi, mon cher papa, lui dit-il? Ce que je veux, mon fils, lui repondit

pondit M. Grandiſſon ? Je veux t'exprimer ma ſatisfaction ſur les ſoins que tu me donnes, & ſur le témoignage que ta mère m'a rendu de ta conduite depuis ma maladie. Quelle conſolation j'emporterai au tombeau, s'il faut que je meure, en laiſſant à mon épouſe chérie, un fils tel que toi ! Tu ſeras, à ma place, l'ami de ton frère & le protecteur de ta ſœur. Ton amour, ton obéiſſance, ton exactitude à remplir tes devoirs, tout ce qui m'a rendu le plus heureux des pères, me ſert de conſolation & d'eſpérance pour le tems où je ne ſerai plus. Conſerve toujours le paix avec Edouard. Il commençoit à ſe rendre digne de toute ma tendreſſe ; il méritera la tienne. Tu as une mère vertueuſe ; ſuis ſes conſeils & tu ſeras heureux. Tu ne manqueras jamais d'encouragemens pour le bien, ſi tu choiſis le ſociété des honnêtes gens. Je me fie aux ſentimens de ton cœur, pour te conduire dans le chemin de l'honneur & de la vertu. D'ailleurs, mon fils, il te reſte encore un père dans le Ciel, qui ne t'abandonnera jamais, tant que tu reſteras fidele à ſon ſervice. S'il veut m'appeller à lui, ſupporte notre ſéparation avec conſtance. Je ne te précéde que de quelques pas. Attache-toi ſans ceſſe à ton Créateur ; remplis tes devoirs envers tes ſemblables ; & tu attendras, ſans crainte, ce dernier moment qui doit nous réunir pour toujours. Mais la foibleſſe où je ſuis m'empêche de pourſuivre. Elle me préſage peut-être ma fin. Quoiqu'il en arrive, mon fils, ſoumets-

toi ſans murmure à l'Etre Suprême, qui diſpoſe, à ſon gré, de la vie & de la mort.

Charles ſe leva. Son cœur ſembloit être déchiré. Il tomba ſur un fauteuil, & joignit ſes mains ſans pouvoir proférer une parole.

Le médecin, qui, depuis ſix jours, ne s'eſt guère éloigné de la maiſon, entra dans ce moment avec M. Bartlet. Il trouva ſon malade beaucoup mieux & nous donna des eſpérances. Le bon M. Bartlet, tranſporté de joie, courut auſſi-tôt prendre Charles par la main, & lui conſeilla d'aller goûter quelque repos, d'autant que, depuis trois nuits entières, il n'avoit pas ſeulement quitté ſes habits. Mais mon ami le pria de l'excuſer: Non, Monſieur, lui dit-il, je ne ſaurois dormir, tandis que mon papa eſt dans les ſouffrances. Je ſommeille auprès de ſon lit lorſqu'il repoſe; & c'eſt aſſez pour moi. Un père ne ſouroit avoir de meilleure garde que ſon fils. Qui doit l'aimer autant que moi? & qui peut lui avoir autant d'obligations? C'eſt à mon bras de le ſervir, c'eſt à mes yeux de veiller ſur ſes beſoins. C'eſt moi qui dois le conſoler, & ranimer ſes forces par mes ſecours. Il faut que je réchauffe ſes mains dans les miennes, lorſqu'elles ſe refroidiſſent. C'eſt mon devoir enfin, de ſacrifier mes jours pour conſerver ſa vie.

Le médecin l'aſſura que pour le moment, il n'y avoit aucun danger, qu'il pouvoit aller repoſer pendant deux ou trois heures, & qu'on le feroit appeller auſſi-tôt que ſa préſence deviendroit néceſſaire; mais

toutes ces inſtances furent inutiles. Charles perſiſta toujours à dire que le peu d'inſtants où il lui ſeroit peut-être permis de ſervir encore ſon papa, étoient trop précieux pour en faire un mauvais uſage, & qu'il ne s'éloigneroit point tant qu'une vie ſi chere ſeroit dans le moindre danger.

Quel digne fils, ma chere maman! Et qu'eſt-ce qu'Edouard en comparaiſon? il ſe livre à la triſteſſe & abandonne le lit de ſon père. Qu'eſt-ce que la tendre Emilie? Elle pleure, elle ſoupire, & ne fait que déſoler d'avantage ſa maman. Tous les trois montrent une grande tendreſſe pour l'auteur de leurs jours. Mais la ſenſibilité de Charles ne ſe borne point à de vaines larmes: elle eſt mêlée de force, de courage & de raiſon. Oh, que le Ciel daigne leur rendre ce bon père, & me conſerver auſſi toujours, ma chere maman!

---

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 22 Décembre.

REJOUISSEZ-VOUS avec nous, ma chere maman. M. Grandiſſon eſt abſolument hors de peril: il commence même à ſe lever. Je ne vous ai pas écrit depuis quelque jours, dans l'eſpérance de vous donner de meilleures nouvelles. Je puis enfin goûter ce plaiſir. Les plaintes & les larmes ſont maintenant changées

changées en tranſports de joie. Que de graces nous devons au Ciel, d'avoir rendu ce bon père à ſes enfans ! C'eſt une bénédiction de la Providence, que les honnêtes gens jouiſſent d'une longue vie, puiſqu'ils ſervent à répandre le bonheur ſur-tout ce qui les entoure. Hélas ! que ſeroit-il arrivé, ſi nous avions eu le malheur de perdre M. Grandiſſon ? Voici le tems de mon départ qui approche. Mais aurois-je pu abandonner mon ami à ſa profonde triſteſſe ? Oh non, je le ſens, cet effort m'auroit été impoſſible. Je me ſerois mis à la place de Charles. N'eſt-ce pas lorſqu'on à du chagrin que l'on doit le plus déſirer d'avoir auprès de ſoi ſon ami ? & ne lui devient-on pas plus cher dans la peine ? Oh, cela eſt bien vrai, du moins pour moi, ma chere maman. Oui, je peux le dire, je crois que j'aimois plus tendrement que jamais mon ami Charles, dans le tems où il étoit ſi triſte. J'aurois voulu être de moitié dans ſes peines pour le conſoler. J'aurois voulu partager ſes larmes, pour qu'il en eût moins à répandre. Je vous aurois écrit à genoux, ma chere maman : Je vous aurois ſupplié de me laiſſer ici quelque tems de plus ; mais les choſes ont tourné plus heureuſement, Dieu merci ; & je retournerai auprès de vous avec un eſprit plus tranquille. Je n'aurai rien qui trouble le plaiſir de vous embraſſer, vous & ma petite ſœur, après un an d'abſence. Que cette année a été longue & courte à la fois ! Elle me paroiſſoit éternelle lorſque je ſongeois au plaiſir de vous aller rejoindre ; & puis quand je penſois

penſois à tout ce qu'il me faloit faire, pour que vous fuſſiez plus contente de moi, je m'effrayois de ſa briéveté. Comment peut-on ſe plaindre de la longueur du tems, en conſidérant avec quelle vîteſſe il s'écoule! Il n'eſt ſi lent, que pour ceux qui ne ſavent pas en faire uſage. C'eſt bien autre choſe dans cette maiſon de bénédiction. Des occupations utiles, des entretiens inſtructifs, des exercices ſalutaires & d'innocens plaiſirs, tout cela fait paroître une journée bien courte. J'ai appris de Charles à donner une deſtination marquée à toutes mes heures; & ſous votre bon plaiſir, ma chere maman, je continuerai d'en faire de même auprès de vous. Je ne ſerai plus triſte, comme je l'étois autrefois, de me trouver ſeul dans mes heures de récréation. Je ſaurai bien me les rendre agréables en faiſant, avec vous, quelque lectures intéreſſantes, en écoutant vos ſages leçons, & ſurtout, en vous entretenant ſans ceſſe de mon amour, du déſir que j'aurois de vous plaire, & de mes projets pour vous rendre heureuſe. Je ſais déjà mon bonheur de cette douce eſpérance, en attendant le moment de la réaliſer. Adieu, ma chere maman. C'eſt dans ces ſentimens que je vous embraſſe; & ſi je ne me flate, vous devez le ſentir vous-même aux palpitations de votre cœur.

Guillaume

*Guillaume D***. à ſa Mère.*

Le 28 Décembre.

JEUDI prochain, ma chere maman, eſt le jour marqué pour mon départ. Ainſi, cette lettre ſera la dernière que vous recevrez de moi. Je croyois me trouver encore ici pour célébrer la fête d'Emilie qui arrive dans huit jours; mais comme un ami de la maiſon ſe propoſe de partir, après demain, pour la Hollande, M. & Mde. Grandiſſon veulent abſolument que je profite de cette occaſion pour faire mon voyage avec plus d'agrément & de ſûreté.

Mais comment ſe fait-il donc, ma chere maman, que je ſois ſi triſte? Il ſemble que je m'éloigne de cette maiſon avec regret, lorſque je ne la quitte que pour retourner auprès de vous, qui m'êtes plus chere que tout le reſte de la terre. J'aime M. & Mde. Grandiſſon comme mes tendres bienfaiteurs: j'aime mon ami Charles autant que moi-même: Mais vous, je vous aime comme ma mère, c'eſt-à-dire, au-deſſus de tout. Je ne ſais ce qui ſe paſſe au fond de mon cœur. Je brûle de partir, & je voudrois reſter. Lorſque je ſuis avec Charles, je ne fais que verſer des larmes. Je lui prends la main, je la ſerre dans les miennes, je la preſſe contre mon cœur, & je m'écrie: O mon cher ami! ſi je pouvois être toujours avec toi!

Alors

Alors ſes yeux ſe rempliſſent de pleurs, & il cherche à me conſoler, en me diſant qu'il viendra bein-tôt me faire une viſite ; & qu'en attendant, nous nous écrirons l'un à l'autre. Ces douces promeſſes calment, pour un inſtant, ma douleur ; mais bien-tôt elle ſe reveille avec plus de force. Il eſt certain que c'eſt à moi que notre ſéparation doit le plus coûter. Où retrouverai-je un auſſi bon ami ? Je ne l'ai donc connu que pour le regretter ! O ma chere maman ! l'amitié donne tant de plaiſirs ! Pourquoi faut-il quelle cauſe auſſi tant de peines ? J'étois lié ſi étroitement avec Charles ! Nos exercices, nos études & nos plaiſirs, tout étoit commun entre nous ; tout réuniſſoit nos penſées & nos ſentimens. Et il faut rompre des nœuds ſi doux ! il faut ſe ſéparer peut-être pour toujours ! Je ne puis y ſonger ſans frémir. Mais je l'entends qui monte dans ma chambre. Permettez-moi de quiter un moment la plume pour le recevoir.

Une heure après.

Savez-vous, ma chere maman, pourquoi l'aimable Charles eſt monté auprès de moi ? Je vais vous le dire. Il eſt entré d'un air riant, & il a fait comme s'il étoit bien joyeux. Mais il m'a ſemblé qu'il avoit encore des larmes mal eſſuyées à ſa paupière. Tu écris, Guillaume, m'a-t-il dit ? Je reviendrai. Je ſerois fâché de t'interrompre. Oh, ne t'en va pas, mon ami, ai-je répondu. Le courier ne preſſe pas ; &

je

je puis reprendre ma lettre, quand nous aurons passé quelques momens ensemble. Hélas! j'ai si peu de de tems encore à jouir de ce plaisir. Nous avons fait plusieurs tours dans la chambre, sans pouvoir nous parler. Enfin, il m'a pris tout à-coup le main, & il m'a demandé si je serois toujours son ami, si je lui écrirois souvent, & si je serois bien-aise qu'il vînt nous faire une visite en Hollande. Vous jugez bien ce que j'ai répondu à ces tendres questions. Alors il m'a sauté au cou; & me pressant étroitement dans ses bras: Sois toujours heureux, m'a-t-il dit, & cheris ton ami Charles. Tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Continue à présent ta lettre, & ne descends que lorsque tu l'auras achevée. J'ai voulu lui répondre. Il ne m'en a pas donné le tems, & il s'est retiré avec une précipitation qui m'a surpris. Mais combien mon étonnement a redoublé, lorsque j'ai apperçu sur la table une bonbonnière montée en or, avec son portrait! Il lui ressemble si parfaitement, que j'en ai été saisi. Je vais descendre tout de suite pour le remercier. Mais hélas! qui sait si je le reverrai encore? Je me souviens qu'en sortant, il a tiré son mouchoir pour essuyer ses yeux. O ciel! si je ne devois plus le voir avant de partir! Je ne puis être un moment dans cette incertitude. Il faut que je descende pour m'emparer de lui. Je veux le tenir serré si étroitement sur mon cœur, qu'il ne puisse m'échapper.

Une heure après.

Hélas ! je ne l'avois que trop bien deviné, ma chere maman. C'étoit le dernier embraſſement que je devois recevoir de mon ami Charles. Je ſuis deſcendu dans le ſalon. J'y ai trouvé M. & Mde. Grandiſſon, Edouard & Emilie ; mais Charles n'y étoit pas. Je ſuis devenu pâle & tremblant ; mes genoux fléchiſſoient ſous mon corps, & je ne pouvois avancer. Mde. Grandiſſon s'en eſt apperçue. Elle eſt venue à moi, m'a fait aſſeoir auprès d'elle, & m'a demandé comment je trouvois le portrait de ſon fils. Je lui ai baiſé la main, ſans lui répondre. Elle m'a fait encore la même queſtion. Je lui ai dit, d'une voix étouffée, que je le trouvois d'une grande reſſemblance, & que c'étoit le plus doux préſent que je puſſe recevoir. Ainſi donc, a-t-elle repris, tu emmenes Charles avec toi dans ta patrie ? J'eſpére qu'il pourra ſervir à te conſoler. O mon aimable bienfaitrice, lui ai-je répondu, ce Charles que j'emmene ne me parlera pas ; & il m'eſt échappé un torrent de larmes. Je ſuis touchée, m'a-t-elle dit, des ſentimens que tu montres pour mon fils. Je ſens ce qu'il en doit coûter à ton cœur de le quitter ; mais ſois tranquille ; tu le reverras en Hollande plutôt que tu ne penſes ; & lorſqu'il aura paſſé quelque tems auprès de toi, je prierai ta mère de te laiſſer revenir ici avec lui. Votre union eſt trop belle pour n'être pas cultivée ; & je ſuis charmée que mon fils ait fait choix d'un ſi bon ami. Je ſuis tombé à ſes genoux ; mais je n'ai pas eu la force

force de prononcer une seule parole. Cet arrangement doit te satisfaire, m'a dit M. Grandisson, en me relevant, & en me prenant la main. Pourquoi ne sert-il qu'à augmenter ta douleur? Un jeune homme raisonnable comme toi, doit avoir assez de courage pour se soumettre, sans murmure, aux loix de la nécessité. Tiens, voici un billet de mon fils. Il a voulu te faire voir, par son exemple, que l'on peut exprimer ses sentimens dans une lettre aussi-bien que par des paroles. J'ai pris le billet d'une main tremblante. Est-ce que je ne verrai plus mon ami, me suis-je écrié, en poussant des sanglots? Il vient de partir tout-à-l'heure, m'a répondu M. Grandisson, pour aller passer quelques jours chez son oncle Campley. Il craignoit que la vue de ton départ ne vous causât trop d'affliction à l'un & à l'autre. A ces mots terribles, j'ai été frappé comme d'un coup de foudre. Edouard, Emilie, M. & Mde. Grandisson ont employé, à l'envi, les consolations les plus tendres pour adoucir ma tristesse; mais je n'en étois que plus affligé. M. Grandisson, pour me distraire de ma peine, s'est fait apporter une cassette. Il l'a ouverte. Mon cher Guillaume, m'a-t-il dit, j'ai vu, avec plaisir, que tu étois fort attaché à l'étude des mathématiques. Voici quelques instrumens qui pourront te servir à les cultiver. Cette science, en occupant ton esprit, adoucira le regret d'une séparation momentanée d'avec ton ami, jusqu'à ce qu'il puisse aller te réjoindre, & se fortifier avec toi dans les même études. Combien j'ai été

touché de tant de bonté, ma chere maman ! J'ai trouvé dans la caſſette non-ſeulement un aſſortiment complet d'inſtrumens de grand prix ; mais encore une collection des meilleurs livres ſur la géométrie élémentaire, & ſur les principes de l'aſtronomie. Que je vais étudier pour vous plaire ! Oh, ſi je pouvois avoir Charles avec moi ! Ma mère & mon ami, l'un près de l'autre ! les voir à la fois ! les careſſer tour-à-tour ! Oh, je le ſens, ce ſeroit être trop heureux ſur la terre !

Auſſi-tôt que j'ai pu me retirer, j'ai couru lire la lettre de Charles. Je vous en envoie une copie. Je garde celle qui eſt de ſon écriture pour la lire, la relire ſans ceſſe dans mon voyage, pour avoir du moins, à chaque inſtant que je m'éloignerai de lui, de quoi me pénétrer d'avantage de ſon amitié, & pour rendre à ſon portrait, que j'aurai ſur mes levres, tous les ſentimens qu'elle ſaura m'inſpirer.

Adieu, adieu, ma chere maman, je ne puis vous dire quels treſſaillemens agitent mon pauvre cœur, lorſque je penſe que c'eſt ici la dernière lettre que je vous écris de ce pays. Ah, ſans vous écrire, je ne m'en occuperai pas moins de vous juſqu'au dernier moment de mon ſéjour. Mais comment accorder les émotions diverſes que je reſſens dans la même minute ? Je brûle de vous aller retrouver, & cependant je pleure de quitter cette maiſon. Me pardonnez-vous d'être ſi triſte, lorſque je ne pars que pour aller preſſer dans mes bras une mère que j'aime tant ? Oh oui, vous me

me pardonnerez, j'en ſuis sûr. Vous, maman, vous, dont le cœur eſt ſi ſenſible, vous vous mettrez, ſans peine, à la place de votre fils, dans la ſituation touchante où il ſe trouve. Ne plus voir M. & Mde. Grandiſſon, qui ont eu des bontés ſi exceſſives pour moi ! Ne plus entendre la douce voix d'Emilie, cette aimable compagne de mes travaux & de mes plaiſirs ! Quitter Edouard au moment où je le voyois mériter de plus en plus l'amour de ſes tendres parens ! M'être déjà arraché des bras de mon ami Charles, qui remplit la moité de mon cœur, à qui je dois tout ce qui pourra me rendre moins indigne de votre tendreſſe ! Oh combien il faudra que je vous aime pour me conſoler de tant de pertes cruelles !

Cette lettre doit partir avant moi, mais je ſerai déjà ſur la route lorſqu'elle parviendra dans vos mains. Ainſi, à chaque mot, à chaque ligne que vous en lirez, je me rapprocherai de plus en plus de vous. Ah ! ſi je pouvois arriver à la fin pour achever de vous peindre moi-même tout ce qu'elle ne peut vous exprimer ! Adieu pour la dernière fois, ma chere maman ; avant huit jours, je ſerai dans vos bras, je recevrai vos careſſes & celles de ma petite ſœur. Je vous dirai à l'une & à l'autre, & vous le ſentirez encore mieux à mes tranſports, que je ne veux reſpirer que pour vous aimer, pour conſacrer à votre bonheur tous mes ſentimens, toutes mes penſées & tous les inſtans de ma vie.

P. S. Je joins ici une copie de la lettre de mon ami Charles.

COPIE *de la lettre de Charles Grandiſſon, à Guillaume D***, incluſe dans la précédente.*

TU ſeras peut-être étonné, mon cher Guillaume, de ce que je n'ai pas profité juſqu'au dernier inſtant du peu de tems que nous avions encore à paſſer enſemble ; mais ſi tu ſavois quelle triſte idée je me ſuis faite du moment de notre ſéparation, tu ne ſerois plus ſurpris du parti que je viens de prendre avec l'agrément de mon papa. Soutenir à la fois ma douleur & celle de mon ami, l'effort eût été trop déchirant pour mon cœur, &, j'oſe le croire, auſſi pour le tien ! J'aurois eu encore à partager les regrets de toutes les perſonnes de la maiſon, qui ne te verront partir qu'avec des larmes. Depuis quelques jours, tu as dû remarquer une triſteſſe générale aux approches de ton départ. Tu en étois toi-même attendri ; & je ne ſavois plus te conſoler. Notre abſence étoit, en quelque ſorte, commencée, puiſque c'étoit la ſeule penſée de notre ſéparation qui nous occupoit. C'eſt pourquoi j'ai prié mon papa de me permettre de partir bruſquement pour aller paſſer quelques jours chez mon oncle. Ne va pas croire cependant que cette réſolution ne m'ait coûté aucun effort. Si tu ſavois quelle violence il a fallu me faire pour la ſuivre ! Mais pourquoi nous entretenir de nos chagrins, quand nous pouvons ſaiſir quelque ſujet de conſolation ? Mon papa doit t'avoir déjà dit qu'il me permettroit,

mettroit, l'année prochaine, d'aller paſſer quelque tems avec toi, pour te ramener enſuite auprès de nous. Dans cet intervalle, nous pourrons nous écrire toutes les ſemaines, & répandre ainſi dans le cœur l'un de l'autre les tendres ſentimens dont nous ſommes animés. Qui nous empêche de donner à cette correſpondance le même tems que nous donnions à nos entretiens ? De cette manière nous imaginerons encore être enſemble ; & crois-moi, cette illuſion a bien auſſi ſes charmes. J'ai ſouvent éprouvé, lorſque nous avions été ſéparés pendant quelques heures, que mes penſées & mes ſentimens s'attachoient à toi avec une force nouvelle. Il me ſembloit que je t'aimois d'avantage, & que j'allois avoir plus de plaiſir à te voir & à t'entendre que je n'en avois jamais goûté. Il eſt vrai que rien n'altéroit cette douceur, parce que la jouiſſance en étoit prochaine ; mais ſi nous devons être plus long-tems cette fois ſans nous réunir, au moins ne ſommes-nous pas ſéparés pour toujours, ni même pour un intervalle de tems conſidérable. Penſe au malheur de ceux qui ſont obligés de quitter un bon ami & de tendres parens, pour aller errer en des contrées inconnues, où ils ne peuvent eſpérer d'apprendre de leurs nouvelles. Graces au Ciel, notre ſéparation ne ſera pas auſſi fâcheuſe. Si tu me quittes, c'eſt pour voler dans les bras d'une mère qui t'aime, & d'une ſœur que tu chéris ; tu as la conſolation de ſavoir que je reſte avec des perſonnes qui me parleront ſans ceſſe de toi ; tu emportes dans ton

cœur mon eſtime & mon amitié, & tu es bien sûr d'avoir laiſſé les mêmes ſentimens dans le mien.

Adieu donc, mon cher Guillaume, aime-moi toujours. Rappelle de tems en tems mon nom dans tes entretiens avec ta petite ſœur & ta maman. Faites enſemble quelques amitiés à certain portrait que je te prie d'agréer. Je l'ai chargé de les recevoir pour moi, juſqu'a ce que je puiſſe vous les aller rendre moi-même.

Adieu encore une fois ; je t'embraſſe avec tous les ſentimens de la plus tendre amitié, & ſuis à toi pour la vie,

CHARLES GRANDISSON.

POST-SCRIPTUM.

LE Jeune Guillaume D*** partit au jour marqué pour la Hollande. Ce ne fut pas ſans verſer bien des larmes qu'il ſe ſépara de M. & Mde. Grandiſſon, d'Edouard & d'Emilie. Il les chargea tous enſemble des careſſes les plus tendres pour ſon ami.

Son voyage fut heureux. Il fut reçu de ſa mère avec des tranſports inexprimables de joie & d'amour. Pour ſa jeune ſœur, elle fut long-tems comme une petite folle, du plaiſir qu'elle reſſentoit de revoir ſon frère auprès d'elle.

Il

Il s'établit entre Charles & Guillaume une correſpondance charmante, qui ſervit non-ſeulement à entretenir leur tendre amitié, mais encore à cultiver leur eſprit, & à leur donner une manière d'écrire aiſée & naturelle.

Charles n'alla point en Hollande, comme il l'avoit promis à ſon ami, parce que dès l'année ſuivante, il eut le plaiſir de le voir revenir en Angleterre avec ſa mère, qui, étant Angloiſe de naiſſance, prit le parti de retourner dans ſa patrie pour y fixer ſon ſéjour.

Peu de tems après le départ de Guillaume, Charles fut inſtalé auprès des jeunes Princes. Il ſut ſe rendre digne de leur eſtime & de leur amitié, ainſi que de la bienveillance de tous les gens de la Cour.

Au bout de quelques années, il épouſa une Demoiſelle d'une grande naiſſance, & d'une fortune conſidérable. Quoique les charmes de ſa perſonne la rendiſſent extrêmement intéreſſante, elle l'étoit encore plus par ſes qualités naturelles & par ſes talens. Charles trouva bientôt dans cette union le bonheur le plus parfait, qu'un cœur tendre & généreux puiſſe goûter en ce monde.

Edouard, encouragé par l'exemple de ſon frère, ſe comporta d'une manière très-louable, & s'avança rapidement dans le ſervice, en ſignalant dans pluſieurs circonſtances une prudence & une intrépidité à toute épreuve.

La douce & ſenſible Emilie, ornée de toutes les graces qui parent une jeune Demoiſelle, fut recherchée

en

en mariage par une foule de jeunes Seigneurs. Mais ni le rang, ni la richeſſe, ni les agrémens de la figure ne furent capables de la ſéduire. Elle déſiroit pour époux un jeune homme d'une conduite ſage, & diſtingué par des ſentimens nobles & par de belles qualités. Elle eut le bonheur de le trouver dans l'ami de ſon frère. Ce fut Guillaume D*** qui parvint à gagner ſon cœur, & qui, par ſon intelligence, ſon application & ſa droiture, réuſſit à ſe procurer un poſte aſſez brillant pour remplir ſon ambition, & rendre ſon épouſe parfaitement heureuſe.

Sa jeune ſœur n'eſt pas encore mariée ; mais elle vit dans la plus douce liaiſon avec Emilie, qui emploi tous ſes ſoins à lui chercher un parti digne d'elle.

Puiſſe l'exemple de cette aimable jeuneſſe exciter une généreuſe émulation dans mes jeunes Lecteurs, & leur inſpirer l'amour de l'honneur & la vertu, en leur perſuadant que ce ſont les ſeuls biens qui peuvent fonder le bonheur ſur la terre !

FIN.

BRITISH 12 NOV 90 MUSEUM